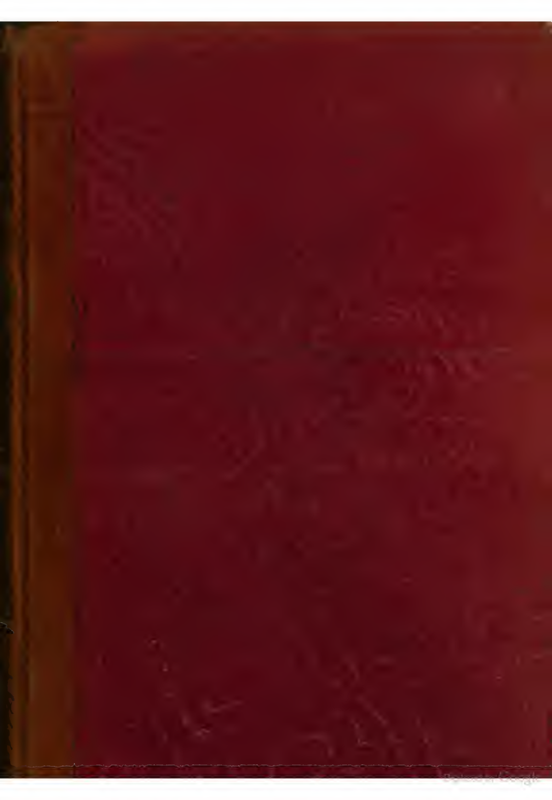



20. 9. 277





ÉTUDES

SUR

L'HISTOIRE DES ARTS.

—

TOME PREMIER.

AU DÉPÔT DE LIBRAIRIE,

RUE DE LA PRÉFECTURE, N. 3, A LYON.

LYON.

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE ET LITHOGRAPHIQUE

DE LOUIS PERRIN,

rue d'Amboise, 6

ÉTUDES

SUR

L'HISTOIRE DES ARTS,

OU TABLEAU
DES PROGRÈS ET DE LA DÉCADENCE
DE LA STATUAIRE ET DE LA PEINTURE ANTIQUES
AU SEIN DES RÉVOLUTIONS QUI ONT AGITÉ
LA GRÈCE ET L'ITALIE.

PAR P. T. DECHAZELLE,

ancien membre de la Chambre de Commerce et du Conservatoire des Arts de Lyon.

Docti rationem artis intelligunt,
indocti voluptatem. —QUINTIL.

TOME I. — GRÈCE.

PARIS.
CORMON ET BLANC, LIBR., RUE MAZARINE, 70.
LYON.
MÊME MAISON, RUE ROGER, 1.
1834.

L'Histoire de l'Art, chez les Anciens, par Winkelman, riche d'érudition et semée de digressions archéologiques, n'est pas toujours à la portée des élèves de nos écoles de dessin, ni de la classe d'amateurs dont l'ambition se borne à décorer un *album* de quelques figurines ou paysages en aquarelle, fruits agréables de leurs loisirs (*).

Les notions élémentaires que nous leur présentons ne sauraient être considérées que comme des documents préparatoires à de plus hautes études.

(*) « La science distribuée quelquefois hors de propos est insuffi-
« sante pour les érudits, ou pour ceux qui veulent le devenir. Elle
« est superflue pour les hommes de plaisir et d'imagination, lesquels
« cherchent des sensations plus vives et plus variées. »

(*Réparateur*, 26 août 1833.)

PRÉFACE.

Les nombreux musées qui, depuis la cessation du vandalisme révolutionnaire, ont été successivement établis à Paris et dans les principales villes de France, ont tellement ranimé parmi nous la culture des arts, que ce genre d'étude est actuellement regardé, pour les jeunes gens de la haute et moyenne classe de la société, comme le complément de toute éducation soignée.

Les restes précieux de la statuaire antique, moulés en plâtre, fournissent à nos écoles de dessin des modèles parfaits. Les élèves s'efforcent à l'envi d'en appliquer le beau style à leurs imitations de la nature vivante..... Comment un goût si pur s'est-il développé dans les seuls ateliers de la Grèce, tandis que l'opulence et la pompe des puissantes monarchies de l'Orient ne donnèrent jamais l'éveil qu'aux inventions d'un luxe à demi barbare?... La question s'explique naturellement:

Le caractère de l'art, en se dépouillant peu à peu de sa rudesse primitive, dut en même temps recevoir l'empreinte de l'esprit et des mœurs de chaque âge et de chaque nation. Réduit en Égypte à figurer emblématiquement les mystères de la doctrine sacerdotale, à reproduire avec une servile monotonie les formes du corps humain, à

les surmonter monstrueusement de différentes têtes d'animaux, tout perfectionnement chez ce peuple superstitieux fut sévèrement interdit à l'émulation des artistes: ils eussent été signalés comme des impies, s'ils se fussent écartés en rien des types consacrés.

Vers les contrées qu'arrosent le Tigre et l'Euphrate, à Babylone, à Ecbatane et à Suze, où la prodigue magnificence des despotes de l'Assyrie, de la Médie et de la Perse, épuisait les sueurs d'une immense population d'esclaves, la somptuosité des monumens publics ne consistait que dans les ornemens bizarres, les métaux, les pierreries, qu'une industrie ruineuse et sans délicatesse y avait lourdement entassés (*).

(*) L'humeur sombre et mélancolique des Étrusques se reconnaît au goût assez généralement acerbe

Mais dans les écoles florissantes de Sicyone, d'Argos et d'Athènes, sous les auspices de la liberté et d'une religion toute poétique, l'enthousiasme des beaux-arts s'éleva jusqu'au sublime..... Là sans doute, comme ailleurs, le premier essor des talens fut timide; mais du moment que le sculpteur osa s'affranchir du joug de la routine égyptienne, et qu'il essaya de communiquer une apparence de vie et de mouvement à la froideur du marbre, son ciseau ne tarda pas à créer des merveilles.

Nous ne possédons aucun ouvrage marquant des réformateurs de l'ancien style

---

de leurs ouvrages de peinture et de sculpture. Si les artistes de cette ancienne peuplade de l'Italie montrèrent de très bonne heure, et même avant les Grecs, du savoir en fait de dessin, et de la délicatesse de main-d'œuvre, *ils n'eurent pas néanmoins*, selon Winckelman, *une idée nette de la beauté.*

attique; à supposer, toutefois, qu'une statue de Dipœne et Scyllis, par exemple (*), eût été récemment exhumée des décombres de quelque temple grec, peut-être y découvririons-nous à travers les stigmates de leur vétusté, les signes précurseurs des prodiges que, deux siècles plus tard, le génie de Phidias devait enfanter......... Aujourd'hui même ne distinguons-nous pas, à l'aspect des bronzes de Donato, de Laurent Ghiberti, malgré la teinte un peu gothique des peintures de Mantègne et de Massaccio, les heureuses inspirations que Michel-Ange et Raphaël ont cru devoir y puiser?

(*) Ces deux anciens statuaires crétois étaient frères et s'établirent à Sicyone, où ils fondèrent une école de dessin, qui se remplit d'élèves. Elle devint de plus en plus célèbre, dans la suite, sous la direction d'Eupompe et de Pamphile. Ce dernier fut maître d'Apelles.

Des nuances défectueuses dérobent, parfois, aux yeux de *l'amateur novice*, ces beautés vierges que vainement il croirait apprendre à discerner avec justesse, en visitant fréquemment les musées; pour être initié dans ces mystères, il faut avoir fait une étude raisonnée de l'origine et des progrès du goût dès les temps reculés.

Il existe malheureusement bien des lacunes dans les traditions que les écrits de Pline, de Pausanias, et autres auteurs anciens, nous ont conservées sur cet objet spécial de nos recherches. On y trouve, à la vérité, les noms des maîtres les plus célèbres, la description de quelques-uns de leurs chefs-d'œuvre, des anecdotes relatives à leurs succès et aux circonstances de leur vie privée; mais, pour réunir ces notices en un récit dont l'intérêt continu servît à les classer avec ordre dans la mémoire

des jeunes artistes, il faudrait en renouer le fil aux principales époques de l'existence politique et morale des peuples de l'antiquité. Tel est, en effet, le plan que nous nous sommes proposé de suivre en ébauchant cet ouvrage.

Considérée sous un tel point de vue, l'histoire de l'art se lie à celle de l'esprit humain et des révolutions qui ont changé la face des empires. C'est ce qu'on aura lieu de remarquer dans le tableau des différens âges de la statuaire et de la peinture, au sein des tumultueuses cités de la Grèce, et plus particulièrement dans Athènes, où se perfectionnèrent tous les talens qui charment nos loisirs, et nous consolent dans nos peines.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

APTITUDE NATURELLE DES GRECS POUR LES ARTS.

L'imagination d'un peuple doué d'une extrême délicatesse d'organes aurait-elle pu languir et rester oisive dans un pays où les sites, à chaque pas, semblaient prendre un plus bel aspect par l'effet des contrastes? Le voisinage des mers, de rians coteaux, les sombres masses des forêts, les vallons, les cours sinueux des rivières, dessinant tour à tour l'horizon aux yeux du voyageur, lui présentaient une perspective toujours nouvelle et toujours pittoresque.

Les produits de l'agriculture et du commerce entretenaient, chez les habitans de plusieurs cantons, cet état habituel d'aisance et de bien-être si propice aux talens agréables. L'influence * d'un ciel brillant et pur, de la plus douce température, se faisait remarquer dans la belle configuration des corps. Nul autre peuple ne pouvait disputer aux Grecs cette flatteuse prérogative, à laquelle ils attachaient un grand prix. Ceux dont la nature avait, comme à plaisir, caressé les formes; qui se distinguaient dans les exercices, où le privilége d'une taille bien proportionnée était si désirable : se voyaient en quelque sorte déifiés de leur vivant **. Les parens, en consé-

* *Si l'influence du climat en Europe*, a dit M. Pastoret dans sa Théorie des Révolutions, *paraît à peu près nulle aujourd'hui sur les talens, c'est que plus l'homme est élaboré, moins il est l'homme de la nature; et c'est surtout sur l'homme de la nature que cette influence se fait sentir.*

** Les habitans d'Égeste, en Sicile, firent élever un monument en l'honneur d'un jeune Crotoniate nommé Philippe, uniquement à cause de sa beauté. Sa mémoire fut vénérée comme s'il eût été d'origine

quence, prenaient des précautions infinies pour procurer à leurs enfans ces qualités extérieures, non seulement en vue des avantages qu'elles promettaient à celui qui en était doué, mais parce que la beauté, celle du visage surtout, était considérée comme le signe des louables affections du cœur. Les philosophes de cette nation présumaient que, le germe des passions généreuses se développant à mesure que le corps prenait son accroissement, l'heureuse harmonie des qualités morales et des formes du corps humain s'établissait ainsi par degré.

A Lacédémone, les femmes avaient soin de placer dans leurs chambres à coucher les effigies de ces jeunes guerriers, de ces chasseurs agiles, de ces bergers voluptueux des temps héroïques, dont les graces et la stature élégante firent la célébrité; les mères se flattaient, en contemplant fréquemment ces images, de donner le jour à des fils ressemblant à de si charmans modèles.

Dans plusieurs provinces on décernait des

céleste; on offrit même des sacrifices sur son tombeau.

prix à la beauté *. Les juges du mérite des prétendans étaient choisis parmi les artistes, et leurs suffrages se réglaient d'après des principes dont le plaisir de la vue confirmait la justesse. Un corps leur semblait *beau*, lorsqu'ils voyaient chacun de ses membres moulé de manière à remplir convenablement son office; et, pour nous servir des expressions de Winckelmann, *du rapport harmonieux des parties entre elles, et du tout avec les parties, résultait cet accord d'ensemble dans lequel les anciens ont reconnu la beauté.*

Est-il étonnant que les artistes d'une nation qui en faisait un si grand cas, s'efforçassent de la reproduire dans leurs ouvrages, de renchérir même sur les belles proportions des modèles qui, partout, s'offraient à leurs

* Ces étranges concours avaient lieu, pour les femmes, à Délos et à Sparte; pour les hommes, à Tanagre en Béotie, à Ægium, à Isménie, etc.

Les prix qui se distribuaient en Élide, étaient des armures. Celui qui en avait obtenu une, en faisait hommage à Minerve, après s'être vu couronner de myrte par ses amis.

regards, dans (1) les cérémonies religieuses, sur les théâtres, aux gymnases, et notamment aux réunions de ces jeux solennels, où tant de cités rivales se disputaient la gloire d'avoir donné naissance aux hommes les plus vigoureux; où chaque spectateur, dans le frémissement d'une inquiète curiosité, suivait de l'œil tous les mouvemens de l'athlète, dont ses concitoyens en masse devaient partager le triomphe?

Quelle favorable occasion pour les sculpteurs et les peintres, attentifs aux exercices du Pentathle *, d'étudier la structure du corps humain dans les diverses attitudes, où les formes de chaque membre se développaient avec le plus d'énergie et de souplesse !....

Les lutteurs (2) couronnés obtenaient ordinairement l'honneur d'une statue, et l'artiste chargé de son exécution y trouvait le moyen d'associer sa propre renommée à celle du triomphateur.

---

* Exercice composé de cinq autres jeux, savoir: la lutte, la course, le saut, le disque, le javelot et le pugilat.

L'Attis d'Olympie était peuplé, pour ainsi dire, de ces effigies et de celles des dieux. Les trophées, et autres monumens érigés dans l'enceinte de ce bois sacré, étalaient aux regards des curieux les produits, tant anciens que récens, de la sculpture grecque. Parmi des chefs-d'œuvre se trouvaient exposés des morceaux de peu de mérite; d'autres, encore, dont le goût barbare dénotait l'obscurité de l'âge où ils avaient été fabriqués. L'aspirant, comme le maître, pouvait observer avec fruit, dans ce musée immense, la marche progressive de l'art, au sortir du berceau jusqu'à sa maturité *.

Tous les talens trouvaient dans les concours qui, périodiquement, se renouvelaient en Élide, la facilité de se produire au grand jour : le poète, l'orateur, le moraliste, l'érudit, s'y voyaient entourés d'un cercle nombreux d'au-

* « Au temps où le goût est formé, dit Laharpe, « on voit toujours avec une curiosité mêlée d'intérêt « ces anciens monumens, sublimes en quelques par- « ties, et imparfaits dans l'ensemble, lesquels appar « tiennent à l'enfance de l'art. »

diteurs. Ce fut là qu'Hérodote recueillit d'unanimes suffrages à la lecture de son *Histoire universelle* ; et le nom d'une muse servit à désigner chacun des livres de cette Histoire. La présence de Platon y fit éclater de même les plus vifs applaudissemens. Le héros de Salamine enfin, sur qui tous les regards se confondirent dès son entrée au Stade olympique, avoua que ce moment seul le récompensait des travaux de sa vie entière.

Sur ce vaste théâtre, où le vrai mérite pouvait prétendre à de tels hommages, les charlatans de toute espèce osaient effrontément y dresser leurs tréteaux : le noble, infatué de l'ancienneté de sa race, citait à tout propos le nom et les illustrations de ses aïeux; l'homme nouveau, privé de pareils titres, exagérait le crédit que son opulence lui procurait auprès des grands; le sophiste, de son côté, toujours habile à trafiquer de la louange encensait sans pudeur les personnages importans qu'il choisissait pour ses patrons. N'y vit-on pas un empirique, le sceptre en main, une couronne d'or sur la tête, jouer le rôle de Jupiter, suivi d'une mascarade de divinités composée des malades qu'il n'avait tenté de guérir que

sous la condition d'orner ainsi son cortége * ?

Ces scènes extraordinaires électrisaient vivement l'imagination des artistes; quels souvenirs n'en rapportaient-ils pas dans le silence de l'atelier ! leur émulation, d'ailleurs, était aiguillonnée par deux puissans mobiles, l'amour de la louange, et l'appât du gain. L'auteur du meilleur tableau, présenté dans un concours public, y recevait une couronne aux acclamations d'une foule en extase, et l'ouvrage était payé souvent bien au delà de sa valeur réelle.

De si nobles encouragemens se distribuaient non seulement à Delphes et à Corinthe, mais le simple artisan, auteur de quelque découverte utile, pouvait, dans la plupart des villes commerçantes, aspirer à de très hautes distinctions. Les noms de deux brodeurs **, d'un

* Ce bateleur ayant fait une apparition de ce genre en Macédoine, Philippe, père d'Alexandre, l'admit dans son palais, où il ne le fit placer à sa table que pour l'y régaler du parfum des mets dont elle était couverte.

** Le manteau de la Minerve Polias (protectrice) d'Athènes avait été richement brodé par ces ouvriers.

tisserand, d'un charpentier, d'un faiseur de balances, et d'un simple tailleur de pierre *, ne sont point restés en oubli. On éleva dans l'île de Naxos une statue à celui qui avait imaginé de scier le marbre et de le découper de manière à remplacer les tuiles pour la toiture des temples **. Partout enfin où les talens furent ainsi récompensés, ils produisirent des fruits en abondance.

La mythologie des Grecs, ou histoire fabuleuse de leurs divinités, exerçait notamment sur les arts du dessin la plus favorable influence..... Inachus, Cécrops, Cadmus, et autres aventuriers, en abordant sur les côtes de la Grèce où ils se proposaient de fixer leur asyle, y avaient débarqué quelques-unes de leurs idoles; mais, pour en faire adopter le culte aux peuplades sauvages, qu'ils avaient intérêt de civiliser, ils comprirent que leur doctrine

* Le talent particulier d'Architèles consistait dans le beau poli qu'il savait donner au fût des colonnes.

** Ce marbrier, nommé Bysès, couvrit ainsi le temple de Cérès Éleusine, bâti sur les côtes de l'Attique, entre le Pyrée et Mégare.

sacrée et les cérémonies propres à les graver dans les esprits, devaient parler aux sens avant d'éclairer la raison. Or, les fêtes qu'ils instituèrent après les moissons pour remercier les astres de leur bénigne influence, leurs danses, leurs chants joyeux, peu à peu donnèrent à entendre aux naturels du pays que ce monde était régi par les préposés d'un ordonnateur suprême, lesquels se voilaient aux yeux des mortels, mais dont tous les phénomènes de la nature attestaient l'existence. Pour expliquer les fonctions de ces agens invisibles, les premiers interprètes leur supposèrent des corps organisés comme ceux des hommes, mais d'une substance pure et incorruptible. Les mythologues, dans la suite, en dépeignirent les formes de manière à ce que l'art, en se perfectionnant, repoussât le souvenir des modèles apportés des rives du Nil et de la Phénicie.

La politique sacerdotale peupla donc les élémens d'une foule de divinités secondaires à chacune desquelles *l'amour, débrouillant le chaos,* avait assigné son département.

Quelle carrière ouverte à la féconde imagination des Grecs! La poésie se chargea de coordonner toutes les parties de ce merveilleux

empire (3). Elle établit au dessus de la région des orages, dans le sein des mers, au centre de la terre, partout enfin, les intelligences qui règlent le mouvement cadencé des sphères célestes, l'ordre constant de l'univers, et qui dispensent aux faibles mortels les biens et les maux, en raison de leurs vertus ou de leurs vices.

D'après ces fictions, qui suppléaient à tout ce que les lois de la nature avaient d'obscur pour les interprètes eux-mêmes, le vulgaire eut peu de peine à se figurer le plus puissant des dieux au sommet de l'Olympe, d'où sa main lance les foudres vengeurs; Neptune sur l'immense étendue de l'Océan, soulevant ou calmant les tempêtes; tandis que, du fond des noirs abymes, l'inexorable monarque des enfers menaçait les consciences coupables.

Ces images étaient terribles; mais les chantres de la Grèce, en prêtant à ces dieux les penchans de l'humanité, et racontant sans scrupule leurs aventures amoureuses, les montraient plus occupés de leurs plaisirs que jaloux d'inspirer à leurs adorateurs le respect et la crainte.

On accorda bientôt une espèce de vie à

tous les objets dont l'apparence se prêtait à pareille illusion. Ainsi, la rose parfumée, que l'air frais du matin balance mollement sur sa tige, parut être Flore elle-même s'abandonnant aux transports de Zéphyre; le disque radié de l'héliotrope, toujours tourné vers le soleil, voilait le front de la tendre et jalouse Clythie; le rocher d'où se répercutent les sons, fut la prison de l'indiscrète Écho; les ruisseaux enfin, les vallons, les bois, devinrent l'asyle des nymphes.

On conçoit qu'une religion dont les poètes dictaient les oracles, qui consacrait leurs rêves brillans, permettait à la vanité nationale de diviniser ses braves, de leur donner les immortels pour compagnons de leurs exploits, et pour rivaux en galanterie; on conçoit, dis-je, combien une telle religion dut stimuler la verve des artistes, justifier même leurs écarts!

Il est à remarquer néanmoins, que sous le beau ciel de la Grèce, sur cette terre natale des demi-dieux, où tout flattait les sens et charmait la pensée; où l'amour de la gloire, les jeux publics, le voluptueux appareil d'un culte tout allégorique, excitaient de si puissantes émotions dans les ames (4), les arts du

dessin, ne furent pas, en tous les cantons, aussi bien cultivés qu'ils auraient dû l'être chez des peuples frères et dont le naturel sensible se trouvait fréquemment soumis aux mêmes épreuves. L'austère Lacédémone les réprouvait, en quelque sorte, comme dangereux pour ses mœurs. Ils étaient étrangers aux habitudes pastorales des fortunés colons de l'Arcadie et de la Phocide. Thèbes attachait peu de prix aux travaux qu'alimentaient les fantaisies du luxe, et ne fondait ses moyens de prospérité que sur les produits de son terroir fertile *. Quant à l'opulente Corinthe, dont l'industrie commerciale façonnait avec une extrême élégance des (5) vases de toute espèce, des tapis nuancés, et autres objets précieux d'ameublement, l'étude des arts n'y fut libéralement encouragée que pour le service des manufactures **; mais dans les républiques, où la masse des citoyens par-

* A Thèbes, les artisans, ainsi que les marchands, étaient exclus des administrations municipales.

** L'école de Corinthe ne produisit que des artistes de second ordre. Euphranor est le seul qui se soit fait une brillante renommée.

ticipait aux délibérations des chefs du gouvernement ; à Athènes surtout, où la liberté, l'amour de la patrie, un légitime sentiment d'orgueil national, enflammaient d'émulation les hommes de génie, les progrès de la statuaire et de la peinture atteignirent leur apogée.

Si donc la Grèce entière nous semble aujourd'hui redevable du lustre particulier dont elle brille dans l'histoire, à des talens qui, toutefois, n'appartinrent qu'à quelques-uns des peuples de cette ancienne contrée, il n'en est pas moins vrai que *le sentiment du beau dans les arts, fut chez les Grecs, en général, un don de la nature.* Ajoutons que, partout et dans tous les temps, cet intinct a besoin, pour se développer et produire, de la favorable impulsion des gouvernemens et de l'appui des lois.

DÉTAILS SUPPLÉMENTAIRES.

*

(1)

Les gymnases, les théâtres, le stade olympique, fournissaient à l'imagination des artistes d'abondantes inspirations, etc.

Le saut, le jet du disque, le javelot et la lutte avaient lieu dans l'enceinte du Gymnase. Dès la dix-huitième olympiade, ou sept cent huit ans avant l'ère chrétienne, il fallait avoir triomphé dans ces quatre exercices pour obtenir la couronne. Quand le pugilat y eut été ajouté, ils furent divisés en deux classes, savoir: les exercices qui demandaient de la force, et

ceux pour lesquels il fallait de l'adresse. Celui de la course était particulièrement honoré.

Le Stade olympique, carrière entourée de murs, et situé près de la ville d'Élis, se divisait en deux parties. L'une, appelée *la Barrière*, renfermait les chars, les chevaux, les écuries et les remises. L'espace, en se prolongeant, diminuait de largeur, et finissait en éperon de navire. C'était là que les concurrens se disposaient à entrer en lice..... La seconde partie était l'*Hippodrome*, carré long en forme de chaussée, pour les courses, les luttes, etc.

La longueur du Stade était de six cents pieds.

(2)

Les lutteurs couronnés obtenaient ordinairement l'honneur d'une statue, *etc.*

Les premiers athlètes dont on inaugura l'effigie à la place même où ils avaient triomphé, furent Praxidomès, vainqueur au pugilat, et Rexibius au *Pancrace* *. La figure du premier

* La lutte et le pugilat réunis formaient l'exercice

était de bois de cyprès, celle du second, de figuier.

La statue, décernée pour un seul triomphe, n'était guère qu'un souvenir du nom et de la patrie de l'athlète; mais l'effigie de celui qui avait été couronné trois différentes fois, devait être *iconique*, c'est-à-dire un portrait fidèle.

On éternisait quelquefois la renommée des vainqueurs aux jeux olympiques par autant de monumens qu'ils avaient remporté de couronnes.

(3)

Les poètes de la Grèce avaient peuplé les élémens d'une foule de divinités qui réglaient le mouvement des sphères célestes, etc.

D'après les systèmes théosophiques, que les Grecs avaient puisés dans les doctrines mystérieuses des prêtres égyptiens, le corps de l'homme

---

du *Pancrace*, dans lequel l'athlète faisait effort de tous ses membres en portant des coups, et tâchant d'esquiver ceux que lui rendait l'adversaire.

est animé par un souffle divin, qu'enveloppe une substance lumineuse et très subtile, laquelle, appartenant à la matière, agit immédiatement sur les sens.

Durant la vie de l'homme l'*ame-esprit* cède ou résiste à ses penchants désordonnés. Ces deux ames restent étroitement unies jusqu'au moment où le corps se dissout; mais, à cette heure dernière, elles se séparent : le *souffle divin* remonte à sa source, et l'*ame sensitive*, entraînée par les affections dont elle s'est alimentée ici-bas, est admise dans les champs Élysées, ou précipitée au fond du Ténare. Quant au *corps*, la terre le réclame; il s'y décompose, et les élémens qui s'en dégagent, servent à la réproduction de nouveaux corps.

Dans le courant du siècle dernier, une secte d'illuminés a tenté de rajeunir ces antiques rêveries *, en les amalgamant à certain système

---

* « *L'homme*, pensent-ils, *est un ternaire, lequel se compose d'une ame-esprit, d'une ame sensitive, et d'une enveloppe matérielle.*

« La plupart des Indiens admettent l'existence de l'ame *comme puissance vitale du corps physique.*

« Les brames les plus éclairés distinguent deux ames

théosophique publié par énigmes dans un livre intitulé *des Erreurs et de la Vérité.* Ces novateurs prétendent que le christianisme, tel que nous le connaissons aujourd'hui, n'est qu'une *loge bleue*, faite pour le vulgaire; mais ils ajoutent que l'*homme de désir*, en remontant, de grade en grade, dans une sphère plus lumineuse, peut s'élever jusqu'aux vives clartés, partage des premiers chrétiens, qui étaient de *véritables initiés;* c'est ce que les méditateurs des œuvres incompréhensibles du *philosophe teutonique*, Jacob Boehm, appellent *christianisme transcendental.* Cette doctrine est un mélange de *platonisme*, d'origénisme, et de philosophie hermétique, échafaudé sur une *base chrétienne* *.

Les néophites méditent sans cesse les épîtres de saint Paul; la plupart fouillent aussi les

---

dans l'homme : l'une *végétative*, qui est la même dans tous les êtres vivans, tant animaux que plantes; l'autre, *intellectuelle*, nommée *Paraxettoumani*, n'est pas formellement *Dieu*, mais *partie de la Divinité.* » (Essai sur l'Histoire de l'Inde, par La Flotte.)

* De Maistre.



écrits de sainte Thérèse, ou s'abreuvent des sentimens extatiques de Mme Guyon. Ils se flattent ainsi d'obtenir des visions célestes, et même la faveur de converser avec les anges, en voyageant, comme Swedenborg, *dans le monde des esprits*. Cet évêque de Stokholm, auteur de plusieurs rêveries mystiques, était sujet à des hallucinations causées par des méditations trop abstraites *.

Le seul motif qui doive faire excuser l'indulgence que quelques hommes de mérite ont montrée pour ces chimères *cabalistiques*, c'est qu'elles peuvent ramener à des sentimens religieux les esprits-forts qui cherchent à s'expliquer *le pourquoi et le comment des choses*, toujours au dessus de la portée de l'intelligence humaine..... *Les lumières de la révélation*, a dit un profond penseur, *blessent les yeux de ceux qu'elles n'éclairent pas* **.

---

* Le philosophe Hermotime de Clazomène, maître d'Anaxagore, *rêvait* aussi *tout éveillé*. Son ame, disait-on, se séparait de son enveloppe matérielle durant ces crises nerveuses; errante en divers espaces, elle y contemplait mille merveilles.

** Quelques passages de cette note sont extraits

Le père Guénard, auteur d'un Discours sur l'Esprit philosophique, couronné par l'Académie française, s'adressant aux métaphysiciens du dix-huitième siècle, s'exprimait en ces termes : *Lorsqu'arrivés à une certaine profondeur, vous aurez aperçu la main du Tout-Puissant qui soutient, depuis l'origine du monde, ce grand et majestueux édifice, arrêtez-vous, et ne creusez pas jusqu'au fond des enfers. La philosophie ne saurait vous mener plus loin sans vous égarer; vous entreriez dans les abymes de l'infini. Non, ne vous flattez pas de percer cette nuit profonde où il plaît à Dieu de se retirer avec sa foudre et ses mystères, etc., etc.*

(4)

Sous le beau ciel de la Grèce, les arts du dessin ne furent pas aussi généralement cultivés qu'ils auraient dû l'être parmi des peuples frères et soumis aux mêmes épreuves, etc.

Les habitans des provinces où la nature se

---

des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, par M. le comte de Maistre.

montrait prodigue de ses dons, s'adonnaient presque exclusivement à l'agriculture. Ceux, au contraire, qui n'avaient à défricher qu'un sol ingrat, suppléaient à l'insuffisance des récoltes par les ressources de l'industrie. Ils traçaient des routes commodes dans des pays hérissés de montagnes, ou profitaient du cours des fleuves, des bords rapprochés de la mer, pour transporter, et faciliter l'échange des produits bruts ou manufacturés de divers cantons. Ce fut ainsi que l'active population de l'Attique trouva, sur un terrain maigre et pierreux, des ressources, non seulement pour ses besoins, mais pour multiplier ses jouissances. Le commerce maritime fit aisément refluer dans Athènes l'abondance des sites les plus fertiles. Les philosophes, les beaux-esprits s'y livraient volontiers au négoce, et ne le croyaient point incompatible avec leurs études; car il leur fournissait l'occasion d'observer des mœurs nouvelles, et d'acquérir autrement que par ouï-dire d'utiles notions sur mille objets intéressans.

Solon, n'ayant hérité que d'un patrimoine assez mince, sut, par des entreprises de ce genre, pourvoir aux dépenses de ses voyages;

Platon trouva les mêmes avantages dans le débit des laines qu'il avait exportées en Égypte.

Nous devons ajouter que dans les états où les vues politiques du gouvernement réclament l'assistance du commerce et des arts, il faut que ces deux sources de fortune et de gloire coulent constamment l'une à côté de l'autre, et qu'une même pente règle leurs cours. Platon, qui croyait devoir repousser le commerce de sa république idéale, l'y aurait néanmoins toléré, pourvu que les arts du dessin y fussent en même temps introduits. Le motif de cette concession était que, la statuaire et la peinture, par des images nobles et instructives, pourraient, alors, réchauffer le patriotisme de la classe active des citoyens, dont l'égoïsme mercantile absorbe ordinairement toutes les affections.... En effet, celui que l'appât du gain entraîne loin de ses foyers, quelque préoccupé qu'il soit dans ses courses des spéculations qui lui ont fait traverser les mers, ne se refuse guère au plaisir de comparer les régions qu'il visite avec celles qu'il a quittées. Il apprécie mieux que jamais, peut-être, les avantages de son pays natal. Lui parle-t-on de la cité qu'il habita dès son enfance, il ne laisse point

échapper l'occasion de vanter les agrémens d'un pareil séjour, les monumens qui l'embellissent, ces portiques ornés de peintures, où le jeune citoyen, peut, chaque jour, contempler les portraits des héros dont il doit suivre les exemples. Ces souvenirs, seuls, auraient assez de puissance pour ranimer l'amour de la patrie dans le cœur de celui-là même qu'un exil injuste, ou trop sévère, en aurait séparé.

Telles sont les impressions salutaires, que la muette éloquence de l'art peut faire sur les ames, et les services que les gouvernemens ont lieu d'en attendre quand l'intérêt des talens se trouve lié à ceux de la politique; ils opèrent par séduction ce que le devoir eût, en certains cas, vainement commandé : Cicéron écrivait : « Si la Sagesse était visible, et que « je pusse en montrer l'image à mon fils, de « quel amour ne s'enflammerait-il pas pour « elle ! * »

* De Finibus, de Officiis.

(5)

Des vases de grand prix se fabriquaient dans les manufactures de Corinthe, etc.

Les vases étaient compris, chez les anciens, au nombre des principaux objets d'ornement et de luxe. Thériclès, habile potier de terre, inventa les vases dits *thériclééns*, célébrés fréquemment par les poètes. Les premiers s'exécutèrent à Corinthe. Leur forme était semblable à celle d'un calice; mais avec l'addition de deux petites anses.

Les hommes riches voulurent bientôt en faire exécuter en métaux précieux pour leurs festins d'apparat. Ceux qu'on fit à Rhodes, traités moins dispendieusement, eurent un grand débit. On les imita très élégamment dans les atteliers d'Athènes, où l'excellence du travail, bien plus que la beauté de la matière, en rehaussa le prix.

Les savans de nos jours n'ont émis que des conjectures sur la nature des célèbres vases *myrrhins* qui venaient de l'Inde. Les premiers qu'on eût vus en Italie, avaient appartenu à

Mithridate; ils furent consacrés par Pompée à Jupiter-Capitolin. Les Romains mirent un si haut prix à ces vases, qui étaient très rares, qu'un consul fit la folie de se ruiner pour en acquérir quelques-uns.

Il sera question des vases dits *étrusques* dans le second volume de cet ouvrage. Les plus beaux sortaient de la main des artistes grecs, et méritent une description détaillée.

LIVRE PREMIER.



LIVRE PREMIER.

❋

Quelques états monarchiques s'établissent en divers cantons de la Grèce nouvellement civilisée. — Influence des muses sur les premiers progrès de l'art. — Temps héroïques.

[Avant J. C. de 1800 à 1500.] — Les écrits des anciens nous apprennent qu'en des temps très reculés, quelques peuplades sorties de l'Égypte et de la Phénicie vinrent successivement chercher un asyle dans la Grèce, où elles apportèrent les premières notions de l'agriculture et des arts (1).

L'aspect agréable des champs ensemencés par ces colons d'outremer attira près des cabanes qu'ils y avaient construites, les naturels du pays, qui jusqu'alors ne s'étaient nourris que

de fruits sauvages, et n'avaient connu d'autre abri que le creux des rochers ou l'épaisseur des bois. Ces hommes, plus grossiers que féroces, désirant une part des récoltes, s'offrirent pour auxiliaires aux cultivateurs, et, sous l'autorité paternelle des chefs de la peuplade, ils s'accoutumèrent peu à peu au régime social. Telle fut l'origine des monarchies de Sicyone et d'Argos; celles d'Athènes, de Lacédémone, de Thèbes, de Corinthe, commencèrent plus tard, et s'organisèrent de même.

Tant que les souverains de ces petits états n'eurent point l'ambition d'en reculer les limites aux dépens de leurs voisins, leurs sujets, contents des produits du sol qu'ils cultivaient, goûtèrent les douceurs d'une vie innocente et paisible; mais ces jours sereins, appelés *âge d'or*, furent de peu de durée. Les premières tentatives du commerce, ajoutant les fruits de l'industrie à ceux de la nature, donnèrent naissance à de nouveaux besoins; et bientôt la soif des richesses et les passions qu'elle irrite, se déployèrent chez ces peuples à peine civilisés, avec un caractère atroce (2): sur les routes, près des bourgades, comme dans les défilés des montagnes, des embûches

étaient à redouter. Tel brigand vigoureux provoquait les passans à la lutte pour le plaisir de fouler aux pieds les victimes qu'il allait dépouiller; tel autre, plus lâche et non moins cruel, offrait perfidement un gîte hospitalier au voyageur, dont il avait préparé le supplice.

L'impunité de ces forfaits excitant une indignation générale, quelques champions, doués d'une force extraordinaire *, se déclarèrent les vengeurs de l'humanité. On les vit, armés de lourdes massues, marcher à la poursuite des coupables, les affronter dans leurs repaires, et suppléer au défaut des lois par la promptitude du châtiment. — [Av. J. C. 1400.] — Leurs efforts paraissaient des prodiges; le peuple, toujours extrême en sa reconnaissance, comme en sa haine, s'empressa de qualifier du nom de demi-dieux ces généreux athlètes qui signalaient par des exploits et des bienfaits sans nombre leur héroïque dévoûment. Les marais, les rochers,

* Hercule, Iolaüs, Persée, Pélops, Thésée, etc. L'insuffisance d'une justice répressive, dans le moyen-âge, donna de même naissance à la chevalerie errante.



les bois, recélaient des reptiles venimeux, des monstres voraces*; ils en purgeaient la contrée, et par divers moyens, ils tâchaient de combattre jusqu'aux fléaux de la nature**.

Ces services multipliés, portant au loin leur renommée, appelèrent sur les mêmes traces de jeunes compagnons, jaloux de s'illustrer en bravant de semblables dangers, mais cette émulation, si louable dans son principe, n'eut pas long-temps la vertu pour mobile : des expéditions lointaines, des entreprises téméraires, où l'on ne s'engageait que pour le merveilleux des aventures***, firent dévier ces braves de la noble carrière qu'ils avaient ouverte avec gloire. Leurs hauts faits, néanmoins, devinrent la source où les muses naissantes puisèrent la matière des récits pompeux qu'elles assaisonnaient d'agréables mensonges. Ces fictions ingénieuses,

---

* L'hydre de Lerne, le lion de Némée, le sanglier d'Érimanthe, etc.

** Le desséchement des plaines fangeuses de l'Argolide, le nettoîment des tables d'Augias, etc.

*** La conquête de la toison d'or par les Argonautes, la descente de Thésée et de Pyrithoüs dans les mines d'Aïdonée, époux de Proserpine, etc.

chantées dans la solennité des jours de fête, excitant la joie des festins, éveillèrent bientôt le génie des arts, et le préparèrent à recevoir des inspirations plus puissantes; car l'intérêt des grands événemens anime les couleurs de la poésie, et la poésie, à son tour, communique son accent au langage des arts.

Déja Linus (3), Orphée, Musée, Thamyris, Amphion, Mélampe, prêtres, poètes, et musiciens, avaient consacré leurs chants à la louange des dieux — [Av. J. C. de 1400 à 1300.] —, et revêtu d'emblêmes la doctrine sacrée, aux mystères de laquelle ils s'étaient fait initier chez les nations dépositaires des plus antiques traditions. Les arts dépendant du dessin n'essayaient point encore (dans la Grèce) de représenter, sous des formes propres à parler à l'imagination, les puissances mystérieuses auxquelles l'inquiète superstition de la multitude commençait à rendre un culte régulier : une pierre cubique (4), un tronc d'arbre, une simple colonne, deux poteaux liés l'un à l'autre par une traverse *,

* Castor et Pollux, ou le signe des gémeaux, sont ainsi figurés sur nos almanachs.



suffisaient pour recommander à la vénération du peuple les dieux ou les héros divinisés. Certains piliers, ou socles, sur lesquels on eut l'idée de placer des boules en guise de têtes, prirent le nom d'Hermès *, car Mercure fut la première divinité figurée dans les monumens de ce genre ; ils étaient si pauvres qu'il était passé en proverbe de dire, pour désigner un objet chétif : *Le bois n'en vaut rien, même pour faire un Mercure.*

De pareilles idoles ne sauraient être classées au nombre des produits les plus grossiers de la sculpture naissante. L'existence de cet art ne date que du moment où la nature devint l'objet de ses imitations.

Les poètes de la Grèce ayant dépeint leurs divinités fabuleuses avec des corps semblables à ceux des hommes, les premiers statuaires ne

---

* Mercure Trismégiste recueillit toutes les instructions de Ménès, et lui-même y ajouta quelques lois ou réglemens qui, divisés en six parties, formèrent le code sacré des Égyptiens.

Hermès signifie *interprète.* C'est le nom grec de Mercure.

purent donc, même en suivant les indications de la mythologie, représenter ces personnages imaginaires qu'en prenant pour modèles les formes de l'espèce humaine.

Il est très probable, au surplus, que les colonies égyptiennes transportèrent sur les côtes où elles vinrent s'établir, les simulacres des divinités protectrices de leur navigation *. Nous devons présumer aussi que les Phéniciens (5), habiles fondeurs de métaux, y débitèrent les produits façonnés de leur industrie.

Ce fut des contrées de l'orient, et de celles que les inondations du Nil fertilisent, que l'art de pétrir l'argile, de tailler la pierre ou le bois, de couler le bronze pour la sculpture, s'introduisit dans la Grèce. Pausanias rapporte, à la vérité, qu'une statue d'Orphée qui, de son temps, se voyait encore dans le temple de Cérès sur le mont Taigète, passait pour être

* On voyait à Athènes un Hermès en bois apporté d'Égypte par Cécrops..... Danaüs plaça la statue d'Apollon dans le temple qu'il lui bâtit à Argos. Il avait déja consacré celle de Minerve dans l'île de Rhodes, où d'abord il s'était arrêté.



de la main d'un artiste *pélage* *. Il n'en est pas moins constant que les Égyptiens fabriquèrent, très long-temps avant les Grecs, des statues représentant les puissances astrales, à la direction desquelles ils rapportaient tous les phénomènes de la nature.

La plupart de ces effigies, composé bizarre des formes humaines et de celles de certains animaux, avaient une signification mystérieuse qui n'était connue que *des sages*. D'antiques traditions sur l'origine des choses, le principe actif de la matière, et la lutte du bien et du mal ici-bas, en donnaient la clé. Les philosophes de la Chaldée, adonnés à l'astrologie,

* Nom des Grecs primitifs.

D'après la construction particulière d'une quantité de citadelles antiques dont un savant de nos jours a soigneusement visité les ruines, il est à présumer que des colonies venues du nord avaient civilisé la Grèce antérieurement à l'arrivée d'Inachus, de Cécrops, Cadmus et autres chefs de peuplades.

Ces premiers colons, désignés sous le nom de *Pélasges*, habitèrent la Thrace, selon les conjectures de M. Petit-Radet; ce fut là qu'Orphée, interprète des dieux, fut particulièrement honoré.

avaient retrouvé ces prétendus souvenirs de l'histoire primitive du monde. Ils se représentaient la suprême intelligence comme *un feu très pur*. A ce principe ils en opposaient un autre, *la matière ténébreuse*, et supposaient que des dieux secondaires, ou *génies*, les uns bons, et les autres mauvais, servaient d'agens à ces deux principes. Toutes les nations orientales adoptèrent, à quelques différences près, la même doctrine. Elle se retrouve, quant au fond, dans le système *théogonique* et *cosmologique**, dont les Grecs allèrent puiser la théorie en Égypte, et que leurs poètes rebrodèrent ensuite à plaisir.

L'*Oromaze* et l'*Arimane* des Perses (6), l'*Osiris* et le *Typhon* des Égyptiens, le Jupiter et le Pluton des Grecs, désignent sous différentes allégories le combat perpétuel de la lumière et des ténèbres. *Mythras*, *Orus*, l'amour céleste qui débrouilla le chaos, représentent *l'intelligence conciliatrice*. *Isis* est la nature fécondée par les rayons générateurs du soleil,

---

* Doctrines relatives *à la génération des dieux* et *aux lois générales du monde physique*.



son époux. Le sens de ces emblêmes est que tout croît, périt, et renaît dans ce monde sublunaire, où les élémens se heurtent sans cesse, sont victorieux et vaincus tour à tour..... Telles sont les chimères que les théosophes des temps obscurs imaginèrent sur les causes premières. Ils essayèrent de les rendre accessibles à la pensée par *l'organe de la vue*, et sans le secours de la parole.

Il n'est pas douteux que les peuples anciens, cherchant à préserver de l'oubli leurs traditions historiques, ou religieuses, avant la création d'un alphabet, commencèrent par tracer l'image des objets qui pouvaient les aider à transmettre d'âge en âge ces souvenirs intéressans *.

Les Égyptiens débutèrent ainsi dans la pratique du dessin. Cet art, chez eux, doit être considéré comme une branche perfectionnée de l'écriture *hiéroglyphique*. Leurs prêtres, qui, sous l'autorité d'un monarque, formaient néan-

* Les lettres alphabétiques qui sont en usage aujourd'hui, conservent peut-être, dans leur configuration, quelque chose des caractères hiéroglyphiques, de l'écriture figurative.

moins dans l'état une sorte d'olygarchie, se tenaient en garde contre toute innovation qui pût porter atteinte aux préjugés sur lesquels s'appuyait leur crédit. Ils prescrivirent conséquemment aux statuaires et aux peintres du pays la forme emblématique des effigies de leurs diverses divinités. Eux-mêmes, peut-être, en fabriquèrent les premiers modèles. Ces types sacrés furent déposés dans l'intérieur des temples, et les copistes dûrent s'y conformer, dans la suite, avec la plus scrupuleuse exactitude: le moindre changement, un élan de génie de la part de l'artiste, eussent été punis comme un acte d'impiété. Quant à l'imitation des objets qui n'avaient pas un rapport direct avec les mystères du système religieux, cette imitation n'était pas aussi rigoureusement exigée. Quoi qu'il en soit, au temps où Platon fit le voyage de l'Égypte, les ouvrages de sculpture n'y différaient, en aucun point, du caractère de ceux qui avaient été exécutés mille ans auparavant.

L'histoire de l'art égyptien, comme le remarque M. Champollion, est inséparable de celle des rois du pays. Les annales de cette antique monarchie ont été long-temps plongées dans

d'épaisses ténèbres qui, maintenant, commencent à se dissiper; on peut se guider pour cette étude à travers les ruines éloquentes que la faulx du temps a laissées debout. Les savans attachés à l'expédition des Français en Égypte ont récemment porté la lumière dans ces détours obscurs. Ils ont reconnu que les monumens dont les débris majestueux restent gisans non loin des deux rives du Nil, sont ceux des mêmes édifices qu'Hécatée, Diodore de Sicile et Strabon ont décrits.

Un bas-relief que le hasard a fait découvrir parmi les décombres de l'antique Abydos, ville qui ne le cédait en magnificence qu'à celle de Thèbes, donne la liste chronologique de quarante prénoms royaux. Ces sortes d'inscriptions figuratives, qui, grace à la sagacité de M. Champollion le jeune, ne sont plus des énigmes, constatent déja l'existence d'une série de ces illustres Pharaons relégués, naguère par nos sceptiques modernes, dans la catégorie des personnages mythologiques.

Aménoftep (7), fils de Misphrathoutmosis et chef de la dix-huitième dynastie des Pharaons, acheva d'expulser de son empire les *Hicsos*, pasteurs féroces qui, depuis trois cents ans,

ravageaient l'Egypte. Selon la même inscription, ou bas-relief, et conformément à la chronique de Manéthon, ce fut Thoutmosis, deuxième du nom, quatrième successeur d'Aménoftep, qui fit creuser l'immense lac *Mœris*, et construire l'obélisque qu'aujourd'hui l'on admire à Rome sur la place de Saint-Jean-de-Latran. Aménophis II, le *Memnon* des Grecs, recula les limites de ses états vers le centre de l'Éthiopie. Son effigie, dont la tête semblait s'élever jusqu'aux nues, étonna long-temps la crédulité des Grecs et des Romains : ce colosse immense rendait des sons harmonieux au lever du soleil. Le fait est attesté par Strabon ; on peut l'attribuer à quelque supercherie. Cambyse, y soupçonnant de la magie, fit briser la statue depuis la tête jusqu'au milieu du tronc ; la partie renversée rendit les mêmes sons.

Quoi de plus majestueux que ces figures colossales, placées en avant de constructions plus colossales encore ! L'aspect en est sévère, effrayant même ; mais l'immobilité de leur pose, la régularité de leurs proportions, caractérisent éminemment le peuple mélancolique qui les fit ériger. On y retrouve la trace de quelques-unes de ces grandes pensées qui dominaient les Égyp-

tiens ; et ce qui d'abord n'avait semblé qu'un effort extraordinaire de l'art naissant, finit par en paraître une des perfections. Aucune nation n'a mieux entendu cette sculpture d'apparat, qui, pour se mettre en rapport avec l'architecture, doit être surtout monumentale ; mais il faut un certain travail d'esprit pour se bien convaincre du talent des sculpteurs égyptiens *.

Leurs figures, comme le dit Winckelmann, sont droites, sans action, le dos appuyé contre une colonne angulaire, les bras pendans et joints aux côtés, les pieds larges et rangés parallèlement l'un près de l'autre. Nulle saillie ne laisse apercevoir les nerfs et les veines. La charpente osseuse du corps est à peine indiquée.

« Les statues de ce genre, ajoute le même antiquaire, sont pour l'ordinaire chargées de caractères hiéroglyphiques ; tous les traits du visage portent l'empreinte du style consacré par les types primitifs. Les yeux paraissent à fleur de tête. La ligne tracée en creux sur l'os du front, dessine sèchement la courbe du sourcil.

---

* Passage extrait de *la Description* de l'Égypte publiée par Pankoucke.

L'os de la joue est très saillant, la forme du nez commune ; les lèvres, séparées par une simple incision, remontent vers les angles de la bouche ; l'ovale enfin se termine en un menton rapetissé. »

On remarque toutefois, dans certains ouvrages des statuaires égyptiens, une imitation assez satisfaisante de la nature, et Winckelmann en convient : *Leurs figures d'animaux*, dit-il, *sont d'un dessin vrai ; le trait distinctif de la forme en est parfaitement saisi* *.

Si ce savant eût été à même de profiter des découvertes faites de nos jours par les membres de l'Institut du Caire, plus réservé dans ses conjectures, il n'aurait pas avancé que *le caractère de l'art en Égypte avait reçu quelque perfectionnement à l'époque où les Grecs devin-*

* Les têtes de quelques-unes des statues de la collection *Drovetti*, ne manquent ni de noblesse ni d'une sorte de grace, au jugement de M. Champollion ; quant aux corps, ils sont traités avec beaucoup de négligence, quoique la manœuvre y soit en général bien soignée, malgré l'extrême dureté des granits.



rent maîtres du pays; et que ce second style, bien qu'il différât peu de l'ancien, se rapprochait néanmoins davantage du naturel, tant pour l'imitation du nu, que pour l'agencement des draperies *.

M. Champollion, dont nous avons déja suivi les documens, combat ces assertions. Dans la description des statues recueillies par M. Drovetti, il s'exprime ainsi : *L'ensemble des temples de Philoé, d'Edfou, d'Ombos, et d'Endhéra, construits sous les Lagides et les Césars, prouve, de l'avis même de MM. les architectes Huyot et Gaud, qui les ont examinés soigneusement, que l'art égyptien, loin d'avoir fait des progrès depuis les conquêtes des Perses, des Grecs et des Romains en ces contrées, était au contraire singulièrement déchu; que, relativement à la beauté*

---

* Winckelmann a cru ne point s'abuser en assurant, après un cxamen attentif, que les caractères hiéroglyphiques gravés sur les différentes parties du corps des anciennes figures, ne le sont pas sur celles des temps où il présume que le style a dû s'améliorer, mais seulement sur le pilier contre lequel la statue est adossée.

des masses architecturales et des sculptures de détail, les édifices des derniers âges ne pouvaient soutenir le parallèle avec les palais de Karnac, de Louqsor, les restes du Memnonium, et des temples d'Isamboud, monumens des anciens Pharaons, lesquels sont, pour la plupart, antérieurs de quinze siècles aux constructions égyptio-grecques, et égyptio-romaines *.

La vaste et fastueuse enceinte destinée à la sépulture d'Osymandias, est citée dans les écrits des auteurs anciens comme un des plus beaux ornemens de Thèbes. On ignore l'époque du règne de ce Pharaon. Sa statue, qui avait cinquante-trois à cinquante-quatre pieds de hauteur, n'est pas totalement détruite; il en reste quelques fragmens sur le sol où se trouvait le palais.

---

* La splendeur du puissant empire des Pharaons s'étant éclipsée par degré sous les monarques de la vingt-cinquième et de la vingt-sixième dynastie diospolitaine, les Égyptiens, que de fréquentes révolutions avaient affaiblis, subirent successivement le joug des rois de Perse et des Ptolémées; les Césars firent enfin de ce pays une des provinces de l'empire Romain.



Les hypogées et autres édifices somptueux, malgré leur extrême vétusté, laissent encore apercevoir, sur leurs murailles en ruines, des restes de peintures et de bas-reliefs qui signalent aux yeux des savans voyageurs la magnificence des monarques successeurs de Ménès.

La profonde vénération dont les Égyptiens étaient pénétrés pour les morts (8), ne permettant pas la dissection des cadavres, leurs artistes n'avaient aucun moyen de bien connaître le jeu des muscles et le secret mécanisme des mouvemens du corps humain. L'embaumement ne pouvait procurer aux sculpteurs ou aux peintres qui, par faveur, assistaient à l'opération, que l'inspection des entrailles. D'après cela, la nécessité de suivre ponctuellement, pour la forme de leurs figures, les modèles de première fabrication; doit-on s'étonner que les attitudes aient été presque toujours les mêmes? elles étaient raides et comme sans mouvement; mais, dans l'ensemble, les proportions ne manquaient pas d'une certaine justesse. La plupart des statues de ce genre qui enrichissent aujourd'hui le Musée de Turin, sont d'une exécution remarquable, non seulement sous ce dernier rapport, mais encore relativement à la dé-

licatesse et à la fermeté du ciseau; ajoutons en même temps, qu'on y chercherait en vain cette élégance de dessin, cette variété pittoresque d'expression, qui répandent tant de charme sur les marbres façonnés dans les ateliers de la Grèce. Les statuaires égyptiens, nous le répétons, s'occupaient moins de la fidèle imitation des objets de la nature, que des moyens de rendre *significatives* leurs images symboliques; ils ajustaient aux simulacres de leurs principales divinités des têtes de chien, des têtes d'épervier, des cornes de génisse, etc. *

Les ibis, oiseaux du pays qui faisaient la guerre aux reptiles, les scarabées, emblêmes de la transmutation des corps, étaient figurés sur les pierres tumulaires, les obélisques et

* L'épervier, selon Homère, avait été consacré au soleil. Anubis, frère d'Osiris, s'était fait un vêtement de peau de chien. Le museau de cet animal, quelquefois aussi celui du chat, ou le muffle du lion, servirent de masque à cette divinité égyptienne. Les cornes de vache dont l'idole d'Isis fut coiffée, représentaient le croissant de la lune.....

Ces formes emblématiques et bizarres étaient étrangères aux inspirations du génie des arts.



autres monumens publics. L'Andro-sphinx occupait, en qualité de gardien, l'entrée des temples *. Les peintures des Égyptiens, enfin, composées d'objets également fantastiques, n'étaient que de grossières images, enluminées de teintes crues sans nulle intelligence de clair-obscur.

Les hiérogrammatées, collége de prêtres auxquels on confiait le soin des archives religieuses et civiles, se riaient entre eux de la crédulité d'une multitude ignorante qui, n'ayant aucun préservatif contre la séduction des sens, passait, sans s'en douter, d'un culte purement relatif, à l'adoration directe; le vulgaire se prosternait devant l'animal vivant dont il avait remarqué l'empreinte dans l'alphabet sacré.....

Si les arts du dessin, en Égypte, restèrent

* L'Andro-sphinx était femelle par la partie supérieure du corps, le reste tenait de la forme du lion mâle. Il s'en faisait de barbus, d'autres avec des mamelles sous le ventre.

Hérodote, en nommant les Sphinx égyptiens *Androsphinges*, a voulu désigner la duplicité de leur sexe; ainsi l'entend Winckelmann.

constamment asservis aux préjugés religieux ; si, dans les cours fastueuses de l'Asie, ils surchargèrent de riches ornemens les demeures des souverains : il nous sera démontré bientôt que les peuples de la Grèce ont eu, *seuls*, pour les talens d'imitation, le bon goût en partage, parce que, *seuls*, ils ont bien compris quelle devait être la véritable destination des travaux du statuaire et du peintre.

Vulcain et Prométhée furent probablement des artistes, dont l'esprit inventif, en des siècles très reculés, parut opérer des prodiges; mais nous ne prétendons pas remonter jusqu'à ces personnages mythologiques pour découvrir le berceau des arts dans la Grèce. Les timides ébauches de la peinture et de la sculpture, sous des mains inexpérimentées, dûrent, en tout pays, présenter des imitations également grossières.

La fille de Dibutade, potier de Sicyone, trouva, dit-on, le moyen de faire un portrait, en traçant le profil de son amant dont le soleil projetait l'ombre sur la muraille. Le père, à son tour, charmé de la découverte, remplit d'argile l'intérieur du contour et l'épreuve qu'il en tira fut le premier essai d'un ouvrage en

bas-relief. Les anciens ont rapporté l'origine de la *plastique* à ce récit, peut-être fabuleux *.

Téléphane, peintre linéaire, Cléanthe, et Ardicès de Corinthe, imaginèrent de colorier leurs dessins avec de la brique pulvérisée et détrempée à la colle. De si faibles commencemens de la part de ces premiers artistes grecs —[Av. J. C. 1500]— ne promettaient rien encore, tandis que les Égyptiens et quelques peuples de l'orient connaissaient depuis bien des siècles les procédés de la fonte des métaux pour la fabrication des statues, des vases, candelabres, et autres objets d'ornement et de luxe; ils savaient aussi façonner au ciseau la pierre et les granits les plus durs.

[Av. J. C. 1400.] — Vers ces temps de haute an-

---

* La *plastique*, chez les anciens, fut l'art de modeler en terre. Ce mot, d'origine grecque, a été employé par les Latins et par les artistes modernes.

Les procédés du mouleur en plâtre multiplient à peu de frais les ornemens de sculpture. Ce genre d'industrie est de nos jours très perfectionné. Les particuliers y trouvent une ressource économique pour la décoration de leurs appartemens.

tiquité, Dédale, fils d'Eupalamus (9), causa tout-à-coup la surprise et l'admiration des Athéniens, ses compatriotes, par ses travaux en sculpture. Ses prédécesseurs n'avaient pas osé séparer les jambes et les bras du tronc de leurs figures de ronde bosse ; cette idée lui réussit ; il fit plus : car, mécanicien aussi bien que statuaire, des ressorts de son invention, adroitement cachés, mirent en mouvement, les membres de ses personnages *. Ce prétendu prodige fit croire que Minerve, non moins favorable envers lui qu'envers Prométhée, avait daigné former ses talens.

Les statues de Trophonius à Lébadia, de Minerve à Cnosse, de Vénus dans l'île de Délos, étaient attribuées à cet ancien *Dédale* **, lequel ne sculptait qu'en bois. On a cité, sans fonde-

---

* Le palladium des Troyens était un automate de cette espèce, et passait pour être tombé du ciel.

** Deux autres statuaires ont été connus sous le nom de *Dédale*. L'un était de Sicyone, et florissait dans le sixième siècle avant l'ère vulgaire; l'autre, Bythinien, avait fait un *Jupiter-Stratius* qu'on admirait à Nicomédie.

ment, comme étant de sa main, un bas-relief en marbre où l'on voyait les jeunes gens d'Athènes exécutant des danses pantomimes en mémoire de la lutte victorieuse de Thésée sur Minotaure.

Le caractère des ouvrages de ce patriarche des artistes grecs avait, selon Pausanias, *quelque chose de divin*; mais nous devons présumer que ce sentiment d'admiration, chez les voyageurs instruits, prenait sa source dans l'émotion religieuse qu'ordinairement on éprouve à l'aspect d'un monument auguste et d'une ancienneté mystérieuse.

Thalos, neveu de Dédale, ayant imaginé la roue du potier de terre et la scie du charpentier, l'oncle, jaloux de ces découvertes, précipita du haut d'une tour le jeune mécanicien, dont les succès lui firent redouter un rival *. Condamné à mort par l'Aréopage, le meurtrier évita l'exécution de la sentence, en s'évadant

* Au dire des auteurs anciens, le vilebrequin, le niveau, l'usage de la colle-forte et de celle de poisson, sont de l'invention de Dédale.

d'Athènes, et parcourut diverses contrées, où fréquemment il provoqua la vengeance des lois par ses emportemens. Étant en Crète, et forcé d'échapper au courroux de Minos, il attacha des voiles au navire qui favorisa sa fuite; ce qui fit dire poétiquement que des ailes l'avaient transporté dans les airs vers les côtes de la Sicile (10). Son élève Endœüs l'y rejoignit. Pausanias a mentionné trois statues de Minerve de la main de celui-ci.

Les Siciliens et les Étrusques reçurent de ces deux fugitifs des leçons qui répandirent la connaissance des premiers principes des arts du dessin sur ces parages. C'est ainsi, du moins, que paraît l'avoir conjecturé Winckelmann.

Au temps où ces lueurs de talent commencèrent à poindre, les artistes de la Grèce étaient peu capables d'analyser leur manière de sentir, et conséquemment *de se créer un style*. Il fallait qu'auparavant l'épopée leur présentât ces portraits si fièrement tracés et si vrais, ces caractères énergiques, dont l'inventeur de ce genre sublime sût animer la savante ordonnance de ses tableaux. Le temps n'en était pas très éloigné: les révolutions qui bouleversaient les états de la Grèce, avaient échauffé la verve des

poètes. On les voyait, la lyre en main, raconter à d'avides auditeurs les suites funestes du meurtre de Laïus et la haine homicide de deux frères nés d'un hymen incestueux; le voyage périlleux des Argonautes et la conquête des trésors d'Aétès; la naissance merveilleuse de Bacchus; les travaux, l'apothéose d'Hercule, et tant d'autres prodiges de bravoure et d'audace sur lesquels leur imagination s'exerçait aux dépens de la vérité, mais au futur avantage des arts, qui se repaissent d'illusions.

[Av. J. C. de 1000 à 950.] — Les muses dirigeaient ainsi quelques rayons de lumière sur la Grèce lorsqu'Homère naquit pour y faire briller les plus vives clartés (11). Il s'empara des traditions qui, de son temps, occupaient tous les souvenirs *. Les côtes limitrophes de l'Europe et de l'Asie retentissaient encore de la chute des remparts de Troie; les incidens de ce siége mémorable, les violens démêlés de dix monar-

* Homère pouvait avoir connu, dans son jeune âge, quelques vieux guerriers qui avaient suivi les Grecs dans leur expédition en Phrygie.



ques rivaux de gloire, et ligués contre les descendans de Laomédon, stimulèrent la verve de ce peintre éloquent. La langue abondante et sonore dans laquelle il s'exprimait, formée sur le langage d'action de quelques peuplades réunies dans des contrées pleines de sites pittoresques, se composait de plusieurs dialectes * qui, sous la plume du poète, lui servirent de teintes à l'aide desquelles il sut colorier ses imitations avec autant d'éclat que de vérité.

Nul chef-d'œuvre, en aucun genre, n'avait précédé les poèmes d'Homère. Il semblait que les talens dont le germe reste engourdi dans les siècles d'obscurité, attendissent, pour se développer, l'influence de cet astre propice. On ne voyait, comme nous l'avons dit, dans les ateliers du statuaire que des effigies grossières, où les formes du corps humain étaient à peine indiquées. La statue de Junon, de la main de Smilis d'Égine, un des contemporains de Dé-

* On en comptait quatre principaux : l'*attique*, l'*ionique*, le *dorique*, et l'*éolique*, lesquels se subdivisaient encore.



dale, parut belle, sans doute, en comparaison du soliveau qu'elle avait remplacé dans le temple de Samos *. Les peintres se bornaient à l'emploi d'une seule nuance; et le spectateur, admirant ces froides images, ne soupçonnait pas d'autre moyen d'illusion........ Mais quand Lycurgue eut apporté des îles voisines de l'Asie, à Lacédémone, des copies de l'Iliade et de l'Odyssée; lorsque des chanteurs ambulans débitèrent dans les cités et les carrefours de la Grèce ces brillans récits qu'animait encore un accent prosodique dont l'harmonie est perdue pour nous : l'œil crut apercevoir ce qui plaisait tant à l'oreille; le sol qu'avaient foulé les demi-dieux sembla porter l'emprcinte de leurs pas, et le sommet de l'Olympe se dévoiler aux regards des mortels. Dans la fermentation d'un enthousiasme subit, les arts, jusqu'alors sans force et sans couleur, ne tardèrent pas à se dégager des lieus de l'enfance.

---

* Épéus, Alexanor, fils de Machaon, Jomalius, étaient aussi du nombre des sculpteurs que les vainqueurs des Troyens employèrent à la fabrication de quelques monumens commémoratifs de leurs exploits dans l'Asie-Mineure.

On avait déja tenté d'embellir les simulacres des divinités, en les recouvrant de vêtemens d'étoffe. Ces draperies, découpées en style d'ornement, étaient imbibées d'un lavage gommeux pour que les plis conservassent, en séchant, leur agencement symétrique. Les petites figures, dites *éginettes*, qui se voient en grand nombre dans nos musées, peuvent donner une idée de ce goût particulier d'ajustement; il tient de l'égyptien, de l'ancien attique et de l'étrusque. Une tunique, ainsi disposée, servait de parure au monstrueux Apollon d'Amyclès. Ce colosse pouvait avoir quarante-cinq pieds de hauteur. Ce n'était qu'un pilier d'airain surmonté d'une tête casquée et auquel on avait ajusté des pieds et des mains *. Les femmes de Sparte filaient sa tunique, et la renouvelaient tous les ans.

On fit ensuite des statues de bois peint ou doré nommées *glyphographiques;* d'autres avec des têtes et des mains de marbre blanc, celles-ci s'appelaient *acrolythes.* De telles bigarrures étaient vicieuses, mais elles dénotaient la tendance de l'art à l'imitation du naturel.

* Il tenait un arc et des flèches.

Les peintres aussi, plus exercés dans la pratique, tâchèrent de donner un air de vie à leurs personnages. Eumarus d'Athènes ne se contenta pas d'en caractériser l'âge et le sexe, il sut encore les grouper de manière à ce qu'ils parussent agir et s'entendre. Cimon, son élève, montra de l'intelligence dans la partie du dessin, et fit pressentir la forme des membres sous l'ampleur des habillemens. — [Av. J. C. 720.] Bularque, enfin, prépara la découverte du *clair-obscur* par l'emploi des couleurs variées et des tons dégradés. Son tableau de *la bataille des Magnésiens* eut une approbation si générale que Candaule, roi de Lydie, et le dernier de la race des Héraclides ne crut pas le payer trop chèrement en l'achetant au poids de l'or. Il ne faudrait pas en conclure que cette production fut un chef-d'œuvre; mais la nouveauté de l'entreprise et le fracas de l'ordonnance mirent alors un tel ouvrage en dehors de toute comparaison.

Ces heureux commencemens étaient dus aux fécondes inspirations de la muse d'Homère; elle alimentait les talens qu'elle avait fait éclore, et fournit dans la suite à l'immortel auteur du Jupiter-Olympien et de la Minerve-Parthénie l'idée de ce haut style qu'offrent encore à

notre admiration quelques marbres antiques. C'est pourquoi les arts reconnaissans ont représenté le créateur de l'épopée sous la figure emblématique d'un fleuve majestueux, dans les ondes duquel d'autres fleuves viennent remplir leurs urnes.

Durant les révolutions qui précipitèrent du trône les descendans des héros dont Homère avait célébré les exploits, et firent des petites monarchies de la Grèce autant de républiques, l'art fit peu de progrès; car nul système raisonné ne réglait l'enseignement du dessin dans des laboratoires isolés, où les études n'avaient pour but que le matériel de la main-d'œuvre *. On s'occupait surtout des moyens d'incruster avec délicatesse, dans les parties d'ornement, des matières précieuses. L'adresse et la légèreté d'outil faisaient le principal mérite de ces ouvrages. L'artiste mécanicien les façonnait au

* En peinture comme en sculpture, le mot *école* ne s'entend que d'une succession d'élèves propagateurs des principes d'un savant maître. Pamphile, par exemple, fut un des fondateurs de l'école de Sicyone.

marteau, au ciselet, polissait les métaux; les découpait en pièces de rapport, qu'il assemblait et soudait de manière à en faire contraster pittoresquement les diverses nuances. Son talent, en un mot, consistait dans la dextérité des assemblages par lesquels il produisait, *en marquetterie*, des effets approchant de ceux de la peinture. Tel était le genre d'industrie que les anciens appelaient *toreutique*. L'étymologie de ce terme technique a souvent exercé la sagacités des archéologues *.

Pour faire mieux comprendre ce que les successeurs des Dédale et des Smilis avaient su fabriquer par ces procédés ingénieux, nous ci-

* La *toreutique* embrassait toutes les parties de l'imitation. Cet art fut très perfectionné par Phidias et par Polyclète; il s'appliquait spécialement au travail des métaux, sans cependant exclure l'emploi d'autres matières de prix.

Il faudrait, dans nos langues modernes, plusieurs expressions relatives aux divers travaux artistiques, pour correspondre à la signification du mot *toreutice*. *Cælatura*, en latin, n'exprime pas précisément la chose, bien que Quintilien l'explique ainsi: *Cælatura quæ auro, argento, ære, ferro, opera efficit.*

terons le fameux coffre de Cypsélus (12), dont Pausanias a fait une description complète. Il était orné de travaux en guillochis, ou ciselures d'un goût *gréco-égyptien*. L'or, l'argent, le bronze s'y mariaient à l'ivoire, à l'ébène, à la nacre, sur un fond de bois de cèdre à compartimens. Cette riche mosaïque offrait, dans ses détails, la représentation d'une infinité de traits historiques, d'après les récits des poëtes.

Un combat où des guerriers semblaient aux prises, occupait l'espace entier du couvercle.

Sur les différentes faces de la caisse, on remarquait entre autres objets tout variés, la fuite accélérée de Pelops et d'Hippodamie sur un char attelé des chevaux ailés dont Neptune leur avait fait présent; Amphiaraüs se disposant à partir, malgré lui, pour le siége de Thèbes; Éthéocle et Polynice, égorgés l'un par l'autre, et, près de leurs cadavres, le hideux fantôme du *Ker* avec ses dents aiguës et ses ongles crochus *; la lutte acharnée d'Hector et d'Ajax en présence de la discorde, etc., etc.

* Les poëtes anciens personnifièrent sous le nom

On y voyait aussi des scènes gracieuses : Mars et Vénus en tête-à-tête ; Apollon et les Muses ; le beau berger Pâris, juge de trois déesses.....

Plusieurs sujets emblématiques, tels que le Sommeil et la Mort dans les bras de la Nuit ; la Fraude châtiée par la Justice ; le masque de la Terreur figuré sur le bouclier d'Agamemnon, le tout entre-mêlé de légendes extraites des chants d'Eumélus de Corinthe, poète lyrique presque aussi ancien qu'Homère.

On ignore le nom du fabricateur de ce meuble précieux. Les artistes *toreuticiens*, qui fleurirent avant le rétablissement des jeux olympiques par Iphitus, roi d'Élide, c'est-à-dire quatre cent quarante-trois ans après leur première institution, sont presque tous inconnus ; mais, depuis cette époque, les ténèbres répandues sur le champ des arts sont devenues moins épaisses.

Pausanias prétend que Rhœcus de Samos est le premier statuaire grec qui ait coulé des figures en bronze. Cette assertion ne paraît pas fondée

---

de *kers* les causes d'une mort violente. Ces spectres suçaient avidement le sang des victimes gisantes.

sur des témoignages certains, et l'on doit présumer qu'antérieurement à Rhœcus, d'autres artistes avaient tenté quelques essais du même genre. Les Phéniciens, au surplus, vu leurs relations commerciales avec les îles et le continent de la Grèce, devaient y avoir dès long-temps fait connaître les moyens de fabriquer des idoles de métal fondu *.

Théodore et Téléclès, élèves et fils de Rhœcus, allèrent se perfectionner en Égypte. Ils y obtinrent de l'emploi, et leurs ouvrages, selon Diodore de Sicile, furent mentionnés avec éloge sur les registres de quelques temples de la contrée. Rentrés dans leur patrie, ces deux frères y furent chargés de l'exécution, en bois, de la statue colossale d'Apollon-Pythien; mais, forcés de se séparer, ils se partagèrent le travail (13) : Téléclès fit, à Samos, une moitié de la figure, et Théodore, habitant Éphèse, y termina l'autre moitié. Ces deux pièces, ajustées ensemble, for-

* Rhœcus, non seulement statuaire, mais habile architecte, traça le plan du temple de Junon, à Samos, le plus vaste de ceux qu'Hérodote eût vus dans la Grèce.

mèrent une statue aussi régulière dans ses proportions, que si elle eût été sculptée en un seul bloc et par un seul ouvrier. On comprend bien qu'une telle œuvre n'était praticable que dans le style compassé des Égyptiens.

Un autre Théodore, fils de Téléclès, embrassa la profession de lapidaire. Il avait gravé, dit-on, la fameuse agate onyx que le trop heureux Polycrate jeta superstitieusement dans la mer, croyant devoir ce singulier tribut à la fatalité. N'a-t-on pas raconté que le tyran retrouva, quelques jours après, cet anneau dans le ventre d'un poisson servi sur sa table?

[Av. J. C. 664.]—Gitiadas, architecte, sculpteur et poète, exerçait ses talens dans la Laconie, et composait des hymnes en l'honneur des divinités dont il décorait les autels.

[Av. J. C. 650.]—Le peintre Cléophante, les modeleurs Euchir et Eugramus suivirent en Italie Démarate *, un des prytanes que le tyran Cypsélus exila de Corinthe, après s'y être emparé du pouvoir souverain **.

---

* Tarquin l'*Ancien*, cinquième roi de Rome, était fils de ce même Démarate.

** Cypsélus, qui gouverna monarchiquement la ré-

L'art du statuaire, dans les ateliers de ces anciens maîtres, consacré presque exclusivement à la fabrication des idoles, ne s'était point encore écarté de la manière égyptienne ; mais il s'ouvrit une route plus large, quand la pompe des cours s'introduisit au sein des républiques de la Grèce. Le peuple, alors, séduit par les bienfaits et l'affabilité des maîtres qu'il s'était donnés, s'empressa d'ériger en leur honneur des monumens de toute espèce.

La plupart de ces favoris d'une multitude inquiète, qui toujours espère améliorer son sort par des révolutions, se montrèrent, en effet, dignes d'occuper le poste éminent qu'ils avaient usurpé : Polycrate à Samos, Pittacus couronné dans Mithylène, Périandre fils et successeur de Cypsélus à Corinthe, Pisistrate, enfin, dont l'éloquence et les largesses façonnèrent au joug les pétulans Athéniens, n'usèrent de la toute-puissance que pour mettre fin aux discordes

---

publique de Corinthe, vit son effigie colossale décorer la place principale de la ville. Elle était dorée...... Le nom de *tyran* n'était point alors un titre injurieux, mais en quelque sorte honorable.

civiles, et polir les mœurs de leurs concitoyens. Ils appelaient près d'eux les gens de lettres, que n'effarouchait point le faste de la royauté. Anacréon, chantre de Bacchus et des Graces; Simonides, non moins intéressant par la douceur de ses accens plaintifs, se virent combler d'honneurs et de présens à la cour de ces princes : car, beaux-esprits et savans sans rudesse, ils savaient, à la fois, amuser, instruire, et distribuer finement la louange.

[Av. J. C. 580.] — Les statuaires Dipœne et Scyllis quittèrent aussi l'île de Crète pour s'établir à Sycione, où régnait l'opulent Clysthène *. Sous les auspices de ce protecteur éclairé (14) des talens, ils fondèrent dans la résidence qu'ils s'é-

* Pline, en mentionnant Dipœnus et Scyllis, n'a pas voulu faire entendre par ces mots *primi omnium, marmore sculpendo, inclaruere,* qu'ils avaient été les premiers sculpteurs en marbre; car ce même auteur a désigné comme tel Malas de Chio, père de Mic-ciade, aïeul d'Antherme, et bisaïeul de Bupalus et d'Athénis.

Ce Malas, chef de quatre générations de statuaires, florissait près d'un siècle avant l'arrivée de Dipœnus et de Scyllis à Sicyone.



taient choisie, une école de dessin, laquelle devint bientôt la pépinière des grands maîtres. Tectéus et Angélion, Léarque de Rhégium, Émilus d'Égine, Doriclydas, Médon, Théoclès, et Dontas de Laconie, élèves de cette école naissante, en signalèrent les premiers succès, et le flambeau de la philosophie vint encore y porter de vives lumières.

[Av. J. C. 600.]—La Grèce comptait alors avec orgueil un petit nombre de *sages* (15) qui, correspondant entre eux, augmentaient à l'envi le trésor des sciences dont ils étaient les principaux dépositaires, pour en disposer de manière à rendre ces richesses utiles aux mœurs et au bien-être de la société; ils se rassemblaient à certaines époques, et dans ces comités, leurs entretiens se dirigeaient toujours vers des objets d'utilité publique..... S'asseyaient-ils à la table des rois, toute distinction de fortune et de rang en était bannie. La philosophie y prenait cet air d'aisance et d'abandon qui donne de l'agrément au savoir, et rend la vertu plus aimable. Il ne reste de ces moralistes célèbres aucun écrit important; leur sagesse ne s'est exprimée que par des sentences concises et à la portée de tout le monde; ce sont les étincelles d'un feu vif mais

couvert, dont la chaleur est aussi douce que bienfaisante.

Sans déroger à la gravité de leur caractère, ces sages entretenaient un commerce familier avec les muses, et ménageaient ainsi la prochaine alliance de la philosophie et des beaux-arts.

La poésie, dans le genre lyrique, s'élevant à la hauteur où le chantre d'Achille avait porté l'épopée, communiquait à tous les talens son enthousiasme. Elle traçait avec un crayon de feu les mâles proportions des braves du premier âge, rivaux farouches, mais amis généreux; bienfaisans par instinct, implacables dans la vengeance; passant des excès aux remords, et qui, par leurs vertus et leur brutalité, se montraient, tour à tour, l'honneur et les fléaux de leurs semblables.

Les fiers accens de la muse de Tyrthée, de Stésichore et d'Alcée *, les intéressantes leçons

* Cicéron et Quintilien comparent la verve d'Alcée et de Stésichore à celle d'Homère.

Quelle influence n'eurent pas les chants belliqueux de Tyrtée, au siége de Messène, sur le courage abattu des Lacédémoniens!

des sages, et, d'autre part, le spectacle journalier des exercices gymniques, pour lesquels les Grecs étaient si passionnés, invitaient le génie des arts à surmonter un reste de timidité; mais l'inexpérience du statuaire, contre laquelle son émulation avait sans cesse à lutter, refroidissait le ciseau dans ses mains : les yeux fixés sur la nature, il en copiait les menus détails avec une patience tellement scrupuleuse, que cette imitation, toute bonne qu'elle fût en soi, s'épuisait en travaux superflus.

[Av. J. C. 550.] — Ce fut ainsi que Batyclès de Magnésie mit en œuvre toutes les ressources de la *toreutique* pour la décoration du trône immense de l'Apollon d'Amyclæ. Ce siége était soutenu par des figures de ronde-bosse représentant les Saisons et les Graces. Crésus, roi de Lydie, fournit aux Lacédémoniens, dont il désirait l'alliance, l'or qu'ils employèrent aux divers ornemens d'un trône si pompeux. Le dossier, les traverses, étaient surchargés d'incrustations où les principales traditions mythologiques se trouvaient figurées.

Nous devons observer, à ce sujet, que les artistes grecs substituèrent avec goût et discernement, dans leurs monumens religieux,

des *sculptures allégoriques* aux légendes mystérieuses qu'ils avaient remarquées sur les piédestaux des idoles égyptiennes.

Vers ce même temps, Pérille d'Agrigente se faisait une exécrable renommée, comme auteur du taureau d'airain dans lequel Phalaris enfermait ses victimes. Cette machine infernale était d'un assez beau travail; dans la suite elle fit partie du butin, dont Himilcon enrichit Carthage. On éprouve de la répugnance à mentionner de pareilles inventions; mais nous pouvons ajouter que Pérille et Phalaris lui-même subirent le supplice affreux qu'ils avaient imaginé (16).

Bupalus et Athénis de Chio doivent être classés dans la série des artistes les plus distingués de cet âge. On lisait sur le socle de l'une des statues qu'ils firent à Délos : *Chio n'est pas moins célèbre par les talens des fils d'Antherme que par ses excellens vignobles.*—[Av. J. C. 540.]—Une figure de Diane, dont la double expression paraissait merveilleuse, étendit au loin leur réputation : elle montrait un visage affligé aux étrangers qui demandaient à visiter le temple, et semblait leur sourire, au contraire, dès l'instant qu'ils s'en retournaient..... Il est à présu-

mer, pour l'explication de ce prétendu phénomène, que les prêtres de la déesse, par rapport aux différens aspects qui résultaient de ces deux points de vue, faisaient entrer les curieux voyageurs par une porte, et sortir par une autre.

Pline rapporte que ces deux sculpteurs, enclins à la raillerie, ayant exposé à la risée du public la caricature d'Hipponax, poète satyrique et de méchante mine, celui-ci repoussa l'injure par des vers si mordans, que les agresseurs malins désertèrent la ville d'Éphèse, où ils avaient fixé leur résidence. Quoique Bupalus et Athénis aient appartenu au second âge de l'art grec, nous devons présumer que leurs talens étaient déja très dignes de l'approbation des connaisseurs; car quelques-uns de leurs ouvrages furent, au temps d'Auguste, transportés à Rome pour l'ornement des temples et autres édifices que cet empereur y faisait construire.

[Av. J. C. de 550 à 500.] — Grand nombre de statuaires habiles succédèrent sans interruption à ceux que nous venons de citer. Aristoclès de Cydon composa le riche groupe d'Hercule luttant, à pied, contre l'amazone Antiope, à cheval. Glaucias d'Égine représenta sur un quadrige en bronze Gélon, tyran de Géla, puis

de Syracuse, lequel avait remporté le prix de la course des chars. Le ciseau d'Agéladas d'Argos solennisa de la même manière le triomphe de Cléosthène d'Épidamne dans les grands jeux. Ces monumens décorèrent l'*Attis* d'Olympie (17).

Nous nommerons encore Callimaque, inventeur de l'élégant chapiteau de la colonne corinthienne; Calamis, savant orfèvre *, et non moins renommé pour la bonne méthode et l'intelligence avec lesquelles il modelait les formes des chevaux; Ménechme et Soïdas de Naupacte, qui, de concert, exécutèrent une statue de Diane, en or et en ivoire, pour le temple de cette déesse à Calydon.

Le style d'Éladas, de Canachus, de Simon

---

* Il y a eu plusieurs statuaires du nom de Calamis; celui dont il est ici question exécuta, conjointement avec Onatas, le char de bronze consacré dans l'Attis d'Olympie par Dinomède, pour l'accomplissement du vœu d'Hiéron son père.

Les vases d'argent, de la main de ce Calamis, étaient enrichis d'excellentes ciselures en bas-relief; on les recherchait à Rome, sous le règne de Néron, comme des modèles d'orfévrerie.

d'Égine, d'Égésias, de Callon d'Élis, de Glaucus, et autres sculpteurs du même âge, laissait apercevoir encore un reste de rudesse; mais, en revanche, il signalait une étude consciencieuse *du nu*. Cette même correction des formes de la nature faisait le prix des ouvrages de Polyclète d'Argos *. Pline a dit, d'après Varron, que les figures de ce maître étaient *carrées*, ce qui probablement signifie que les contours en étaient moins *ondoyans* qu'*anguleux* **.

Danéas, auteur de la statue *iconique* (18) du fameux Milon de Crotone, sut rendre avec un plein succès l'exacte ressemblance de ce vigoureux athlète, si fréquemment vainqueur dans les grands jeux ***.

* Vu la conformité du nom, ce premier Polyclète ne doit point être confondu avec celui de Sicyone, lequel fut le contemporain et l'émule de Phidias.

** Les élèves de notre ci-devant école française, sous la direction des Van Loo, des Boucher, enseignaient à dessiner carrément.

*** Milon de Crotone avait six fois consécutives remporté le prix de la lutte aux jeux olympiques; il se présenta de nouveau dans la lice, mais nul adversaire n'accepta le défi.

Cet homme extraordinaire transporta sa statue,

La mention de ce monument nous fournit l'occasion de remarquer que l'usage, nouvellement adopté, d'exiger pour de telles effigies une copie rigoureuse de la configuration du modèle vivant, devint très favorable à l'avancement de la science du dessin. L'artiste, tenu d'imiter scrupuleusement la nature, comprit dès lors que *la beauté du corps humain, selon le dire des philosophes, dérive de la parfaite organisation de chacune de ses parties, convenablement aux fonctions particulières qu'elles ont à remplir.*

Conformément à cette maxime, les chefs des principales écoles s'entendirent pour déterminer la mesure des différens membres, de manière à ce que nulle discordance dans l'imitation n'en déparât le bel ensemble. C'est en ce sens, et en vertu de ces règles, que les anciens ont appliqué le mot *symétrie* à cet accord harmonieux des diverses parties dont la structure de l'homme se compose.

Pythagore de Rhégium est un des premiers

---

qui était en bronze, jusque dans l'Attis d'Olympie où elle fut placée.

inventeurs de ce savant système des proportions, dont les principes furent depuis clairement démontrés par le *canon* de Polyclète de Sycione (19) *.

[Av. J. C. 420.] — Telle était la tendance de l'art du statuaire dans les ateliers d'Égine, de Rhégium et d'Argos, vers ce beau suprême que nous nommons *beau idéal*, vu la difficulté de le bien définir **.

L'école d'Athènes, à cet âge, ne s'était point illustrée encore par l'excellence de ses produits; mais elle touchait au moment où le génie et la

---

* Une statue de ce second Polyclète fut nommée *le canon*, ou type par excellence, vu la régularité de ses proportions. (Il en sera question dans le livre suivant.)

** Le savant auteur des *Voyages du jeune Anacharsis* pense qu'il serait convenable de dire *vrai idéal*.

Les artistes grecs ne prétendaient point imaginer une beauté surnaturelle; ils tâchaient, en consultant à la fois plusieurs modèles, d'en reproduire les belles formes en un seul, et avec les convenances relatives au caractère individuel du personnage qu'ils avaient à représenter.

brillante fécondité de ses artistes devaient lui mériter, sur toute autre, une prééminence dans la sphère des talens d'imagination qui, depuis, n'a jamais été contestée. — [Av. J. C. 480.]

❋

DÉTAILS SUPPLÉMENTAIRES.

❋

(1)

Quelques peuplades sorties de l'Égypte et de la Phénicie transportèrent dans la Grèce les divinités protectrices de leur navigation.

[Av. J. C. 1820.] — Inachus, égyptien, fonda le royaume d'Argos; Égialée, son fils, régna dans Sicyone, ville du Péloponèse, péninsule qui s'appelait alors Pélasgie.

[Av. J. C. 1582.] — Cécrops, originaire de Saïs, en Égypte, donna naissance à la monarchie d'Athènes, et la composa de douze bourgs, que Thésée, l'un de ses successeurs, réunit en une seule et grande cité.

[Av. J. C. 1519.] — Cadmus, prince phénicien, quitta les états de son père, sous prétexte d'aller à la recherche d'*Europe*, sa sœur, enlevée par des aventuriers crétois. Il s'établit avec les compagnons qui s'étaient attachés à sa fortune, dans un canton de la Grèce qui prit ensuite le nom de Béotie, où il introduisit la connaissance de l'écriture phénicienne*. Amphion bâtit les murs de Thèbes sur le sol où Cadmus avait construit sa citadelle.

[Av. J. C. 1580.] — Danaüs, banni de Diospolis, sa patrie, aborda sur les côtes du Péloponèse, suivi de ses partisans, et chassa Gélanor, descendant d'Inachus, de la ville d'Argos dont il se rendit maître.

Les récits de Manéthon (George Syncelle en a donné des extraits d'après Jules Africain) ont fait présumer que Danaüs n'était autre que l'ambitieux Armaïs, lequel, durant l'expédition de

---

* C'est de lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole et de parler aux yeux,
Et, par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur et du corps aux pensées.
(Brébeuf.)

Sésostris ou Rhamsès VI, son frère, en Asie, abusa de la qualité de régent de la Haute-Égypte, pour s'emparer du diadème; mais, au retour du souverain légitime, forcé de fuir, il se réfugia dans la Grèce, où il usurpa le trône d'Argos..... Tout cela n'est fondé que sur des conjectures, dont il serait difficile de prouver la solidité.

Pausanias rapporte qu'Hypermnestre, fille de Danaüs, avait fait ériger une statue de Vénus en reconnaissance de l'approbation que les Argiens donnèrent à son courageux dévoûment pour le salut de Lyncée son époux, condamné à périr de sa main.

(2)

Dans les défilés des montagnes, sur les routes, près des bourgades, des embûches étaient dressées par des brigands, etc.

Périphétès, armé d'une massue de fer, portait la terreur dans les environs d'Épidaure. Thésée arracha la massue des mains du brigand et d'un coup l'étendit à ses pieds.

Le géant Anthée, tyran de la Libye, avait fait vœu de consacrer un temple à Neptune et d'en

couvrir le faite avec les crânes des étrangers pris dans ses piéges; Hercule le saisit au corps, et l'étouffa dans ses bras.

Scyron, autre malfaiteur d'une force prodigieuse, épiait les passans sur les chemins, entre Athènes et Mégare, pour les traîner au sommet d'un roc escarpé, d'où il prenait plaisir à les culbuter d'un coup de pied, dans la mer. Thésée parvint à l'y précipiter lui-même.

Procuste attachait sur un lit de fer les voyageurs qu'il invitait à se reposer dans son gîte, et se plaisait à mutiler leurs membres, en les allongeant, en les accourcissant à la mesure exacte de la couche fatale. Thésée purgea le pays de cet hôte inhumain

Sinnis ou Cercyon, à la tête d'une bande de voleurs, liait les victimes qu'il avait dépouillées, à de jeunes sapins violemment inclinés; les tiges, en se redressant, écartelaient les bras et les jambes du patient. Thésée, qu'il osa provoquer à la lutte, lui fit subir le même supplice.

Ces récits, la plupart fabuleux, sont très connus; ils ne sont rappelés ici que pour épargner aux jeunes lecteurs l'ennui de feuilleter un dictionnaire.

(3)

Linus, Orphée, Musée, Thamyris, Amphion, Mélampe, prêtres, poètes et musiciens, consacraient leurs chants à la louange des dieux, etc.

Des savans ont regardé Linus, Orphée, Musée, comme des personnages d'invention. L'existence des deux derniers est à peu près démontrée par de nombreuses traditions; mais celle de Linus n'est nullement certaine. Un fameux cantique sur *la terre sauvée des eaux*, portait, en langue phénicienne, le titre de *Linos*. Cette complainte philosophique fut apportée par les colonies d'outremer chez les Grecs, qui, pour faire croire qu'ils en étaient les auteurs, supposèrent que ce *Linos* était l'ouvrage de Linus, un de leurs premiers poètes, auquel ils attribuaient l'invention de la lyre. Prométhée avait été, ajoutaient-ils, son maître de musique.

Orphée frère de Linus, Musée, Mélampe, Thamyris, furent ses élèves; on croit aussi qu'il donna des leçons à Hercule, et les disciples de Mélampe, à leur tour, instruirent Hésiode.

Orphée établit le culte des dieux dans la

Thrace, sa patrie, bien avant le siége de Troie, au temps à peu près de Josué et des juges d'Israel. Il paraît que la doctrine mystérieuse de ce thaumaturge avait pour base la croyance d'un Dieu unique, de qui toutes choses ont tiré l'être.....

On trouve dans le fragment d'un poème antique, qu'on soupçonnait être un de ses ouvrages, le passage suivant : *Tout est dans Jupiter, l'étendue éthérée et son élévation lumineuse, la mer, la terre, l'Océan, l'abyme du Tartare, les fleuves, les dieux et toutes les déesses, tout ce qui est né et tout ce qui doit naître; tout enfin est renfermé dans le sein de ce dieu.*

Auteur de la plus ancienne théogonie grecque, Orphée institua dans son pays natal et au retour du voyage qu'il fit en Égypte, les mystères sacrés auxquels les prêtres de ces contrées l'avaient initié. Ce poète enseignait les principes secrets de l'astrologie. La lyre, selon ses idées, était l'emblême de l'harmonie des planètes.

(4)

Une pierre cubique, une simple colonne, deux poteaux liés l'un à l'autre par une traverse, suffisaient pour recommander à la vénération publique, les dieux et les héros divinisés, etc.

Les Grecs, en admettant le culte des divinités qui dirigeaient le cours des astres, dont l'influence favorisait la fécondité des terres, ne dûrent pas d'abord se montrer fort exigeans, relativement aux formes commémoratives de ces êtres mystérieux : à Corinthe, Jupiter-Milichius, c'est-à-dire *doux conciliateur*, *propice*, n'était figuré que par une pyramide; Diane, par une colonne; la figure de l'Amour, chez les Thespiens, n'était qu'un caillou. Mais Phryné, dans le bel âge de l'art, fit présent à ses compatriotes d'un Cupidon en marbre, chef-d'œuvre de Praxitèle, son amant.

Quant à la fameuse Diane d'Éphèse, elle avait la partie inférieure du corps enfermée dans une gaîne, à la manière égyptienne; plusieurs rangs de mamelles entouraient sa poitrine. Sa tête était surmontée d'une tour.

Quantité d'ornemens en or, représentant des animaux de toute espècc, rccouvraient en grande partie la masse informe de cette idole, *symbole de la nature productrice.* Elle n'avait été, dans le principe, qu'un tronc d'arbre; Pline dit une souche de vigne.

(5)

Les Phéniciens, fondeurs habiles de métaux, débitèrent probablement les produits de cette industrie dans la Grèce.

Nous n'avons que de faibles notions de l'art des Phéniciens et des Perses. La ville de Sidon était renommée pour la fabrication des toiles de lin, des étoffes à dessins nuancés. Nulle part les tcintures de pourpre ne se faisaient aussi belles qu'à Tyr. Les métaux se façonnaient surtout fort richement dans la Phénicie; on y découpait le bois, l'ivoire avec beaucoup de délicatesse. On a dit aussi que le verre y avait été inventé.

(6)

L'Oromase et l'Arimane des Perses, l'Osiris et le Typhon des Égyptiens, le Jupiter et le Pluton des Grecs, figuraient, par allégories, le combat de la lumière et des ténèbres, etc.

Athir, ou Athor, était chez les Égyptiens, de même que Rhéa chez les Grecs, la masse élémentaire (Vénus Égyptienne).... Le premier époux d'Athor fut le Temps, qui développe *les principes pour former les espèces.* Elle eut un deuxième époux, le Soleil, symbole de l'intelligence active, sans laquelle la matière et le temps n'auraient rien produit. On lui consacrait des obélisques, dont l'aiguille, élancée comme la flamme, reçoit les premiers rayons de cet astre: *Radiorum solis argumentum in effigie est* *..... La même déesse prit *Hermès* ou Mercure pour troisième époux. Celui-ci, qui était un symbole d'*ordre* et de *sagesse*, s'adjoignit aux deux pre-

* Pline, *Histoire naturelle.*

miers pour organiser la lyre, c'est-à-dire pour mettre en harmonie les élémens de la matière.

De ces trois unions provinrent cinq enfans, dont Athor accoucha en cinq jours : *Osiris*, qui voit tout, naquit le premier ; Arouéris ou *Orus*, le second ; *Tiphon*, le troisième ; *Isis* parut ensuite ; et la naissance de *Nephtis* compléta la génération d'Athor et de ses trois époux. Osiris fut engendré par le Soleil ; Isis, par Hermès, et Nephtis, par le Temps fatal ; Orus, enfin, dut l'existence à l'union d'Osiris et d'Isis, qui s'étaient aimés dans le sein d'Athor, leur mère, avant son accouchement..... Tout ce galimathias mystique se réduisait à ceci : *Osiris* est la cause intelligente ; Isis, la cause matérielle ; Orus, le monde, résultat combiné des deux causes ; et *Nephtis*, *fin*, *perfection*, *victoire*.

Quant à Typhon, il déchira le sein de sa mère en naissant avant terme. On dépeignait ce mauvais principe comme un monstre à cent têtes, le corps couvert de plumes et d'écailles, agissant à la fois dans les airs et les eaux. Il vomissait des tourbillons de flamme ; ses bras, signe d'une activité continuelle, étaient sans nombre, et s'allongeaient jusqu'au bout du monde..... Loup, crocodile, hippopotame, ayant tous les

moyens de nuire, son empire était la *matière*, et le désordre des élémens, son ouvrage *.

Les prêtres de l'Égypte, pour consigner ces traditions mystérieuses dans leurs archives, avaient imaginé les caractères de l'écriture figurative..... Ce furent les premiers essais de l'art du dessin en ces contrées. Ces signes explicatifs dénaturèrent, en se multipliant, le sens primitif des allégories dont ils étaient la clé. Les divinités se confondirent aux yeux de la multitude avec leurs attributs, et les images ne rappelèrent plus à la mémoire aucune idée précise des objets qu'elles devaient représenter. Les esprits justes revinrent alors à la croyance d'un Dieu seul; les divinités secondaires ne furent, dans l'opinion des hommes éclairés, que de simples emblêmes de la toute-puissance et de la sagesse de l'*Éternel Géomètre*.

---

* Voyez, par rapport à ces rêveries que cherchent à sonder quelques modernes *songes-creux*, le conte énigmatique publié par M. Saint-Martin, sous le titre de *Crocodile*, ou *la Guerre du Bien et du Mal*.

Typhon, dans son origine, désignait le vent pernicieux du midi et les éruptions volcaniques; ce mythe a subi plusieurs changemens.

Tel était le secret que les hiérophantes révélaient aux initiés, durant la célébration des mystères qu'Orphée, au retour de son voyage en Égypte, avait introduits dans la Grèce. L'objet de ces cérémonies était, pour les adeptes, de s'affranchir du joug des préjugés vulgaires. Eusèbe et saint Clément d'Alexandrie nous ont conservé le passage suivant du discours adressé au récipiendaire après les épreuves :

« O toi, Musée, fils de la brillante *Sélène* (la « Lune) prête à mes accens une oreille atten-« tive : je vais te révéler des secrets sublimes !

« Que les affections de ton cœur ne te détour-« nent point de la vie heureuse. Fixe tes regards « sur ces vérités saintes, homme de désir ! « Ouvre ton ame à ton intelligence, et marchant « dans la voie sans détour, contemple le roi du « monde. *Il est un ;* il est de lui-même ; de lui « seul tous les êtres sont nés ; il est en eux et « au dessus d'eux ; il a l'œil sur toute chose, et « nul mortel ne peut l'apercevoir. »

Cet hymne est de la plus haute antiquité. Pythagore avait puisé le fond de ses idées dans la doctrine qui était professée durant ces mystères ; et, selon Aristote, la religion n'avait pas de céré-

monies plus augustes et plus redoutables; on y accourait des extrémités de la terre.

(7)

Aménoftep, chef de la dix-huitième dynastie des Pharaons, acheva d'expulser de son empire, les Hycsos, pasteurs féroces, etc.

Quelques auteurs ont prétendu que ces *pasteurs* ne pouvaient être que les Hébreux; mais cette opinion ne saurait être admise; car l'émigration des Hébreux ne s'effectua que sous le troisième successeur de Sésostris, que les chronologistes placent en tête de la dix-neuvième dynastie diospolitaine. Or Aménoftep qui chassa les *Hycsos*, était le chef de la dix-huitième.

Ce même Sésostris ou Rhamsès VI est celui des Pharaons qui enrichit l'Égypte d'un plus grand nombre de monumens somptueux. Le poids des travaux fut en grande partie supporté par les Israélites, qui étaient traités en esclaves. Les peines de ces descendans de Jacob s'aggravèrent encore sous les deux règnes suivans. Moïse, touché du sort malheureux de ses frères, reçut alors l'ordre de les conduire à la con-

quête d'une terre de promission. Il remplit cette mission divine quinze cents ans environ avant la venue du Messie.

(8)

La profonde vénération dont les Égyptiens étaient pénétrés pour les morts, s'opposait chez eux à la dissection des cadavres, etc.

Les procédés de l'embaumement se transmettaient de père en fils, dans les familles à qui ces fonctions importantes étaient exclusivement confiées. Les Grecs nommaient ces embaumeurs *pararchitès*..... Celui qui faisait la première incision sur le cadavre se dérobait, par une prompte fuite, aux malédictions des parens du défunt, lesquels le poursuivaient à coups de pierre.

Les Égyptiens donnaient d'autant plus de soins à la conservation des corps privés de vie, que, selon leur croyance religieuse, l'ame restait unie à son enveloppe matérielle tant que celle-ci ne tombait point en dissolution; mais, à ce moment fatal, elle descendait aux enfers, d'où elle ne remontait que pour animer diffé-

rens corps d'animaux terrestres, aquatiques et volatiles, en commençant par les espèces les plus abjectes. Ces transmigrations successives s'opéraient durant l'espace de trois mille ans; après quoi, cette ame pouvait se revêtir des formes de l'humanité.

(9)

Dédale d'Athènes, fils d'Eupalamus, causa beaucoup de surprise et d'admiration à ses compatriotes par ses travaux en sculpture, etc.

Cet ancien artiste était contemporain de Thésée et arrière-petit-fils d'Érectée sixième roi d'Athènes. Il s'était fait avant lui, dans la Grèce, des statues en bois peu différentes de celles des Égyptiens; on les appelait *dædala;* de là est dérivé peut-être le nom du sculpteur athénien. Ce qui le ferait présumer, c'est que Tyrnus, auteur de l'antique Junon d'Argos, faite en prunier sauvage, était plus ancien encore que Dédale et Smilis d'Égine; mais ses ouvrages lui avaient mérité moins de renommée, et conséquemment on avait fait peu d'attention à son talent. On ne saurait même regarder comme un des pro-

duits de l'art naissant sa statue de Junon, qui n'était, pour ainsi dire, sculptée qu'à coups de hache.

Cette grossière effigie ne perdit point les hommages de la multitude, quand le temple d'Argos reçut comme son plus bel ornement la fameuse Junon, chef-d'œuvre de Polyclète : la faveur d'un préjugé superstitieux s'attache toujours aux monumens du culte primitif.

(10)

Endéodus accompagna Dédale, son maître, dans sa fuite en Sicile, etc.

Pausanias a mentionné quelques figures qu'on disait être de la main d'Endéodus. Celle de Minerve, placée dans le sanctuaire d'Erytrée, et assise sur un trône, avait une quenouille, et portait au dessus de sa tête le disque, emblême de la voûte céleste. On la nommait *Poliade*, c'est-à-dire protectrice de la cité.

La même déesse, dite *Alea*, se voyait à Tégée, dans un temple bâti par Aléus, roi d'Arcadie. Elle était d'ivoire et fut dans la suite transportée

à Rome par les ordres d'Auguste; il en enrichit le forum qui portait son nom.

Une autre Minerve de cet ancien maître avait été conservée dans la citadelle d'Athènes comme un objet de vénérable antiquité. Pausanias prétend l'y avoir vue.

(11)

Les Muses répandaient déja quelques rayons de lumière sur la Grèce, lorsqu'Homère naquit pour y faire briller les plus vives clartés, etc.

Les magnifiques tableaux qu'on pourrait dire encadrés dans les poèmes de ce chantre sublime, ne lui mériteraient-ils pas une place dans la liste commémorative des grands peintres de l'antiquité?... On raconte que l'un d'eux, un jour, n'ayant pu représenter à son gré l'effet d'une tempête, quitta par découragement le laboratoire et laissa son ouvrage imparfait. Errant alors à l'aventure, il entra fortuitement dans l'école d'un rhéteur; la leçon se donnait sur un des chants de l'Odyssée où se trouvait la description d'un naufrage. Le peintre écoute, et croit entendre le sifflement des autans déchaînés; il

voit le ciel en feu, les flots soulevés jusqu'aux nues, et le navire se briser au milieu des écueils... Pour lui ce n'est plus un récit, c'est la scène elle-même. Il court soudain à l'atelier, reprend ses pinceaux, et produit un chef-d'œuvre.

(12)

Pour mieux faire comprendre ce que les anciens artistes pouvaient exécuter par les procédés de la toreutique, nous citerons le fameux coffre de Cypsélus, etc.

Ce meuble précieux, consacré dans le temple de Junon à Olympie, appartenait à la sculpture *polychrome* par la diversité des nuances, et au genre de la *toreutique* par l'emploi des métaux, ou autres matières qui entraient dans la confection de ses ornemens; c'est un des monumens les plus anciens de l'art des Grecs dont la description détaillée nous ait été transmise. En deux mots, voici le récit de l'événement qui a rendu ce coffre très célèbre :

L'oracle avait prédit que Labda, de la famille des Bacchiades aurait de son mariage avec Aétion, descendant d'une famille assez obscure,

un fils qui détruirait le pouvoir des *prytanes* et régnerait seul, à Corinthe. Les chefs de la république, effrayés, chargèrent des émissaires affidés de se saisir de l'enfant au moment de sa naissance et de le faire périr. Mais les larmes de la mère et ses supplications attendrirent les assassins; ils épargnèrent l'innocente victime, que Labda se hâta de cacher dans la caisse en question craignant le retour des conjurés.

Cypsélus, élevé secrètement, et doué de beaucoup d'intelligence et de courage, sut accomplir sa destinée, et gouverner en monarque habile ses concitoyens. Telle est en substance la narration d'Hérodote.

(13)

Théodore et Téléclès, fils de Rhœcus, exécutèrent à leur retour d'Égypte, la statue d'Apollon, et s'en partagèrent le travail, etc.

La méthode que ces deux frères avaient empruntée des Égyptiens pour l'exécution du colosse d'Apollon-Pythien, était, comme Diodore de Sicile en a donné l'explication, de scier le tronc en deux pièces quand la figure se trouvait sim-

plement dégrossie; puis les ouvriers différens s'emparaient, chacun, d'une pièce, après avoir pris leurs mesures au compas et à la règle. La section avait lieu, d'ordinaire, au dessous des hanches, ainsi qu'on le voit dans la statue du fameux Antinoüs égyptien du Capitole.... L'ouvrage achevé de part et d'autre, les demi-blocs s'enchâssaient aisément; mais un pareil procédé ne devait être praticable que pour des figures sans aucune apparence de mouvement et semblables à des momies égyptiennes.

(14)

Sous les auspices de Clysthène, les Sicyoniens connurent les douceurs du gouvernement monarchique, en même temps que les avantages d'une sage liberté, etc.

Les vertus de ce prince, et le noble usage qu'il faisait de ses grandes richesses pour le bonheur de ses sujets, avaient attiré dans sa cour de nombreux prétendans à la main d'Agariste, sa fille. Il les retint près de lui, par des fêtes continuelles, pendant une année entière, dans le dessein de bien les apprécier et de régler son choix avec

discernement. Chaque aspirant fit valoir ses titres, et tâcha d'éclipser ses rivaux. La pompeuse généalogie de Laocide d'Argos, le faste éblouissant du sybarite Smindyride, les graces et le folâtre enjoûment d'Hippoclide, ne purent prévaloir aux yeux de Clystène sur le mérite solide de Mégaclès d'Athènes, fils d'Alcméon. C'était de ce Mégaclès que Périclès, si célèbre entre les protecteurs des arts, tirait son origine maternelle.

(15)

La Grèce comptait avec orgueil un petit nombre de sages qui, correspondant entre eux, augmentaient à l'envi le trésor des sciences, etc.

Les membres de cette association les plus généralement reconnus pour tels, sont Thalès, Solon, Pittacus, Chilon, Bias, Cléobule, et Périandre.

A l'époque, où ces personnages jouissaient d'une haute considération dans la Grèce, le titre de *philosophe*, accordé depuis aux penseurs profonds qui s'occupaient de l'étude de la nature, n'était point encore adopté. Pythagore ac-

cueillit, le premier, cette dénomination. Qui lui parut plus modeste que celle de *sage*.

(16)

Le fondeur Pérille et le tyran Phalaris lui-même périrent par le supplice affreux qu'ils avaient imaginé.

Ces exemples terribles où la justice divine se manifeste d'une manière si frappante, se sont renouvelés fréquemment sous le régime sanguinaire de la Convention nationale en France.

Un insensé démagogue, propagateur enthousiaste des maximes du jacobinisme à Lyon, fut jeté dans les prisons de cette ville durant le court intervalle où le courage des citoyens put les soustraire au joug affreux des magistrats révolutionnaires. Les autorités nouvellement créées ordonnèrent le procès de ce monstre nommé Chalier, Piémontais d'origine. Le jugement porté, sa tête tomba sous le tranchant d'une *guillotine* dont il avait, par avance, payé la construction de ses propres deniers, et qui n'avait pas encore été mise à l'épreuve. Il faut ajouter que la municipalité, complice de ses

fureurs avant le siège de Lyon, n'avait pas remboursé le prix de l'instrument de mort à ce même Chalier qui, le premier, périt sous le coup de la herse armée d'un couteau.

Morton, régent d'Écosse, fut décapité pendant le règne de Marie Stuart, par une machine qu'il avait inventée : c'était un tranchoir arrêté dans un cadre, et qui, glissant sur deux coulisses, *tombait sur le cou du patient*. Ainsi l'a rapporté Robertson; mais cette machine date d'une époque plus reculée encore, car on la voit figurée sur une très ancienne gravure en bois.

(17)

Un grand nombre de monumens de sculpture décoraient l'Attis d'Olympie, etc.

D'après une savante dissertation de M. Gail, et les remarques antérieures de M. Larcher, sur les temples des anciens, l'*Attis* était une vaste enceinte dans laquelle se trouvait l'Olympéium, le Stade, l'Hippodrome, plusieurs portiques, des jardins et un bois sacré.

L'*Hœreum* de Junon y devint une sorte de musée d'antiques, dès qu'on eut consacré le

nouveau temple de Jupiter. Ce dépôt contenait le coffre de Cypsélus que nous avons précédemment mentionné, beaucoup d'anciennes statues en ivoire, et autres objets curieux.

(18)

L'usage d'élever des statues iconiques aux lutteurs couronnés devint très favorable à l'avancement de la science du dessin, etc.

Ces *effigies*-portraits, étaient placées tantôt dans le lieu même où l'athlète avaient remporté le prix, tantôt dans le bocage de l'*Attis*, et plus souvent encore dans la ville natale du triomphateur. Là ses concitoyens s'empressaient de subvenir à la dépense que nécessitait l'érection du monument *.

* La figure d'Entélidas de Sparte, qui, dans la trente-huitième olympiade (600 ans avant J. C.), avait remporté le prix du Pentathle, ne fut exécutée que long-temps après sa mort. Quant à celle de Rhexibius et de Praxidamas, l'un vainqueur au *pancrace*, et l'autre au *pugilat*, elles furent érigées à Olympie

Il n'était pas de rigueur que l'effigie de celui qui ne s'était signalé que dans une seule lutte, fût faite à sa ressemblance; mais la statue de l'athlète trois fois vainqueur en divers exercices devait être un portrait fidèle, et reproduire en toutes ses parties la taille de l'individu dont la souplesse des membres et la vigueur nerveuse avaient soutenu victorieusement ces épreuves successives.

Les statues *iconiques* étaient soumises, dit Lucien, à l'examen de juges très sévères; s'ils remarquaient la moindre différence entre le modèle et l'imitation, l'effigie était refusée.

Les statuaires représentèrent quelquefois le lutteur dans la même attitude qu'il avait prise à l'instant décisif du combat..... On trouve à ce sujet, dans l'*Anthologie grecque*, une épigramme apologétique sur la statue de l'athlète *Ladas*, vainqueur à la course; en voici la traduction :

Tel on te voyait, ô Ladas! lorsqu'à peine touchant le sol de la pointe de tes pieds, tu laissais

---

vers la cinquantième olympiade (580 ans avant J. C.), époque où Dipœnus et Scyllis établirent une école de sculpture à Sicyone.

loin derrière toi un coureur vite comme le vent. Tel a su te représenter dans ce bronze, le célèbre Myron exprimant, sur chacun de tes traits, l'ardeur d'un athlète qui aspire à la couronne olympique.

Ce Ladas paraît être, en effet, tout plein d'espérance : ne croirait-on pas voir ses flancs agités pousser le souffle vers ses lèvres? tout de bronze qu'il est, il va s'élancer, le piédestal ne peut le retenir, la couronne l'attend. On ne saurait pousser plus loin le prestige : quelle légèreté! quelle vie!

(19)

La statue de Polyclète, appelée le canon, servit de règle aux artistes, pour l'élégance et l'harmonie des proportions, etc. *

Les belles statues antiques peuvent être considérées dans nos écoles actuelles comme de véritables *canons*. Ce sont les types de *la beauté*

* Voyez la page 91 de ce premier livre relaitvement au canon de Polyclète.

idéale du corps humain, objets de comparaison bien instructifs quand le jeune artiste a le modèle vivant sous les yeux; mais combien ne voit-on pas aujourd'hui d'étudians qui, le crayon à la main, et en présence de la nature, songent moins à l'imiter fidèlement qu'à répandre sur les formes qu'ils dessinent *un semblant de style antique?*.... Croyant faire preuve de savoir, ils deviennent maniérés!

*

LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE DEUXIÈME.

Lois de Solon. — Siècle de Périclès. — L'architecture, la statuaire et la peinture sont portées au plus haut point de perfection dans l'école d'Athènes.

Les beaux jours de cette école célèbre commencent à l'époque où la République, après avoir secoué le joug des Pisistratides, et repoussé les Perses de son territoire, consacra, par de superbes monumens, le souvenir de ses triomphes.......... La magnificence nationale, érigeant les statues d'Armodius et d'Aristogiton, les trophées des braves moissonnés au champ d'honneur pour la cause de la liberté; inaugurant enfin sous les portiques du Pœcile les pein-

tures de la victoire de Marathon *: cette magnificence, toute civique, assignait aux arts du dessin leur destination la plus noble.

Telle avait été la pensée du législateur d'Athènes, lequel voulut que ce luxe monumental servît à l'instruction du peuple, au maintien de l'esprit public et des mœurs républicaines.

En effet, les *institutions politiques* de Solon, comme l'a remarqué Condillac, *développèrent chez les Athéniens, durant le demi-siècle où elles furent en vigueur, le germe de toutes les vertus sociales, et des talens de toute espèce*..... Un léger aperçu du système de ce sage ne sera donc point étranger à la matière que nous traitons. Mais pour en examiner les rapports sous ce point de vue particulier, il est nécessaire de prendre les choses de plus haut.

La *royauté*, dans Athènes, n'avait été depuis le règne de Thésée qu'un titre assez vain. Les

* Le portique où Panénus, frère de Phidias, peignit la bataille de Marathon, ne fut désigné sous le nom de *Pœcile* que lorsque Polygnote et Micon y eurent, à leur tour, représenté d'autres événemens relatifs à l'histoire d'Athènes.

successeurs de ce prince, bien qu'ils eussent un pouvoir souverain à la tête de l'armée, n'étaient, pendant les intervalles de paix, que des *dignitaires* dont les fonctions se réduisaient à faire exécuter les ordonnances concertées et promulguées dans les assemblées générales des citoyens.

L'abolition de la monarchie apporta donc peu de différence entre ce premier régime politique et celui qui eut lieu sous les archontes à vie. Un des fils de Codrus, dernier roi d'Athènes, obtint ce poste éminent — [Av. J. C. 1070.] —, en compensation de la perte du trône auquel son droit héréditaire l'appelait ; *mais le père*, disaient les fauteurs de la démocratie, *avait tellement honoré le diadême, en se dévouant pour sa patrie*, dans un combat contre les Héraclides, *que nul autre ne pouvait être réputé digne de monter sur le même trône après lui.*

Par un reste de respect pour la mémoire de Codrus, la dignité d'archonte fut conférée successivement et sans innovation aux descendans de Médon, fils aîné du monarque.

Cette ombre de souveraineté, dans la suite, causant encore de l'inquiétude aux fervens républicains, fut limitée à dix années d'exercice.

Plus tard, enfin, on en partagea les fonctions entre neuf magistrats dont l'élection se renouvelait tous les ans.

[Av. J. C. de 650 à 590.] — Si l'on avait espéré, par cette dernière précaution, que la liberté serait garantie de toute atteinte, il n'en résulta pas moins un inconvénient très grave : ce changement annuel des archontes ne leur laissait pas le temps de concerter les plans d'administration avec maturité, ni de veiller à leur exécution. Les intrigans qui désiraient avoir part au pouvoir, et manœuvraient sourdement pour y parvenir, entretenaient la multitude dans un état perpétuel d'effervescence.

Depuis que les relations commerciales de l'Attique s'étaient étendues au loin par la navigation, l'extrême inégalité dans les fortunes excitait de fréquens débats d'intérêt et de jalousie entre les citoyens. Quand le faible invoquait l'appui des tribunaux contre les vexations du puissant et du riche, le magistrat cherchait en vain, pour motiver ses jugemens, une règle fixe dans les édits royaux qui n'avaient pas été abrogés. Il se voyait réduit à consulter l'expérience des vieillards, ou les traditions consignées dans les écrits des anciens poètes; quelquefois même il renvoyait les diffi-

cultés qu'il ne savait ou n'osait résoudre, à la décision des oracles; en pareil cas, le plaideur opulent obtenait ordinairement gain de cause.

Un code complet de jurisprudence devenait donc indispensable pour la paix des familles et la marche assurée du gouvernement. Athènes avait espéré ce bienfait des lumières et de l'intégrité de Dracon; mais cet archonte, trop sévère, outré d'ailleurs des déréglemens dont chaque jour il avait à gémir, n'y connut d'autre frein que l'effroi des supplices. La plus légère infraction à la rigidité de ses ordonnances motivait un arrêt de mort. Des lois si cruelles tombèrent en désuétude, tant par la compassion des juges, que par le scrupule des accusateurs.

Aux anxiétés qu'éprouvait *ce peuple souverain, qui ne savait comment se gouverner* ou plutôt comment se défendre contre lui-même, se joignirent des terreurs religieuses occasionées par le massacre de quelques conspirateurs arrachés d'une enceinte sacrée où ils s'étaient crus à l'abri des fureurs de la multitude *. Les

* Cylon, gendre de Théagène tyran de Mégare,



ravages d'une maladie contagieuse qui, peu de temps après — [Av. J. C. 599.] —, mit en deuil la cité, furent considérés comme un signe évident du courroux de la déesse dont les meurtriers avaient ensanglanté l'autel. Il ne fut bruit, dès lors, que de songes sinistres, d'apparitions nocturnes et de présages menaçans. Quelques-uns avaient vu les torches des Euménides briller, comme par éclairs, au sein des ténèbres; d'autres croyaient entendre les échos retentir d'horribles hurlemens. Le peuple, dans son épouvante, en appelait à l'intervention d'un médiateur puissant auprès des dieux, lequel vint détourner les traits de leur vengeance.

Épiménide de Cnosse, réputé le plus digne de remplir un tel office, daigna se rendre aux instances des députés d'une foule éperdue; son aspect ramena l'espoir dans les ames. L'appareil mystérieux des cérémonies expiatoires, le délire

---

dans le dessein d'usurper le pouvoir souverain à Athènes, s'était emparé de la citadelle. Le peuple en fureur vint l'y assiéger, mais il réussit à s'en évader. Ses partisans, également poursuivis, se réfugièrent dans le temple de Minerve, où ils furent tous égorgés.

éloquent de ses évocations, et ses promesses consolantes, firent évanouir peu à peu les fantômes, noirs enfans de la superstition, de l'ignorance et de la peur.

Ce thaumaturge était de bonne foi peut-être, même en jouant le personnage d'inspiré..... *Qui sait*, comme l'énonce un sophiste moderne, en parlant des sages de cette trempe, *qui sait jusqu'où leurs profondes méditations sur la divinité, jusqu'où l'enthousiasme de la vertu dans leurs sublimes ames, ont pu troubler l'ordre didactique et rampant des idées vulgaires? A une trop grande hauteur la tête tourne, et l'on ne voit plus les choses comme elles sont* *.

Après la mission d'Épiménide, dont la confiance superstitieuse des Athéniens en sa science occulte avait facilité le succès, il leur fit de modestes adieux, et, satisfait de les voir pleinement rassurés, il refusa leurs présens, en les exhortant à la concorde. Mais à peine les eut-il quittés que les symptômes d'un mal qui, chez ce peuple inquiet, fut toujours incurable, reparu-

* J. J. Rousseau, *Émile*.

rent avec un surcroit de malignité. La jalouse animosité du prolétaire obscur contre les possesseurs de vastes domaines, du débiteur contre son créancier, éclatait en sinistres murmures..... Le sage Solon appréhendait les conséquences du soulèvement qui se préparait, et, bien que très opulent lui-même, il répétait sans cesse : *L'égalité ne cause point de division.*

Ce mot de ralliment, que la multitude interprétait par le partage des terres, et les grands par une égale répartition entre eux du pouvoir et des dignités, donna l'idée d'élire un arbitre suprême dont l'autorité temporaire pût régler équitablement les prétentions de tous..... Pour exercer une fonction si délicate, le civisme et les connaissances administratives de Solon réunirent en sa faveur le suffrage des deux partis.

Il commença par décréter l'abolition des dettes, en maintenant toutefois la légitime possession des biens immobiliers. Cette première déclaration fit un instant suspecter sa droiture ; on alla même jusqu'à soupçonner qu'il était secrètement intéressé dans les spéculations hâtives de quelques affidés, lesquels, initiés dans ses vues, auraient emprunté de l'argent pour acheter des terres; mais on apprit bientôt que

lui-même, ayant de nombreux débiteurs, n'avait point exigé le remboursement des sommes qu'il avait prêtées, et qu'il s'était imposé, pour l'exemple, un sacrifice pécuniaire que tant d'autres en pareil cas se seraient épargné. Ce généreux désintéressement étouffa toutes les défiances, et les lois de Dracon étant par le fait abolies, Solon, d'un consentement unanime, fut chargé d'en reconstruire l'imposant édifice.

Le peuple d'Athènes était moins neuf, et conséquemment plus difficile à manier que ne l'avait été celui de Sparte, quand Lycurgue établit son étrange forme de gouvernement. Le philosophe lacédémonien, par son illustre origine*, jouissait d'un grand crédit personnel; sa mystérieuse correspondance avec la Pythie de Delphes imprimait à son ministère un caractère sacré. Mais Solon, d'un naturel circonspect, craignant que

---

*Lycurgue était fils d'Eunome, l'un des magistrats qui, chez les Spartiates, prenaient le titre de *roi*. Il fut roi lui-même pendant quelques jours; mais comme cette haute dignité revenait de droit à son neveu, il s'en démit, et se contenta de la tutelle du jeune prince.

des réformes trop hardies ne compromissent la confiance qu'il s'était acquise, s'attacha spécialement à garantir ses concitoyens de deux écueils très voisins l'un de l'autre, l'*anarchie* et la *servitude*.

Après avoir séparé les habitants de l'Attique en quatre classes, il fonda la distinction des trois premières sur la quotité des revenus de chaque propriétaire de biens-fonds. La quatrième classe, composée de ceux qui vivaient du produit de leur travail journalier, était exclue des magistratures; mais tous les citoyens indifféremment pouvaient être appelés, par la voie du sort, à donner leur opinion dans les tribunaux de justice. *La souveraineté appartenait au peuple;* il fut statué, néanmoins, qu'un sénat de quatre cents membres choisis dans chaque tribu discuterait les affaires avant de les soumettre à l'approbation de l'assemblée générale. Le corps respectable de l'Aréopage, chargé du dépôt des lois (1), veillait à leur maintien *.

---

* L'existence de ce tribunal auguste était bien antérieure à la promulgation des lois de Solon. Sa composition tenait de l'olygarchie.

Solon ennoblit tous les arts, et notamment ceux du dessin. L'un de ses réglemens semblait confier à la muette éloquence de la statuaire le soin de ramener sans cesse un peuple ami des nouveautés aux principes dont dépendent la stabilité du gouvernement et le bonheur de tous. Il ordonna donc qu'à l'avenir, lorsqu'il serait question de quelque loi nouvelle ou seulement de réformer les anciennes, le projet en fût affiché sur la base des statues des grands hommes dont les tribus de l'Attique s'honoraient de porter les noms. C'était, en quelque sorte, sous l'aspect des héros les plus chers au souvenir de la patrie, que les citoyens étaient tenus de méditer les objets importans sur lesquels ils allaient prononcer leur adhésion ou leur refus.

Quelle est touchante cette inquiétude d'un législateur, ou plutôt d'un père qu'alarme d'avance le naturel inconstant et frivole de ses enfans! Il se flatte que, par l'heureux prestige des produits de l'art, les bienfaiteurs d'Athènes pourront influer encore, après leur trépas, sur les destinées de la République. En rappelant ainsi les regards de chaque citoyen vers ces monumens augustes, en des occasions solennelles, son motif était de faire germer dans les jeunes

cœurs la semence de cet orgueil national, premier mobile des vertus civiques, et présage infaillible de gloire et de prospérité pour l'état..... Les arts du dessin, consacrés dès leur origine à la religion, pouvaient-ils recevoir encore une destination plus noble, des moyens d'inspiration plus puissans?

Ce furent, en partie, les institutions de Solon, celles même qu'on n'a pas regardées comme exemptes de blâme, qui, lorsqu'Athènes devint le point de réunion des hommes à talent de tous les pays, aidèrent le tempérament de l'art, s'il est permis de s'exprimer ainsi, à déployer subitement toute son énergie; mais, en reconnaissant, sous ce rapport particulier, le caractère véritablement libéral de ces institutions, on ne peut se dissimuler que leur tendance à l'extrême démocratie, en bien des cas, n'était pas sans danger pour leur propre stabilité.

L'étrange faculté laissée à chaque citoyen âgé de cinquante ans, de haranguer à la tribune un peuple si jaloux de la pleine jouissance de ses droits comme *souverain*, et qui, dans les délibérations publiques, se croyait suffisamment *éclairé* quand il n'était qu'*ému;* cette étrange faculté, nous le répétons, fit surgir, à Athènes,

une foule d'orateurs dont la séditieuse éloquence, bien qu'elle fût le stimulant actif de tous les talens qui demandent de la verve, devint, souvent aussi, le fléau du gouvernement.

En accordant à la classe la plus nombreuse le privilége de voter définitivement en toute discussion d'intérêt général, Solon exposa le vaisseau de l'état aux tempêtes qui, dans la suite, causèrent le naufrage de la liberté ; mais une telle concession, faite à d'ombrageuses exigeances, ne saurait être néanmoins rigoureusement imputée à sa conscience : averti par la disgrace de son inflexible prédécesseur (2), et forcé d'accommoder ses institutions aux penchans d'une multitude indocile et capricieuse, ce philosophe se contenta de donner aux Athéniens *des lois, non telles qu'il les aurait voulues, mais les meilleures qu'ils pussent supporter.*

[Av. J. C. de 590 à 580.] — Quand les sénateurs, les archontes, le peuple, en eurent approuvé le code, et promis de s'y conformer, Solon, pour se soustraire aux questions importunes de ceux qui désiraient une interprétation de ses réglemens selon leur intérêt particulier, demanda la permission d'entreprendre un voyage ; il espérait que, jusqu'à son retour, on n'oserait enfreindre

le serment qu'il avait exigé. Dans cette confiance, il parcourut l'Égypte, la Lydie, plusieurs autres pays encore, et partout sa sagesse et la variété de ses connaissances lui concilièrent l'estime des personnages en état d'apprécier son mérite.

Après cet exil volontaire, qui dura moins de dix années, il reparut parmi les siens, et vit avec douleur que les troubles civils s'étaient renouvelés en son absence. Vainement essaya-t-il de se faire entendre; ses exhortations à la paix restèrent sans effet, et l'artificieuse popularité du chef de la faction plébéienne lui ravit son ancien ascendant.

[Av. J. C. de 560 à 540.] — Pisistrate (3), par son humeur affable, une éloquence insinuante, et le généreux emploi de ses richesses, avait tellement grossi le nombre de ses partisans, qu'il finit, tout en paraissant respecter les lois nouvellement adoptées, par s'emparer de la suprême autorité

Considéré dans sa carrière politique, ce tyran posséda toutes les qualités d'un prince bienfaisant et zélé pour la gloire de sa nation. Durant son règne, il décora la ville d'Athènes de plusieurs temples, de gymnases, de fontaines, et

autres monumens utiles *. Les jeunes gens studieux dûrent à son amour pour les lettres l'établissement d'une bibliothèque publique; il chargea son fils Hipparque de rassembler les fragmens épars de l'Iliade et de l'Odyssée; puis il voulut, conformément à ce qu'avait prescrit Solon, que ces poèmes fussent chantés dans la solennité des fêtes Panathénées **. C'était répandre une riche semence sur le champ des arts, où bientôt elle allait germer et produire.

Pisistrate favorisa de même les premiers essais de l'art dramatique, lequel devait avoir tant d'influence sur les progrès de la peinture. Le joyeux cortége de Silène, que le menu peuple se plaisait à représenter, en pantomime, au temps de la vendange, en avait donné la première idée. Thespis (4), poète bacchique, imagina d'entre-mêler de dialogues les grossiers

* Il jeta les fondemens du fameux temple de Jupiter-Olympien, que Périclès fit agrandir dans la suite.

** Ces fêtes de Minerve se célébraient avec beaucoup de pompe dans Athènes. Les cérémonies religieuses y précédaient les jeux, les courses à pied, les combats d'athlètes, les chants des poètes, etc.

dithyrambes que chantaient les choristes de la troupe; il leur fit parodier, sur ses tréteaux, les allures des magistrats et même des personnages mythologiques. Les spectateurs sensés étaient loin de prévoir que des génies du premier ordre s'empareraient de cette piquante invention, pour en faire un plus noble et plus intéressant usage.

Solon révolté de voir ces improvisateurs, échauffés par le vin, accommoder à leurs bouffonneries les traditions les plus respectables, réclama vivement la suppression d'un spectacle où la licence et le mensonge étaient insolemment applaudis; mais Pisistrate, loin d'interdire ces jeux, les encourageait, au contraire, comme un moyen de distraire la multitude des atteintes portées au système républicain. Plein de souplesse et d'astuce, lui-même, en des jours de disgrace ne dédaigna pas de jouer une sorte de pantomime pour reconquérir sa popularité... Hérodote rapporte en effet que, banni de sa patrie, il sut y rentrer après cinq ans d'exil, et remonter sur son trône, à l'aide d'une jonglerie théâtrale (5) en secret concertée avec d'anciens partisans.

Depuis ce dernier retour, Pisistrate ne s'oc-

cupa que du bien-être de ses sujets; il ne lui manqua, pour être un monarque accompli, que la légitimité de ce titre, et Solon se vit enfin forcé de lui rendre justice : *A part votre ambition*, lui dit-il un jour, *vous vous montrez le meilleur citoyen d'Athènes.*

[Av. J. C. de 528 à 515.] — Ses deux fils, après lui, héritèrent de sa puissance et se partagèrent les soins du gouvernement. Hippias, à ce poste, montra d'abord les intentions les plus louables. Hipparque, de son côté, protégeait les savans, et pour rendre l'influence des lettres profitable à toutes les classes de la société, l'homme des champs, le citadin en voyage, rencontraient sur les routes, à l'entrée des bourgades, ces *hermès* dont nous avons parlé, au bas desquels des sentences morales se trouvaient inscrites : *Prenez toujours la justice pour guide....... Ne violez jamais les droits de l'amitié*, etc., etc.

Les mœurs encore agrestes des habitans de l'Attique se polissaient ainsi sous l'administration des fils de Pisistrate. Souverains de fait, ils ne paraissaient user du pouvoir absolu que pour faire observer les lois établies. Nul ne songeait à les déposséder d'une magistrature qu'ils auraient pu transmettre à leurs descendans, si l'as-

sassinat d'Hipparque n'eût rembruni les jours sereins qui brillaient sur Athènes.

Cet acte de vengeance de la part de deux amis que le prince avait outragés *, fut le signal d'une révolution dont les conséquences élevèrent bien haut la fortune des Athéniens, et poussèrent en même temps les arts du dessin vers le but glorieux que, chez eux, ils devaient atteindre...... Sous ce double rapport, les détails historiques de cette insurrection, bien qu'ils soient très connus, doivent nécessairement ici trouver place....

[Av. J. C. 514.] — Hippias, dévoré d'inquiétudes depuis le meurtre de son frère, se permit, durant les trois années qu'il se maintint sur le trône, des actes de sévérité jusqu'alors étrangers à sa politique; mais loin d'étouffer les complots, ces mesures acerbes ne firent qu'aigrir de plus en plus les esprits.

Clysthène, chef d'une famille opposée au gouvernement, cherchait au dehors les moyens de

* Harmodius et Aristogiton, par le meurtre d'Hipparque, ne prétendaient que venger leur injure, et non renverser la tyrannie; mais l'événement réveilla l'audace du parti républicain.

le renverser; l'instant lui parut opportun. S'étant assuré les secours des Lacédémoniens par les insinuations de la Pythie de Delphes, il marche à la tête de ses auxiliaires et d'une foule d'exilés accourus près de lui, brave tous les obstacles, entre hardiment dans Athènes, et force Hippias d'en sortir. — [Av. J. C. 512.]

Ce rapide succès réveille tout-à-coup dans les cœurs l'amour de la liberté, que les douceurs d'une longue paix y avaient attiédi. Les noms d'Harmodius et d'Aristogiton sont proclamés soudain avec enthousiasme; il est décrété que leur beau dévoûment sera célébré chaque année durant les fêtes de Minerve, et que leurs statues, en bronze, feront à l'avenir l'ornement de la place publique. On consacra même une effigie emblématique à la mémoire d'une courtisane, confidente des deux conjurés, laquelle avait gardé le silence au plus fort des tortures, et résisté jusqu'au dernier soupir aux interrogations d'Hippias *.

De tels honneurs n'avaient encore été rendus

---

* La courtisane se nommait *Leæna*. L'effigie représentait une lionne sans langue.

qu'aux dieux et aux anciens héros. La reconnaissance nationale voulut, en cette conjoncture, conférer une sorte d'apothéose à de simples citoyens, dont la haine de la tyrannie avait enflammé le courage. Les statuaires, chargés d'acquitter, par ces monumens, une dette civique, y voyaient aussi le présage des actions glorieuses dont leurs successeurs, d'âge en âge, auraient à transmettre de même le souvenir à la postérité.

Les Athéniens avaient à peine recouvré leur indépendance, que le fanatisme républicain exalta les têtes les plus froides. La retraite d'Hippias chez les Perses, et l'impérieuse sommation d'Artapherne, satrape de Lydie, qui enjoignait au peuple insurgé l'ordre de rappeler le prince proscrit, excitèrent une indignation générale. Loin d'être intimidée, la République d'Athènes offrit audacieusement son assistance aux Ioniens nouvellement révoltés contre le *grand roi* *. Ces Grecs d'Asie, renforcés par les bataillons de l'Attique et de l'île d'Eubée, se précipitèrent dans

* Les Grecs appelaient ainsi le monarque persan.

les provinces du desposte, et la ville de Sardes, où siégeait Artapherne, devint la proie des flammes..... Une si téméraire agression ne pouvait rester impunie : bien que les Ioniens eussent engagé dans leur parti les Cariens et les Cypriotes, ils n'en furent pas moins réduits à se courber de nouveau sous le joug du vainqueur.

[Av. J. C. 496.] — Après les cruelles représailles dont la cité de Milet, qui avait été le centre de la confédération, éprouva toute la rigueur *, Athènes, l'objet particulier du ressentiment de Darius, vit aborder sur ses côtes la flotte de ce redoutable ennemi. — [Av. J. C. 490.] — Ses soldats venaient de ruiner Évétrie, capitale de l'Eubée; comment éviter un sort pareil? On attendait des secours de Lacédémone; ces guerriers ne paraissaient pas.... Athènes, ré-

* Phrynique, disciple de Thespis, ayant composé, peu de temps après la victoire de Marathon, une tragédie sur le sac de Milet par les Perses, les sanglots des Athéniens éclatèrent à cette représentation, où leurs frères d'Asie paraissaient sur la scène chargés de fers. Ils condamnèrent l'auteur de la pièce à l'amende.

duite à ses seules ressources, s'abaissera-t-elle à demander grace, à recevoir dans ses murs cet Hippias, affamé de vengeance, qui guide les phalanges persanes vers les plaines de Marathon?.... Dans ce danger imminent, le délire du désespoir étouffe les alarmes; dix mille Athéniens s'élancent comme un ouragan au devant d'une armée dont le poids seul pouvait les écraser, l'ébranlent, la dispersent, et, le fer, la flamme à la main, poursuivent les fuyards jusque sur les vaisseaux qui les avaient vomis. Les Spartiates, malgré la célérité d'une marche forcée, n'arrivent, le lendemain, que pour s'étonner de la fortune des vainqueurs et rendre hommage à leur bravoure. Hippias périt dans cette journée, où Thémistocle et son émule, Aristide, firent leurs premières armes*.

Par ce succès, qui tenait du prodige, la République d'Athènes acquit bientôt assez de considération pour jouir à son tour, ou du moins

* Suidas prétend qu'Hippias mourut à Lemnos; mais ce que dit Cicéron est plus digne de foi : *Hippias, Pisistratis filius, in Marathonis pugnâ cecidit, arma contra patriam ferens.*

partager l'ascendant que, dès long-temps, Lacédémone exerçait sur les intérêts généraux de la Grèce. On décida, dans l'ivresse d'un triomphe inespéré, que les noms des citoyens, des esclaves même, dont le trépas glorieux avait attesté le dévoûment intrépide, seraient gravés sur des tables de bronze. Le marbre que les Perses avaient débarqué près du champ de bataille, dans le dessein de le façonner en trophée de victoire, servit au contraire à l'exécution d'une statue de *Némésis*, vengeresse de l'injustice. Le principal portique d'Athènes fut orné d'un tableau représentant la plaine de Marathon, où Miltiade, au milieu de ses braves, semblait donner le signal de l'attaque. Panœnus, frère de Phidias, épuisa dans cette vaste composition, toutes les ressources de son génie.

[Av. J. C. 485.] — Darius mourut au moment où il se disposait à réparer l'affront de sa défaite. Xercès, qui lui succéda, persistant dans le même dessein, crut devoir augmenter encore les énormes préparatifs qu'avait ordonnés son père; ils étaient tels que, pour d'autres chefs que ceux des républiques d'Athènes et de Lacédémone, il n'eût resté quelque espoir de salut qu'en de-

mandant merci — [Av. J. C. 479.] —; mais Thémistocle au détroit de Salamine, Aristide et Pausanias dans les champs de Platée, Léotichyde et Xantippe à Micale *, purgèrent sans retour ces contrées de la présence des barbares, qui, dès le pas des Thermopyles **, auraient dû prévoir quelle serait la résistance des hommes libres auxquels ils apportaient des fers.

[Av. J. C. de 480 à 450.] — L'or, l'argent monnoyés, les étoffes de prix, les bijous de toute espèce que les Grecs se partagèrent après ces victoires, étalés dans leurs cités où de pareils objets étaient rares, y firent naître les fantaisies

* Cette victoire eut lieu le jour même où Mardonius, principal instigateur des projets hostiles de Xercès, fut défait à Platée.

Micale, promontoire d'Ionie, était situé vis-à-vis de l'île de Samos.

** Ce défilé, de soixante pas de largeur, est à jamais célèbre par le dévoûment de Léonidas et de ses trois cents compagnons.

David, le restaurateur de l'école française de peinture, a traité ce sujet d'une manière digne de soutenir le parallèle avec les belles productions des grands maîtres de la renaissance.

qui n'appartiennent qu'à l'opulence. En peu de temps, tous les raffinemens de la mollesse asiatique s'introduisirent chez ces peuples, dont les mœurs étaient simples encore, et les besoins peu multipliés.

Le penchant naturel des Athéniens pour les arts de luxe se manifesta dès la reconstruction de leur ville capitale, qu'un beau dévoûment leur avait fait quitter aux approches de l'armée persane *. Mais ils laissèrent subsister, pour nourrir leur ressentiment, quelques vestiges de la fureur dévastatrice de l'ennemi, et, près de ces ruines, ils bâtirent des édifices plus somptueux que les anciens. La perte des statues, des tableaux, que Xercès avait fait transporter dans ses états, fut, comme on le verra, magnifiquement réparée.

---

* La ville était à peu près déserte quand les Perses s'y présentèrent ; elle fut par eux incendiée. Ils envoyèrent à Suze les statues d'Harmodius et d'Aristogiton, comme prémices du butin sur lequel ils avaient compté.

Thémistocle avait fait parler l'oracle pour déterminer tous les citoyens en état de porter les armes, à se réfugier sur la flotte stationnée dans le détroit de Salamine.

De telles dépenses exigeaient d'amples ressources; on sut bientôt s'en procurer : Cimon fit entrer des sommes considérables dans le trésor public par la conquête de l'île de Thasos et de ses mines d'or. Ce fut lui qui donna le conseil à ses compatriotes d'exiger en numéraire le contingent que chaque république confédérée devait fournir pour l'entretien d'un corps de troupes toujours prêt à défendre l'entrée de la Grèce aux soldats du despote orgueilleux de l'Asie *.

Thémistocle, parcourant la mer Égée, moins en héros qu'en pirate, taxait à de fortes amendes les républiques qui, durant la guerre médique, avaient timidement gardé la neutralité. C'était ainsi que les Athéniens, déja gâtés par la soif des richesses, et dont la conscience, naguère, s'était soulevée à la seule idée d'un manque de foi, ne s'étonnaient plus de voir

* Cet argent, tenu d'abord en dépôt à Délos, fut peu de temps après transporté dans la citadelle d'Athènes par ordre de Périclès, qui le fit servir en partie à l'acquittement des dettes que les beaux monumens d'Athènes avaient fait contracter.

leurs vaisseaux rentrer au Pyrée chargés d'un butin fait sur des alliés, à défaut d'autres dépouilles.

La plupart des chefs, qui, dans le produit de ces expéditions, ne s'oubliaient point eux-mêmes, donnaient, à leur retour, des fêtes à la multitude pour en obtenir des suffrages; ils faisaient construire à leurs dépens, des temples, des gymnases, des portiques, ornés de peinture et de bas-reliefs. Ce fut par de telles libéralités envers ses concitoyens, que Thémistocle excita les soupçons d'Aristide (6), qui crut y voir une intention cachée de porter atteinte au régime remis en vigueur depuis l'abolition de la tyrannie.....

[Av. J. C. de 450 à 430.] — Dans cet état de splendeur, l'orgueilleuse Athènes, bien que récemment sortie de ses cendres, semblait dire aux artistes nombreux que sa nouvelle opulence attirait dans ses murs: *C'est à vous, désormais, de signaler aux siècles à venir ma puissance et ma gloire; à moi d'animer votre émulation par d'honorables récompenses.*

L'état florissant des sciences et des lettres, à cette époque, offrait aux hommes à talens de tout genre l'occasion de se placer en évidence

et d'avoir part aux ambitieuses largesses des grands. Hérodote, *le père de l'histoire* *, dévoilait à la curiosité des Grecs leur origine et les annales du monde entier. Pindare, heureux disciple des *poétesses* Myrtis et Corinne **, faisait retentir jusqu'au sommet de l'Olympe la sublime harmonie de sa lyre d'or. Eschyle enfin, repoussant loin de lui les tréteaux de Thespis, se montrait le véritable créateur du drame tragique. Sur son théâtre, décoré par les pinceaux du célèbre Agotharque ***, les spectres mena-

* Cicéron le qualifie ainsi ; d'autres l'ont appelé *le père du mensonge*. Quoi qu'il en soit, Hérodote avait adopté la méthode de Phérécyde de Léros et de Cadmus de Milet, qui, les premiers, avaient écrit l'histoire en prose. Avant eux, les traditions *en vers* étaient peu dignes de foi.

Les récits d'Hérodote, quoique mêlés de fables, intéressent toujours par l'élégance et la clarté de la diction.

** Corinne transmit à Pindare les documens qu'elle-même avait reçus de Myrtis.

*** Cet artiste, né à Samos, où les libéralités du tyran Polycrate avaient rendu les arts très florissans, est le premier qui se soit occupé d'embellir la scène

çans que sa fougeuse imagination évoquait du fond des enfers, remplissaient, à la fois, l'ame du spectateur d'admiration et d'épouvante. L'artiste, hors de lui-même, à ces apparitions étranges, croyait rétrograder vers les siècles mythologiques, et la magie du spectacle ravivait encore sa présence dans le silence de l'atelier.

Ces talens divers, par une influence réciproque, se perfectionnant les uns les autres, étaient les rayons avant-coureurs du beau jour qui, dans Athènes, devait éclairer le triomphe de la statuaire et de la peinture; mais ce qui contribua le plus efficacement à accélérer la maturité de leurs produits, ce furent les études philosophiques, qui dès lors s'allièrent à celles du dessin.

Les doctrines de Thalès et de Pythagore, fondateurs des écoles d'Ionie et de Crotone, avaient donné naissance à d'autres sectes établies en différentes contrées. Xénophanes de Colophon,

---

théâtrale par la peinture. Il entendait très bien les effets de la perspective, et travaillait avec une merveilleuse facilité.

Parménides (7), Zénon d'Élée, Empédocle d'Agrigente, en qualité de philosophes, s'étaient acquis la confiance de leurs concitoyens, et notamment en ce qui concernait les intérêts publics.

Les personnages de cette trempe, bien différens des premiers *sages*, ne bornaient pas leurs méditations aux principes de la morale et de la politique ; elles s'étendaient à tout ce qui peut éveiller la curiosité des esprits que le *doute* humilie. Ils n'osaient cependant, en matière religieuse, s'expliquer qu'à demi, de peur d'encourir, par la hardiesse de leurs conjectures, l'animadversion d'un vulgaire ignorant et superstitieux ; mais dans des comités secrets, à l'abri de toute censure, leurs assertions, tantôt appuyées sur le témoignage des sens, tantôt sur celui de la froide raison, le plus souvent obscures, ou sophistiques, avaient pour but de faire luire aux yeux des adeptes un rayon de lumière, comme échappé des profondeurs où le Moteur de ce vaste univers a caché le ressort de ses opérations. Semblables à ces lueurs furtives qui glissent à travers les nuages, et colorent leurs formes douteuses, la plupart des recherches dans lesquelles ils se consumaient, n'enfan-

taient que des rêves brillans *. Ajoutons néanmoins que, dans les sujets où ils n'avaient à s'imposer aucune réticence, leurs discours, embrassant *l'agréable et l'utile*, tendaient à perfectionner tous les moyens que l'homme peut mettre en usage pour remplir dignement ses devoirs envers la société, et se créer des jouissances. De telles leçons formaient son jugement,

---

* *La nature*, a dit le plus sage des anciens, *est couverte d'un voile que les efforts de tous les hommes et de tous les siècles ne pourraient soulever. La science du philosophe consiste à discerner le point où commencent les mystères, et la sagesse à les respecter..... N'usons donc pas nos jours à connaître l'origine de l'univers, mais à remplir comme il faut la place que nous devons y occuper.....*

« Le monde est aujourd'hui travaillé par un ferment religieux introduit dans la masse du corps social; les doctrines mystérieuses des franc-maçons ou illuminés de tous les pays, devenues si puissantes par le fanatisme de cette foule de jeunes enthousiastes attirés dans les loges où ces secrets sont dévoilés, prouvent la tendance des esprits, au dix-neuvième siècle, vers des vérités qu'une orgueilleuse philosophie voudrait en vain étouffer. »

(De Bonald.)

éclairaient son industrie, épuraient son goût; *la philosophie*, en un mot, comme l'a dit Winckelmann, *établissait la règle du vrai, du bon et du beau, pour chaque chose.*

Dès l'instant, donc, que ce flambeau servit de guide au génie des arts, on le vit prendre son essor vers les hautes régions, d'où les muses l'invitaient à venir près d'elles contempler le front des dieux. Le ciseau des Grecs put alors modeler dignement l'image de ce Jupiter qui, *du mouvement de ses noirs sourcils*, dit Homère, *ébranle les voûtes célestes*; de la chaste Minerve, *dont la bouche ne s'entr'ouvre que pour faire entendre les oracles de la sagesse* *.

Prosterné devant de si séduisantes merveilles, le crédule vulgaire se persuadait que les divinités, en personne, daignaient se dévoiler à ses regards, et l'esprit-fort, subjugué lui-même, cédait involontairement au prestige **.

---

* Sénèque.

** On lit dans le livre de la Sagesse, chapitre XIV : *Multitudo autem hominum, abducta per speciem operis, eum qui, ante tempus, tanquam honoratus fuerat, nunc Deum estimaverunt.*

L'apparition de ces chefs-d'œuvre semblait n'avoir attendu, pour signaler la puissante magie de l'art des Grecs, que l'avènement de l'homme d'état sous les auspices duquel tous les talens dont l'esprit humain ait eu lieu de s'enorgueillir, s'élevèrent à la perfection.

Thémistocle était en exil *; le sage Aristide n'existait plus; les fréquentes absences de Cimon laissaient à Périclès, jeune encore, mais impatient de parvenir, l'espoir fondé de se placer au timon des affaires. Une capacité précoce et de solides études l'avaient rendu, de très bonne heure, admissible aux emplois de haute administration; la tribune était la porte qui promptement y donnait accès. Ses harangues avaient déja marqué sa place au rang des brillans orateurs de cet âge. Attentif néanmoins à préve-

* Les ennemis de Thémistocle, fatigués de l'entendre lui-même vanter ses services, offusqués d'ailleurs d'une inscription gravée sur le frontispice d'un temple qu'il avait fait construire à Diane, auteur des bons conseils, dénoncèrent cette inscription dans les débats du procès, dont l'issue fut la condamnation du héros de Salamine au ban de l'ostracisme.

nir les soupçons et à calmer l'envie, il usa rarement des occasions de se faire applaudir, et ce fut ainsi, qu'avançant pas à pas, il aborda, sans contrariété, le poste objet de son ambition.

[Av. J. C. 440 à 431.] — Dans la lutte toujours active des intérêts publics, il se déclara pour le parti populaire, par l'espoir de s'en assurer les nombreux suffrages * contre Cimon, qui tenait à la faction des grands.

Chaque fois qu'il haranguait la multitude, il prenait plus d'empire sur les esprits, et son ascendant devint tel, qu'après avoir provoqué l'éloignement de ses rivaux ** et limité la juri-

* Le menu peuple abondait dans les convocations, où chaque citoyen recevait trois oboles (neuf sous) pour sa présence.

** L'ample fortune de Cimon lui avait fourni les moyens de fonder plusieurs établissemens d'utilité publique, et d'augmenter encore par des largesses particulières le nombre de ses créatures. Périclès en prit ombrage, et manœuvra de telle sorte que les républicains rigides firent écarter ce partisan de l'aristocratie.

Thucydide, autre collègue de Périclès, éprouva la même disgrace. Celui-ci ne doit pas être confondu avec l'historien de même nom.

diction de l'Aréopage, il osa saisir seul les rênes du gouvernement, sans paraître l'avoir dépouillé de ses formes républicaines.

Délivré de toute opposition à ce haut degré de puissance; Péricles, pour s'y maintenir, appela les arts de luxe à l'appui de sa politique; il multiplia les fêtes, les spectacles, stipendia l'indolence des prolétaires par des distributions de secours gratuits; et les indociles Athéniens ne s'aperçurent pas que la République avait un maître.

Sous le gouvernement de ce célèbre protecteur des arts, la ville d'Athènes se remplit de monumens dont l'extrême magnificence, généralement attestée par les écrivains de l'antiquité, paraîtrait aujourd'hui peut-être exagérée, si les ruines qui parlent encore ne dissipaient à cet égard tous nos doutes. Les fragmens des frises et autres marbres détachés du squelette du Parthénon (8), lesquels ont été récemment transportés en Angleterre, y font l'admiration des artistes et des savans amateurs de tous les pays *.

* Lord Elgin vient d'enrichir le musée britannique des bas-reliefs, malheureusement mutilés, qui déco-

Quelques murmures s'élevèrent contre des projets si coûteux; mais Périclès les fit taire en interpellant avec fermeté les censeurs : « Les dépenses qu'on ose blâmer, dit-il publiquement, rendent à la circulation des richesses qui resteraient stériles dans les coffres de la citadelle *; elles répandent déja l'abondance dans les ateliers d'une foule d'hommes à talent, que nous verrions à regret porter leur belle industrie en d'autres contrées. Quel compte aurions-nous à rendre à nos alliés des sommes qu'ils ont remises en nos mains pour la défense de la Grèce? N'avons-nous pas des navires, des armes, une milice toujours prête à repousser l'invasion des barbares ?.... Si les calculs d'une

---

raient anciennement le fronton du temple de Minerve à Athènes. Ces bas-reliefs se composent de deux cents pieds de la frise de cet antique édifice; une quantité d'autres parties d'ornemens, tels que métopes, chapiteaux, corniches, etc., donnent beaucoup de prix et de variété à cette curieuse collection.

* Le contingent en numéraire de chaque ville confédérée avait été transporté, du temple de Délos, dans la citadelle d'Athènes, sur la demande de Périclès.

étroite et fausse économie faisaient suspendre des travaux dont ma patrie doit tirer un lustre que des siècles accumulés ne pourront ternir, je pourvoirais seul aux frais de leur exécution, et la postérité ne lirait d'autre nom que le mien sur ces monumens honorables.... » *Non, non, qu'ils s'achèvent aux dépens de tous!* cria tout d'une voix la multitude, qui mesurait dans le délire de sa vanité la gloire de la République sur la somptuosité de ses édifices.

Poursuivant dès lors ses desseins sans obstacle, Périclès disposa du trésor public à son gré; il voulut que l'or, le marbre et l'airain, façonnés par des mains habiles, illustrassent à jamais l'époque à laquelle il allait attacher son nom. Il eut aussi le rare avantage de trouver dans le célèbre Phidias le seul homme, peut-être, aux lumières duquel il pût, en toute sécurité, confier la direction de ses vastes entreprises.

Les études de ce maître en tout ce qui était relatif à l'art du dessin, avaient été, pour ainsi dire, universelles; ayant dès sa jeunesse obtenu des succès en peinture, la connaissance des effets résultant de la pittoresque opposition de diverses nuances, lui facilita les moyens de donner de très amples développemens au brillant méca-

nisme de la toreutique*; il en fit même une savante application à la seulpture en ronde-bosse.

Nous devons rappeler à ee sujet que les aneiens simulaeres des divinités de la Grèce avaient accoutumé les yeux à la grossière illusion produite par les sculptures coloriées. Le goût, en s'épurant, ne renonça pas à ce mode d'imitation qui eharmait le vulgaire; mais il fut modifié par l'adoption de la statuaire *cris-éléphantine*, qui en devint le perfeetionnement. La blaneheur laiteuse de l'ivoire rappela eelle des chairs; le luisant de la ehalcédoine brilla dans l'orbite des yeux; et les draperies des personnages, faites en or pur, furent rebrodées encore avec des pierreries, des perles ou des émanx inerustés... L'effigie de la déesse protectrice d'Athènes, exéeutée par Phidias, s'offrit, sous cette parure, à l'admiration de l'univers.

Elle était debout et vêtue d'une longue tunique. L'égide eouvrait sa poitrine; Colotès, élève

* Voyez l'explication du mot *toreutique* dans le livre précédent. Polyclète de Sicyone pouvait seul disputer à Phidias la supériorité en ce genre d'industrie.

de Phidias, y avait ciselé le masque de Méduse, son casque était surmonté d'un sphinx et de deux griffons. Une des mains tenait la lance, l'autre portait une Victoire.

Le combat de Thésée et des Amazones était figuré sur le bouclier. L'artiste avait gravé, pour l'ornement de la chaussure, la lutte des Centaures et des Lapithes; on y voyait aussi celle des géans contre les dieux; les bas-reliefs du piédestal représentaient les ingénieuses fictions de la naissance de Pandore.

La statue de Minerve, parée de ces riches accessoires, avait vingt-six coudées de hauteur (trente-six pieds); son manteau d'or valait, seul, quarante talens (deux millions sept cent mille francs de nos monnaies actuelles); la tunique, la tête et les mains étaient d'ivoire. Phidias aurait désiré, selon Valère-Maxime, traiter ces dernières parties en marbre; il en fit même la proposition dans l'assemblée générale en l'appuyant sur le double motif de *la durée* et de l'économie; mais ce dernier mot la fit rejeter tout d'une voix *: il sonnait mal aux oreilles des Athéniens.

* Ce qui donnerait de la probabilité à l'assertion de

Cette superbe idole fut placée dans le Parthénon, bâti tout en marbre par Ictinus et Callicrate, sous l'inspection de Phidias. Ce temple, d'*ordre dorique* et de cent pieds de façade, occupait le plateau le plus élevé du rocher sur lequel l'architecte Mnésiclès avait construit le portique de la citadelle * dont six grandes colonnes ioniques supportaient le fronton.

A gauche de ce péristyle était une chapelle consacrée à la Victoire, et, vis-à-vis, une galerie décorée de peintures de la main de Polygnote... Le principal vestibule, divisé en trois parties par deux rangs de colonnes, contenait une suite de statues élevées en l'honneur des dieux et des héros athéniens.

Non loin des Propylées, à l'orient, était situé l'*Odéum*, sorte de théâtre où se rassemblaient

---

Valère-Maxime, c'est que Phidias avait dû remarquer, dans les anciennes figures en ivoire, la désastreuse influence d'une atmosphère tantôt sèche, tantôt humide, sur une multitude de pièces de rapport.

* Cette citadelle s'appela primitivement *Cécropie*, du nom de Cécrops, son fondateur. Les habitations s'étant multipliées à l'entour, on ferma la cité par une enceinte de murailles.

les *chorages* * des dix tribus d'Athènes. Périclès l'avait fait disposer dans la forme du pavillon de Xercès; la toiture se terminait en pointe, et les matériaux de la charpente provenaient, selon Vitruve, des débris des navires capturés sur la marine militaire des Perses.... L'agrandissement du fameux temple de Jupiter (9) fondé du temps de Pisistrate, fut encore un des embellissemens auxquels la piété de la multitude s'empressa d'applaudir **.

Dans tous ces travaux la puissante influence du génie de Phidias se faisait aisément reconnaître. Le haut style de l'art grec, auquel son ciseau donna naissance, ne saurait être défini d'une manière bien précise; mais si l'on en juge d'après les descriptions qui nous ont été transmises des chefs-d'œuvre de ce maître, le

* Acteurs figurant dans les pompes publiques. Ils s'exerçaient sur ce théâtre avant la solennité.

Le même local servait aux concours des compositions musicales.

** La munificence de Périclès s'étendit jusqu'aux cités attachées à la fortune d'Athènes; il contribua, par ses libéralités, au prompt achèvement du sanctuaire mystérieux de Cérès-Éleusine.

caractère distinctif de son talent dût consister dans la savante imitation des formes du corps humain, non telles que la simple nature les présente à nos yeux, mais avec cette exacte et belle *symétrie*, cette perfection *idéale* de contours, dont la muse d'Homère avait révélé le type à l'immortel auteur de la Minerve du Parthénon et du Jupiter d'Olympie (10).

Ce *haut style*, que Winckelmann désigne comme celui du second âge de l'art grec, se ressentait du goût austère des précédentes écoles d'Égine et d'Argos ; mais les procédés d'une timide et froide imitation n'auraient pu suffire aux vives conceptions d'un artiste inspiré par les accents de l'épopée et les leçons de la philosophie. Pénétré de la dignité de sa profession qui, chez les Athéniens, était vénérée à l'égale du sacerdoce, tous ses efforts tendirent à donner une fierté divine aux traits de la débile humanité........ De là vint l'expression proverbiale par laquelle on signala dans la suite les beaux produits de la sculpture de haut style : *Telle pièce est marquée du sceau de Phidias.*

Les divins ouvrages sortis de l'atelier de ce prince des statuaires grecs, furent en si grand nombre que, durant sa très longue carrière (11),

il n'aurait pu terminer sans collaborateurs les compositions de toute espèce qui lui ont été attribuées, et qu'on admirait, non seulement dans sa patrie, mais à Delphes, à Élis, à Platée, et autres cités de la Grèce. Il associa de préférence à ses travaux Agoracrite de Paros, Alcamène et Colotès, ses disciples.

[Av. J. C. 452.] — Myron d'Éleuthère, et Polyclète de Sicyone (12), auteur de la superbe Junon du temple de Mycènes, tenaient le premier rang parmi les émules de Phidias. Nous citerons encore au nombre des habiles statuaires de cette période mémorable de l'histoire de l'art, Naucydès d'Argos, Anaxagore d'Égine, Ctésilas, Athénodore d'Arcadie et Stypax de l'île de Cypre *. La peinture (13), nouvellement dégagée des liens de l'enfance, se signalait déja par des compositions d'un intérêt puissant. Polygnote de Tha-

* Les particularités relatives aux nombreux travaux des statuaires et des peintres du siècle de Périclès, se trouvent dans les notes supplémentaires; ces détails trop multipliés auraient embarrassé le texte. (Voyez les pages 184 et 192, qui ont rapport à ces artistes, à la suite de ce livre deuxième.)

sos et Micon venaient de décorer les galeries du *Pœcile* d'une suite de tableaux dont les sujets, puisés dans l'histoire de la nation, en retraçaient les événemens glorieux de manière à produire sur les sens des spectateurs les émotions les plus profondes.

Apollodore, Zeuxis, Parrhasius, Timanthe, et nombre d'autres successeurs de Polygnote, profitant des découvertes que ce savant devancier avait faites dans la partie du coloris, en portèrent tout-à-coup la magie jusqu'à la plus séduisante illusion *.

Les sciences et les lettres, avec lesquelles les arts du dessin entretenaient une correspondance qui, de tout temps, leur fut toujours si profitable, se distinguaient par d'éclatans succès. Les tragédies de Sophocle et d'Euripide, les drames satyriques d'Aristophane, de Cratinus et d'Eupolis, excitaient au théâtre les plus vifs applaudissemens (14); l'éloquence du barreau, dans les plaidoyers de Lysias, d'Antiphon, d'Andocide, etc., ne consistait plus en déclamations froidement empoulées. Hippocrate de Cos, l'astronome Mé-

* Voyez *Détails supplémentaires* (15), page 192.

ton, l'historien Thucydide léguaient à la postérité les fruits de leurs savantes recherches; à la voix de Socrate enfin, la philosophie, descendue des cieux, inclinait son flambeau vers la terre *; la ville d'Athènes, en un mot, était devenue, par ses richesses, la douceur de ses lois, l'éclat de ses fêtes et de ses spectacles, le rendez-vous de tout ce que la Grèce comptait alors d'hommes supérieurs dans tous les genres de talent.

Périclès qui, depuis trente ans, gouvernait la République avec la magnificence et l'autorité d'un monarque, donnait, par la force de son génie, cette impulsion féconde à tous les esprits. Les pétulans Athéniens semblaient n'avoir confié leurs intérêts les plus chers à la sauve-garde de ce chef suprême, que pour se bercer, sans sollicitude, dans une atmosphère de volupté.

L'empire que cet homme d'état exerçait sur ses concitoyens, n'empêcha pas les partisans

---

* *Socrates, primus, philosophiam devocavit e cœlo, et in urbibus collocavit, et in domos etiam introduxit et coegit, de vita et moribus, rebusque bonis et malis quærere.*

(Cicer. *Tuscul. quart.* lib. v.)

outrés de la démocratie de laisser parfois percer, à son égard, leurs sentimens de malveillance. Ils n'osaient le provoquer en face; mais ils essayèrent au moins de l'atteindre dans la personne de ses affidés. Phidias fut suspecté de s'être frauduleusement réservé quelques parcelles de la masse d'or du manteau de Minerve-Parthénie *. Quelque temps après, Anaxagore et la courtisane Aspasie (15) se virent accuser d'avoir publiquement professé des doctrines impies et de corrompre ainsi l'esprit de la jeunesse. Ces deux personnages, chéris de Périclès, n'échappèrent qu'avec peine à la sévérité des juges.

[Av. J. C 430.]—Enhardis par ces attaques, les envieux de l'administrateur le sommèrent enfin de rendre nettement ses comptes **. Sa droi-

* Phidias avait ajusté ce manteau sur le noyau de la figure, de telle sorte que, l'ouvrage achevé, rien n'empêchait que l'on ne pût l'en détacher sans dommage. Il fut donc à même, en le faisant peser séparément, de prouver son innocence...... D'autres tracasseries le décidèrent dans la suite à s'éloigner d'Athènes, et à se fixer en Élide.

** *Que ne songe-t-il au moyen de s'en dispenser,* dit vivement à ce sujet le jeune Alcibiade.

ture et son désintéressement personnel dans la gestion des intérêts publics, rendaient sur ce point délicat sa conscience invulnérable. Cette demande néanmoins, concertée dans un but hostile, l'exposait aux dangers d'une controverse insidieuse, qu'à tout hasard, et pour son repos, il devait éloigner. Il se décida donc, quoiqu'à regret, par le conseil de ses amis, à rallumer le flambeau de la guerre.

Les Athéniens, en effet, toujours préoccupés du désir d'étendre au dehors leur puissance, étaient las d'un état de paix qui n'offrait à leur inquiète ambition aucune chance de profit ou de gloire.

D'autre part, les alliés d'Athènes murmuraient de se voir dans sa dépendance, et déja même quelques cités impatientes s'étaient secrètement engagées dans la coalition qu'organisait Lacédémone contre sa turbulente rivale.

[Av. J. C. de 431 à 406.] — En cet état de choses, le Péloponèse devint le principal théâtre de la lutte acharnée qui, durant vingt-sept ans, promena ses fléaux sur la Grèce entière. Les Perses, plus circonspects depuis leurs défaites en ces contrées, se contentèrent d'y fomenter les divisions, en secondant les efforts des deux cités

prépondérantes, pour qu'affaiblies l'une par l'autre, elles ne pussent, à l'avenir, prêter secours aux colonies d'outremer.

DÉTAILS SUPPLÉMENTAIRES.

(1)

L'Aréopage, chargé du dépôt des lois, veillait à leur maintien, etc.

L'établissement de ce tribunal auguste avait eu lieu bien long-temps avant l'époque où Solon donna son code de législature. Il décida seulement que les membres de cette assemblée, choisis jusqu'alors, sans distinction de naissance ou de rang, parmi les citoyens, ne pourraient à l'avenir être admis à l'honneur d'y siéger, s'ils n'avaient préalablement exercé les fonctions d'archontes.

Les aréopagites connaissaient de tous les

crimes capitaux, et pour n'être point distraits par les objets extérieurs, ils ne se réunissaient que la nuit. La condamnation de Céphale, qui, par mégarde, avait tué Procris, fille d'Érectée sixième roi d'Athènes, et la comparution d'Oreste, meurtrier de sa propre mère, ne laissent aucun doute sur la très haute antiquité de l'Aréopage.

(2)

Solon donna des lois aux Athéniens, non telles qu'ils les auraient voulues, mais les meilleures qu'ils pussent supporter, etc.

Athènes éprouva tous les avantages de ces institutions politiques, depuis l'expulsion des Pisistratides, jusqu'au temps où les victoires de Marathon, de Salamine et de Platée assurèrent l'indépendance des peuples de la Grèce ; mais, dès cette époque aussi, la soif des richesses, l'introduction des superfluités du luxe, le relâchement progressif des anciennes mœurs et les rivalités des chefs, étouffèrent peu à peu, chez les Athéniens, cet esprit public qui fait la force des gouvernemens libres, et leur commande tant de sacrifices.

(3)

L'artificieux Pisistrate usurpa l'autorité suprême en paraissant protéger la multitude contre les prétentions des grands, etc.

L'origine de ce tyran était illustre : fils d'Hippocratès, et descendant de Codrus dernier roi d'Athènes, il comptait encore au nombre de ses ancêtres Nestor, le plus sage des capitaines grecs coalisés contre la famille de Priam.

Assis sur le trône qu'il s'était dressé, ce prince encouragea les talens, n'épargnant rien pour l'instruction de la classe peu fortunée, au bien-être de laquelle il donnait tous ses soins : *J'aime mieux*, disait-il souvent, *procurer de l'aisance au peuple, que de rendre à ses dépens la ville fastueuse.* Elle fut néanmoins redevable à sa générosité de quelques embellissemens. Il répartit durant son règne, entre les citoyens indigens, une certaine étendue de terrains dépendans de ses domaines ; quant aux soldats invalides, il décida qu'en quittant le service, le trésor public fournirait les sommes nécessaires à leur entretien.

Ésope, durant son voyage en Attique, témoin de la douceur du gouvernement de Pisistrate, et des murmures d'une foule d'envieux qui cabalaient contre lui, composa la fable *des Grenouilles qui demandent un roi.*

(4)

Thespis entremêla de dialogues les dithyrambes que des choristes chantaient aux fêtes de la vendange, etc.

Le *dithyrambe* était une sorte d'improvisation poétique, où le chantre, échauffé par les fumées du vin, se livrait dans les concours bacchiques aux transports de sa verve en délire. C'est à peu près l'idée que nous en donne Horace; mais il ne reste aucun modèle de ce genre de chant. Les tableaux en étaient animés et confus, tels qu'ils devaient se peindre dans le cerveau d'un musicien de cette trempe..... Certaines tirades de la *Cassandre* de Lycophron fourniraient peut-être un échantillon de cet enthousiasme désordonné.

(5)

Pisistrate, à l'aide d'une pantomime théâtrale, rentra dans Athènes, aux acclamations d'un peuple émerveillé.

Exilé de sa patrie, ce tyran, dans l'espoir d'y rentrer, s'y était ménagé des intelligences. Il imagina d'appeler dans sa retraite la fille d'un citoyen obscur, nommée *Phya*, belle de visage, d'un port majestueux, et très propre à remplir le rôle qu'il voulait lui faire jouer..... Il monte sur un char pompeux, à côté de cette femme costumée en Minerve. Le casque en tête, l'égide sur la poitrine, une branche d'olivier à la main, elle le conduit sans opposition droit à la citadelle; le héraut, en avant, proclame à haute voix, l'apparition de la déesse protectrice de la cité qui ramène Pisistrate, et le rend à l'amour de ces concitoyens..... Les affidés du prince banni, zélés acteurs dans cette comédie, applaudirent avec la foule à son heureux dénoûment.

(6)

Aristide se défiait des libéralités ambitieuses de son collègue, etc.

Ce vertueux magistrat, uniquement occupé des intérêts de la République, craignait que Thémistocle n'abusât de l'ascendant qu'il lui voyait prendre sur l'esprit de la multitude, et ne finît par porter atteinte aux principes remis en vigueur depuis l'abolition de la tyrannie. Ayant découvert dans le caractère prononcé du fils de Miltiade des qualités propres à le rendre utile à son pays, il mit ses soins à le former pour les affaires. Le disciple, malgré les premiers écarts d'un tempérament de feu, ne démentit point, dans la suite, les favorables prévisions de son digne instituteur. Les Athéniens, en effet, sous la conduite de Cimon, réussirent dans toutes leurs entreprises, et devinrent les chefs de la confédération, qui long-temps eût maintenu la liberté de la Grèce, si de funestes rivalités n'eussent fréquemment armé, les uns contre les autres, les différens peuples de cette contrée.

(7)

Parménides, Zénon d'Élée, et Empédocle d'Agrigente, avaient acquis, en qualité de philosophes, un grand crédit chez leurs concitoyens, etc.

Le premier, disciple de Xénophane, donna des lois aux Éléens, lesquels renouvelaient chaque année le serment d'y être fidèles...... Ce savant, dont les ouvrages ne sont point à regretter, avait adopté la plupart des rêveries de son maître et s'en était composé un système particulier qu'il prit la peine de mettre en vers. Selon ses idées, la génération des hommes descendait du soleil; il n'admettait que deux élémens la terre et le feu, etc.

Zénon s'instruisit à l'école de Parménides, et passait pour son fils adoptif. Originaire de Vélia en Lucanie, il entreprit de délivrer son pays de la tyrannie de Néarque; mais il périt dans les tortures, victime de son zèle pour la liberté. Sa secte prit le nom d'*éléatique*.

Empédocle s'était familiarisé de bonne heure avec les études les plus sérieuses, et ne s'en dé-

lassait que par la musique et la poésie. Sage et modéré dans ses penchans, chéri des Agrigentins, ils lui proposèrent d'accepter le titre de monarque et les rênes du gouvernement; mais il refusa cette marque de confiance, préférant voir l'égalité maintenue dans sa patrie.

(8)

Les fragmens des frises du Parthénon, transportés à Londres, y font l'admiration des artistes de tous les pays, etc.

M. Quatremère, de l'Institut, qui a considéré très attentivement ces marbres sculptés, dit que les figures du fronton de ce même temple sont d'une exécution soignée jusque dans les parties adossées contre le fond du tympan, où ces parties ne pouvaient être aperçues. Il désigne comme les statues les plus remarquables, celles de Thésée ou d'Hercule jeune, de l'Illyssus, le groupe des Parques, celui de Cérès et de Proserpine, auxquels probablement Phidias aurait mis la main. Le bas-relief du Soleil levant appelé Hypérion, où se trouve une tête de cheval, et celui du Soleil couchant, sont dignes de toute l'attention des connaisseurs.

(9)

Périclès avait ordonné l'agrandissement du temple de Jupiter-Olympien fondé par Pisistrate, etc.

Antiochus-Épiphanes, long-temps après, et par un acte de munificence envers les Athéniens, voulut encore embellir ce temple, et chargea l'architecte Consutius de ces derniers travaux, quoiqu'il ne manquât pas d'artistes habiles, à cette époque, dans la Grèce. Peut-être prétendit-il, en faisant choix d'un étranger, flatter la vanité du peuple Romain. Quoi qu'il en soit, Ariobarzane-Philopator, roi de Cappadoce, en agit de même et fit reconstruire l'*Odeum*, ruiné durant la guerre de Sylla contre Mithridate; il en chargea Stallius et Marcus qui néanmoins s'adjoignirent Ménalippe, artiste grec.

(10)

Le Jupiter-Olympien, dernier chef-d'œuvre de Phidias, était compté au nombre des sept merveilles du monde, etc.

Ce colosse extraordinaire avait près de soixante pieds de hauteur. Phidias y avait employé l'ivoire pour les parties apparentes du nu. Le dieu tenait, de la main droite, son sceptre surmonté d'un aigle; l'autre main portait une Victoire. Sa tête, couronnée de feuilles d'olivier, touchait presque à la voûte du temple; elle l'aurait entr'ouverte en supposant que la figure se fût levée de son trône. Par cette dimension hors de mesure, vu la capacité intérieure de l'édifice, le savant artiste donnait à entendre que, pour le créateur de toutes choses, l'espace était sans bornes. Sur le fond d'or de son manteau, d'habiles lapidaires avaient incrusté des plantes de lis, des fleurs et des oiseaux de toute espèce, façonnés en émail.

Le siége avait pour appui quatre lions dorés et une rangée de colonnes intermédiaires. Le reste, fait en bois d'ébène, était parsemé de mar-

queteries d'ivoire...... Pausanias a détaillé d'une manière assez confuse les sujets des bas-reliefs, des sculptures en ronde-bosse et des mosaïques distribués avec profusion sur chacune des faces de ce trône.

Deux groupes représentant les Saisons et les Graces en enrichissaient le dossier. Les accoudoirs, les montans, les traverses, étaient aussi rehaussés de nombreuses ciselures dont les compartimens étaient très adroitement ajustés dans ces étroits espaces. On y voyait Apollon et Diane décochant une grêle de traits sur les enfans de Niobé ; la lutte d'Hercule contre les Amazones ; Vénus sortant du sein des mers ; le Soleil sur son char radieux, et autres images fournies par les traditions poétiques.

Il n'est guère possible, aujourd'hui, d'établir de solides conjectures sur l'apropos ou l'inconvenance de cette multitude de menus objets ; mais on peut en considérer l'emploi comme une élégante imitation des légendes en écriture figurative, dont l'usage, emprunté des Égyptiens, s'était introduit dans la Grèce. Le trône magnifique de l'Apollon d'Amyclès, où Batyclès de Magnésie, un siècle auparavant, avait figuré la majeure partie des fictions mythologiques,

conservait une telle renommée, que Phydias se crut en quelque sorte obligé de le prendre pour modèle; car, dans tout ce qui tient aux arts de luxe, l'expérience ne démontre qu'à la longue le prix d'une noble simplicité. On peut observer en outre que, pour jouir de l'aspect entier du Jupiter-Olympien, le spectateur, vu les proportions colossales de la statue, était forcé de se placer à très grande distance; de ce point de vue éloigné les ornemens du trône étaient, pour la plupart, inaperçus quant aux détails; mais, en se rapprochant, l'œil, qui ne pouvait plus embrasser l'ensemble, aimait à parcourir une suite de tableaux aussi curieux qu'instructifs. Quelles que soient les conjectures plus ou moins favorables que cette multiplicité d'ornemens fasse naître, il n'en est pas moins constant que, non seulement les Grecs, mais les Romains les plus éclairés, regardaient le monument entier du Jupiter d'Olympie comme la plus étonnante merveille de l'art; c'était même *un malheur de mourir avant d'avoir pu contempler ce chef d'œuvre.*

(11)

Malgré sa très longue carrière, Phidias n'aurait pas eu le temps de terminer sans collaborateurs les nombreux ouvrages qu'il lui fallut entreprendre, etc.

Cet artiste infatigable modela quantité de statues coulées en bronze. Celle de Minerve-*Poliade*, c'est-à-dire *protectrice de la ville*, était d'une telle hauteur, que du cap de Sunium, à quatre lieues de distance, les navigateurs pouvaient apercevoir le cimier de son casque et le fer de sa haste. Le fameux orfèvre Mys avait ciselé sur le bouclier le combat des Centaures et des Lapithes. Les dépouilles des Perses défaits à Marathon avaient été consacrées en partie à l'érection de ce colosse.

La Minerve-*Aréa* (*Belliqueuse*), commandée par les Platéens, ne paraissait pas moins remarquable, vu ses immenses proportions; le corps n'était que de bois doré, mais la tête, les mains et les pieds étaient de marbre pentélique.

Parmi les statues que Phidias avait sculptées entièrement en marbre, on distinguait la Vénus-

Uranie du temple de ce nom, et la Némésis de Rhamnus. Celle-ci, taillée dans le bloc que les Perses avaient transporté sur la côte d'Attique pour en faire un trophée de victoire, servit au contraire à constater leur défaite. L'effigie avait dix coudées de hauteur. Des cerfs courans, gravés sur le bandeau de sa couronne, rappelaient peut-être la fuite accélérée des Perses à Marathon. La base était ornée de bas-reliefs relatifs aux fonctions de la divinité *vengeresse de l'injustice*. Phidias y avait aussi retracé quelques événemens glorieux dont les Athéniens désiraient perpétuer le souvenir.

(12)

Polyclète de Sicyone et Myron d'Éleuthère tenaient le premier rang parmi les émules de Phidias, etc.

Le Doryphore, le Diadumène et les Canéphores étaient des figures en marbre où Polyclète avait su rendre les formes de la jeunesse avec tout l'agrément dont elles pouvaient être susceptibles. La première représentait un satellite du roi de Perse; la seconde, un jeune

athlète ceignant son front de la bandelette, signe de sa victoire; et les autres, des vierges athéniennes portant sur leurs têtes les corbeilles pleines des objets nécessaires aux cérémonies religieuses. Polyclète excellait dans ces sortes d'imitations.

Sa statue appelée le *canon* ou la règle, c'est-à-dire le vrai modèle des belles proportions du corps humain, était un des monumens de la sculpture du haut style que consultaient fréquemment les successeurs de ce savant maître.

La statue colossale de Junon exécutée en or et en ivoire pour le temple de Mycène, *ou pour celui d'Argos*, rivalisait de magnificence et de majesté avec la Minerve du Parthénon; mais elle était moindre en hauteur. Polyclète avait modelé les Heures et les Graces sur la couronne de la déesse. Dans l'une de ses mains était le fruit du grenadier; l'autre tenait le sceptre surmonté d'un coucou. Le goût le plus exquis se faisait admirer dans tous les détails de cette pompeuse effigie.

On a transporté du jardin Farnèse à Naples une copie du Diadumène. La conformité de ce marbre antique avec une figure à peu près semblable qui se trouve répétée dans plusieurs

bas-reliefs également antiques, ne laisse aucun doute sur l'authenticité de cette imitation.

Myron d'Éleuthère mettait tant de naturel dans ses ouvrages, que, sous ce rapport, ils ont mérité les éloges les plus ingénieux de la part des poètes contemporains. Ils disaient que le ciseau de ce maître, comme une baguette magique, donnait le mouvement et la vie à tout ce qu'il touchait. Le simulacre en bronze de l'athlète *Ladas* semblait s'élancer de son socle pour saisir la couronne au moment du triomphe. Anacréon, vers la fin de sa vie, exprimait l'illusion que devaient éprouver des pâtres à l'aspect de la vache d'airain de ce même statuaire, par ces vers : « *Berger*, emmène tes « génisses, tu pourrais croire que celle-ci s'est « échappée de ton troupeau. »

Quelques copies du Discobole, chef-d'œuvre de Myron, se sont heureusement conservées; elles suffisent pour nous donner une haute idée de ses talens. Deux autres statues, celle de Bacchus et celle d'Érectée, sixième roi d'Athènes, étaient comptées au nombre de ses meilleurs ouvrages. Il traitait quelquefois des sujets familiers avec une naïveté piquante; on ne pouvait regarder, sans en rire, la plaisante allure d'une

femme âgée qu'il avait représentée dans un état d'ivresse. Ces sortes de caricatures, au surplus, excitent ordinairement la curiosité du vulgaire.

Le mérite de Ctésilas ne fut point contesté; car ce statuaire, que Pline nomme Ctésilaüs, eut l'insigne avantage de remporter le prix dans un concours où Phidias et Polyclète désiraient aussi d'obtenir des couronnes. Il confirma depuis la bonne opinion que ce premier succès avait fait concevoir de son génie, par la belle et savante exécution d'un Doryphore, d'une figure d'Amazone, et surtout par le portrait de Périclès surnommé *l'Olympien*, qui réunit tous les suffrages.

Le même Ctésilas avait rendu de la manière la plus touchante l'héroïque fermeté d'ame d'un guerrier atteint d'un coup mortel, et bravant la douleur au moment d'exhaler son dernier soupir.

Les auteurs anciens ont beaucoup vanté l'expression de cette statue. La description qu'ils en ont faite serait-elle applicable à la figure qui nous est connue sous la dénomination inexacte de *gladiateur mourant*? Winckelmann est d'un avis contraire : Ctésilas, remarque-t-il, ne traitait que des sujets héroïques, et les ennoblissait encore par l'air de dignité qu'en général, il

imprimait à ses personnages. Ce guerrier, d'ailleurs, ne pouvait être un de ces infortunés lutteurs ignorés chez les Grecs dans le bel âge de l'art. *C'est plutôt*, observe le savant antiquaire, *un héraut semblable à ceux des jeux olympiques, comme le dénote le cordeau qui entoure son cou, et le corps placé auprès de lui.*

L'explication qui se lit dans la notice des antiques du Musée du Louvre, est autrement conçue : « *Les cheveux courts et hérissés*, le « profil du nez, les moustaches, et la forme des « sourcils, l'espèce de collier (*torquis*), tout en « cette statue concourt à y faire reconnaître un « guerrier barbare, gaulois ou romain, mourant « sur le champ de bataille, entouré d'instru- « mens militaires et de lances brisées. »

Naucydès d'Argos, auteur d'un Discobole non moins estimé que celui de Myron, et dont il nous reste aussi des copies, fit pour la ville de Corinthe une Hébé, en or et en ivoire, qui fut jugée digne d'être placée en regard de l'un des chefs-d'œuvre de Polyclète. On distinguait encore un Mercure de sa main, et deux figures iconiques de Chimon, vainqueur à la lutte: l'une, restée en Élide; l'autre, transportée, dans la suite, d'Argos à Rome, pour l'ornement du

temple de la Paix. Le groupe d'un homme sacrifiant un bélier, lui fit aussi beaucoup d'honneur.

Alcamène fut le plus habile élève de l'école de Phidias. Sa Vénus, dite *des Jardins*, parut si belle que ses envieux feignaient d'y reconnaître la coopération du maître; cependant une figure de l'Amour qu'Alcamène exécuta seul, à Thespies, ne sembla pas moins parfaite que celle de Vénus, et prouva que l'auteur savait se passer de toute assistance...... L'élégance des formes fit admirer sans doute la triple Hécate, qu'il imagina de représenter par un groupe de trois femmes, réunies de manière à ne former qu'un seul et même personnage. Il crut l'idée ingénieuse; les gens de goût la jugèrent bizarre. Ils applaudirent avec raison un Vulcain dont il avait très adroitement dissimulé la défectuosité de l'allure, tout en la laissant soupçonner.

On citait encore avec éloge deux statues colossales que lui avaient demandées les Thébains pour leur temple d'Hercule, l'Esculape de Mantinée, et notamment un Bacchus en or et en ivoire du fini le plus précieux.

Phidias avait retouché, disait-on, la plupart des ouvrages d'Agoracrite; il laissait même attri-

buer à cet élève, pour lequel il avait une tendre affection, la Némésis du bourg de Rhamnus, dont le favori, peut-être, avait simplement dégrossi le bloc; mais dans la suite on n'aurait pu, sans injustice, lui contester l'entière et belle exécution des statues en bronze de Jupiter et de Minerve qui, destinées à l'ornement du sanctuaire de Delphes, établirent solidement sa renommée.

Colotès, condisciple d'Alcamène et d'Agoracrite, fit preuve d'autant d'invention que de goût en ciselant l'égide magnifique de la Minerve du Parthénon. Une figure d'Esculape et différens portraits de philosophes ne lui firent pas moins d'honneur.

Théoscome de Mégare, vers le même temps, se distingua par des travaux en or et en ivoire qui lui méritèrent l'avantage d'être admis au nombre des collaborateurs de Phidias..... Ses compatriotes eurent recours à son génie pour la composition du monument qu'ils consacrèrent à la mémoire d'Hermon, habile navigateur, auquel ils avaient accordé chez eux les droits de citoyen.

Stypax, de l'île de Cypre, est, parmi les statuaires de cet âge, noté favorablement dans les

écrits de Pline. Il avait imaginé de représenter, comme figure épisodique d'un sacrifice, celle d'un jeune homme attisant de son souffle le foyer où rôtissaient les entrailles de la victime. L'attitude du personnage, sa bouche contractée et le gonflement de ses joues, aidaient sans doute à l'illusion dont Pline s'étonnait; mais pour motiver ses éloges, de pareils moyens de succès n'étaient pas suffisans.

Myrmécide de Lacédémone se recommandait de même à la curiosité du vulgaire par des imitations qui supposaient, de la part de l'artiste, plus de patience et de légèreté d'outil que de talent réel. Il fit un char attelé de quatre chevaux, le tout de la grosseur d'une noisette, et un navire, aussi menu, chargé de tous ses agrès. Ces colifichets, fabriqués en marbre, attiraient chaque jour la foule à son atelier. De si nombreux suffrages lui persuadèrent que, dans sa sphère, il s'élevait à la même hauteur que Phidias; mais qu'un nain s'aligne à côté d'un géant, l'un n'en paraîtra que plus grand, et l'autre plus petit.

A la suite de tous ces noms, celui de Socrate, fils du sculpteur Sophronisque, causera quelque surprise. Ce moraliste célèbre exerça dans sa

jeunesse la profession de son père, mais il ne tarda guère à quitter le ciseau pour se livrer tout entier aux études philosophiques.

Quelques écrivains ont rapporté que le groupe des Graces et le Mercure qu'on admirait aux Propylées, étaient de sa main. Il est plus probable qu'un statuaire thébain, également nommé *Socrate*, ait été l'auteur de ces ouvrages. Périclès, en effet, avait fait travailler ce dernier aux décorations de la citadelle.

(13)

La peinture, dégagée des liens de l'enfance, se signalait déja par des prodiges, etc.

Doué d'une étonnante fécondité d'imagination, Polygnote de Thazos devina, pour ainsi dire, tous les secrets de son art, et laissa loin de lui Panœnus, auteur du tableau de la bataille de Marathon.

Ce savant peintre ne se borna pas à reproduire les formes corporelles du modèle vivant, il voulut encore que ses traits exprimassent les affections secrètes de l'ame. Dans la prise de

Troie, qu'il peignit sur les murs du *Lesché* * de Delphes, l'œil du spectateur pouvait discerner à travers le voile léger de Cassandre la pudique rougeur du front de cette fille de Priam, victime de la brutalité d'Ajax.

Pline prétend que Polygnote est le premier qui ait su rendre les physionomies de ses personnages parlantes, *en leur faisant ouvrir la bouche et paraître les dents.* Quintilien dit à son tour que les peintures de ce maître laissaient quelque chose à désirer sous le rapport du coloris. Il s'attachait néanmoins à copier avec agrément les détails de la parure des femmes, à varier élégamment les ornemens de leur coiffure, à les vêtir de riches draperies, accessoires qui nécessitaient l'emploi de couleurs éclatantes et la combinaison pittoresque de leurs contrastes. Il est à présumer, au surplus, que Polygnote n'avait pu, tout-à-coup, porter cette partie attrayante de l'art à son plus haut degré d'illusion.

---

* Les *leschés*, édifices où les citoyens avaient la liberté de se livrer aux agrémens de la conversation, contenaient des salles pour les hommes d'un âge mûr, et d'autres pour les jeunes gens. Ces pièces étaient ornées de peintures instructives.

On pourrait conjecturer de même, d'après les descriptions que Pausanias a tracées des tableaux de l'incendie de Troie et de la descente d'Ulysse aux enfers, que ces immenses compositions étaient embarrassées d'un trop grand nombre de scènes épisodiques, pour qu'il pût en résulter unité d'intérêt et netteté d'ensemble. Les beautés de détail et la fécondité d'invention compensaient amplement, sans doute, un défaut assez ordinaire aux productions de cet âge *.

Les habitans d'Athènes ne se lassaient pas de contempler, dans les galeries du Pécile, les traits glorieux de l'histoire nationale dont le savant pinceau de Polygnote les avait décorées. Ils y voyaient avec orgueil Thésée, à la tête de ses

* Nos peintres gothiques encadraient souvent le sujet principal de la scène qu'ils avaient à représenter, d'une suite de petits tableaux où les diverses vicissitudes de la vie d'un saint anachorète ou d'un martyr se trouvaient figurées. Les talens d'imagination pèchent par trop d'abondance quand le goût n'est pas formé.

Polygnote aurait-il usé de pareille méthode pour ne rien omettre dans ses vastes compositions? Il inscrivait les noms au dessous de chacun de ses personnages.

braves compagnons, mettre les Amazones en déroute; le combat où les Athéniens se dévouèrent généreusement pour la cause des Héraclides; la lutte qu'ils soutinrent, près d'OEnée, contre l'armée de Lacédémone. Les acclamations des spectateurs redoublaient à l'aspect de la bataille de Marathon. Quelques-uns des guerriers qui y avaient combattu dans leur jeune âge, croyaient revoir les principaux acteurs de ce drame héroïque, tant leurs portraits y étaient savamment indiqués.

Moins ambitieux de récompenses pécuniaires que de gloire, Polygnote refusa le paiement de ces travaux, et ne se montra pas moins généreux après avoir orné le temple et le Lesché de Delphes. En reconnaissance de ce noble désintéressement, les amphicyons lui conférèrent les priviléges des *francs-hospices*, et chez les Athéniens il obtint les droits de citoyen.

Cet artiste perfectionna tous les procédés de la peinture encaustique; ils consistaient dans la mixtion des couleurs avec la cire et le bitume échauffés jusqu'au point de torréfaction. Il avait reçu peut-être les premières notions de cette méthode, inventée par les Rhodiens, du peintre Aglaophon, son père. Lysippe d'Égine, Nicanor

et Arcésilas de Paros l'avaient récemment mise en usage sur le continent de la Grèce *. Les profondes études de Polygnote et sa sagacité naturelle lui procurèrent en ce genre d'exécution une incontestable supériorité sur ses émules, au nombre desquels se distinguaient Denys de Colophon, Céphissodore, Pauson d'Éphèse, Phryllus, et Micon, l'un des décorateurs des galeries du Pœcile.

Bien que la peinture historique, à l'école de Polygnote, eût déja signalé ses merveilles, le pinceau créateur de cet ancien maître n'avait

* On a pratiqué la peinture encaustique jusqu'au sixième siècle de l'ère actuelle. Depuis ce temps il n'en a plus été question, et la connaissance de ses procédés est tombée en oubli. MM. de Caylus et Magault firent beaucoup de recherches, vers le milieu du siècle dernier, pour retrouver l'ancienne méthode, et M. Vien, sous leur direction, peignit à la cire une Minerve qui fut présentée à l'académie des Inscriptions. MM. Hallé, Bachelier et Lorrain tentèrent à leur tour de nouveaux essais en ce genre, mais on ne tarda pas à plaisanter sur ces prétendues découvertes qui bientôt furent oubliées, si ce n'est dans quelques ateliers de *peintres vernisseurs*. (Voyez les Observations de M. de Paw sur la Grèce.)

pu rendre encore, au moyen du mélange raisonné des couleurs et de leur rupture, les effets résultant de la magie du *clair-obscur*..... Ce fut Apollodore qui, le premier, les fit connaître, et sut donner à ses imitations tant d'éclat et de vérité, qu'on le nomma *Sciographe* *; mais il eût le dépit de voir un de ses élèves s'emparer de ses découvertes, et lui ravir le titre d'inventeur. Une pièce de vers où généreusement il s'avoua vaincu, fut sa seule vengeance.

Les peintures de Zeuxis, en effet, produisaient, disent les anciens narrateurs, une illusion complète. Ils ont beaucoup vanté certaine corbeille de raisins qu'un enfant portait sur sa tête, et que les oiseaux venaient béqueter. De telles anecdotes peuvent amuser un instant les oisifs; mais il est fastidieux pour l'amateur des arts de les entendre répéter.

Zeuxis n'aimait point à traiter des sujets compliqués, et choisissait de préférence ceux qui, ne comportant qu'un petit nombre de personnages, lui laissaient la faculté de les disposer de manière à n'exiger aucun sacrifice et

* *Le peintre de la lumière et de l'ombre.*

à lui permettre d'en exprimer toutes les beautés. *La grace*, pensait-il, *ne se montre que dans le calme des passions*. L'expression douce et modeste de sa fameuse Pénélope a fait dire à Pline que les mœurs de cette chaste épouse étaient peintes sur tous les traits de son visage. On sait que le portrait d'Hélène fut tracé par ce même Zeuxis, d'après cinq différens modèles, et qu'en réunissant, dans cette image unique, les divers agrémens qui charmaient ses regards, il imita, sans s'écarter de la nature, *une beauté parfaite....* Nous ne rapportons une historiette si connue que par rapport à l'interprétation du mot *beau idéal*, ou *beau de réunion*, comme le dit l'auteur des *Voyages du jeune Anacharsis.*

Zeuxis, ne négligeant rien de ce qui pouvait l'aider au perfectionnement de ses ouvrages, modelait en argile les objets qu'il se proposait d'imiter (méthode excellente adoptée par notre célèbre Poussin). Lui reprochait-on la lenteur de ces préparations : *Je travaille*, répliquait-il, *pour l'immortalité.*

Plein de son mérite, il ne pouvait entendre, sans impatience, les admirateurs de ses productions vanter de menus détails et passer sous silence ce qu'il croyait devoir mériter leurs

éloges. Lucien rapporte que ce peintre, ayant exposé sur la place publique le tableau de la Centauresse qui allaite ses petits, le fit presque aussitôt remporter par Micon, son élève, dépité de voir la foule uniquement préoccupée de la singularité du sujet.... Le sophiste grec en fait la description en ces termes :

« La femelle du centaure est accroupie sur un gazon vert et touffu. Sa partie inférieure, penchée d'un côté, présente exactement la forme d'une cavale; ses pieds de derrière sont étendus et ceux de devant reployés..... Sa partie supérieure est celle d'une belle femme qui s'appuie sur le coude. Elle tient dans ses bras un de ses petits, et lui présente la mamelle.

« Vers le haut du tableau, le centaure, dont on ne voit que la moitié, se courbe vers ses enfans et leur sourit, en agitant, pour leur faire peur, un lionceau par dessus leurs têtes. »

Lucien déclare n'avoir vu que la copie de cette peinture, qui s'était heureusement conservée à Athènes. L'original avait péri, près du promontoire de Malée, où fut englouti le navire qui le transportait en Italie par ordre de Sylla.

Parmi les autres chefs-d'œuvre de Zeuxis,

on citait particulièrement son Hercule enfant, étranglant des serpens dans son berceau, et la figure d'un athlète, que l'auteur lui-même n'hésitait pas à désigner comme une *pièce incomparable*. Quant à ses petites peintures *monochromes*, elles étaient terminées avec un soin extrême; on les recherchait vivement, malgré les prix énormes où la fantaisie des amateurs les avait fait monter du vivant de l'auteur. Il acquit de si grandes richesses que, sur la fin de sa vie, il craignit de compromettre sa dignité, en continuant de recevoir le salaire de ses travaux. Les derniers ouvrages qui sortirent de son atelier, furent, par lui, distribués en libéralités fastueuses. Quelques souverains s'honorèrent même de ces dons, qu'ils prisaient comme les plus précieux ameublemens de leurs palais. Archélaüs, roi de Macédoine, accepta le tableau du dieu Pan avec beaucoup de reconnaissance, et les Agrigentins, celui d'Alcmène.

Parrhasius d'Éphèse était venu dans Athènes partager avec Zeuxis les suffrages des gens de goût. A la correction d'un dessin plein d'élégance, son talent unissait le mérite de l'expression...... Socrate, dit-on, lui avait démontré l'importance de cette éloquente partie de l'art,

jusqu'alors trop peu étudiée peut-être. Les contours de ses figures semblaient tourner dans les fonds et s'y perdre; serait-ce ce que Pline a voulu faire entendre, en disant que Parrhasius montrait plus d'habileté dans l'exécution des contours que des *milieux?*... Nul peintre, au surplus, ne mit plus de suavité dans son *faire*, ne donna plus de finesse et d'agrément aux traits du visage, à ceux des femmes surtout; n'ajusta leur chevelure avec plus de goût : toutes ces qualités, dis-je, l'on fait considérer comme le premier instigateur du culte que les artistes grecs vouèrent aux Graces. Sous ce rapport, on peut encore attribuer à Parrhasius la gloire d'avoir communiqué ses voluptueuses inspirations à l'art *statuaire*. On voudrait n'avoir pas à lui reprocher de petites compositions, dont les sujets obscènes ne pouvaient que déshonorer un talent tel que le sien. Une de ces peintures avait été transportée à Rome, et s'y était conservée jusqu'au temps de Tibère; elle fut léguée à ce luxurieux empereur; la valeur en avait été estimée à plus d'un million de sesterces.

Pline raconte que Parrhasius avait imaginé de personnifier le peuple d'Athènes, et ce por-

trait le faisait paraître, à la fois, courageux et timide, sage et frivole, compatissant et féroce, inspirant tour à tour l'admiration et le mépris... Il n'est pas facile de concevoir comment, sans un attirail allégorique, le peintre eût clairement exprimé des affections si contraires. Un savant amateur (M. Quatremère) présume que cette figure emblématique était affublée de plusieurs masques d'hommes et d'animaux, lesquels indiquaient les inégalités du caractère de la population d'Athènes. L'effrayante expression de son Prométhée déchiré par un vautour fit soupçonner, *injustement sans doute*, que c'était la représentation des angoisses d'un esclave, qu'il avait, tout exprès, soumis à d'affreuses tortures.

On a beaucoup vanté deux figures servant de pendant l'une à l'autre. C'étaient des soldats sortis de la mêlée vers la fin du combat : l'un, couvert de sueur, exténué de fatigue, se soutenait à peine; son camarade n'avait pas encore déposé ses armes, ses membres violemment contractés se montraient prêts à soutenir une seconde lutte. L'accablement de l'un, l'agitation de l'autre, ne pouvaient être représentés d'une manière plus pittoresque et plus vraie.

Zeuxis et son émule, enflés des louanges qui

retentissaient à leurs oreilles, se croyaient d'une nature supérieure, en quelque sorte, à celle du commun des mortels. Parrhasius poussa même le charlatanisme jusqu'à se vanter d'être un descendant d'Apollon, ajoutant que les divinités dont il avait peint les images, s'étaient parfois manifestées sans voile à ses yeux.

Ces deux artistes se qualifiaient des titres les plus magnifiques; ils n'assistaient aux assemblées d'apparat, aux fêtes publiques, aux jeux du théâtre, que vêtus de pourpre et le front ceint de riches diadêmes. Ces jactances d'un amour-propre en délire paraîtront moins étranges, si l'on considère que les frivoles Athéniens, comme le remarque l'auteur des *Voyages d'Anacharsis*, comblaient de beaucoup plus d'honneurs les talens qui servaient à leurs plaisirs, que ceux qui pouvaient les instruire.

Ce ne fut pas un vain triomphe, pour Timanthe de Sicyone, de s'entendre proclamer, dans un concours de peinture ouvert à Samos, vainqueur de Parrhasius. Le sujet proposé devait représenter Ulysse et le fougueux Ajax se disputant la possession des armes d'Achille : *Par quelle fatalité*, s'écria Parrhasius, en voyant couronner son émule, *le vaillant fils de Téla-*

mon doit-il céder à la fortune d'un adversaire peu digne de se mesurer avec lui?

Timanthe ne mettait la main à l'œuvre qu'après avoir bien médité ses plans. L'exacte observation des convenances, la noble expression de ses personnages, et l'apropos avec le lequel il faisait concourir tous les accessoires au parfait développement de son sujet, lui méritèrent le titre de *peintre des sages*.... Voulant faire comprendre aux spectateurs de son tableau de Polyphème endormi, combien la taille du cyclope était gigantesque, il peignit des satyres qui, sans bruit, mesuraient son pouce avec leur thyrse.

Dans la composition du sacrifice d'Iphigénie, le voile dont il imagina de couvrir la tête d'Agamemnon, laissait pressentir les angoisses de ce père infortuné, sans que la vue de ses larmes démentît la fermeté du héros. C'est ce que Pline explique par ces mots : *Patris ipsius vultum velavit, quem dignè non poterat ostendere* *.

---

* Le peintre anglais Reynolds, et Falconet, savant statuaire, ont désapprouvé l'idée de Timanthe. Le

Les documens de la philosophie exerçaient, à cette époque, la plus avantageuse influence dans l'école de Sicyone, où florissait Timanthe.... Le savant Eupompe, un demi-siècle plus tard, et son disciple Pamphile, y défendirent courageusement les anciennes doctrines contre les théories ambitieuses de quelques prétendus interprètes du système de Phidias, qui commençaient à faire secte.... Imitateurs fidèles de la nature, ces deux maîtres, par leur exemple et leurs leçons, préparèrent une génération d'élèves dont le goût délicat et pur sut allier, pour la gloire de l'âge suivant, le doux accent des graces à la majesté du haut style.

---

célèbre Poussin, cependant, en a fait usage dans son tableau de *la Mort de Germanicus.*

On lit dans la tragédie d'Euripide : *Lorsqu'Agamemnon vit Iphigénie conduite à l'autel, il frémit et se couvrit la face de son manteau.* Racine a traduit ce passage.

(14)

Les drames satyriques d'Aristophane, de Cratinus et d'Eupolis, excitaient au théâtre les plus vifs applaudissemens, etc.

On voit par l'amère causticité des saillies de ces poètes comiques, que l'urbanité de langage dont Périclès, Aspasie et leurs entours avaient donné l'exemple, n'eut qu'assez tard de l'influence sur la moyenne société d'Athènes. Aristophane, qui vraisemblablement ne manquait pas de sagacité, se serait-il permis, sur les tréteaux où il donnait carrière à sa verve impudente, tant de plaisanteries obscènes et de scandaleuses personnalités, si le rire approbateur de la multitude n'eût encouragé son audace? La pièce des *Nuées*, bien qu'elle ait été jouée plus de vingt ans avant la calomnieuse accusation de Socrate, laissa dans le public des préventions qui contribuèrent sans doute à la funeste issue du procès *. Les divinités mêmes

* Sur le théâtre d'Aristophane, Socrate était si-

n'étaient pas à l'abri des sarcasmes du poète.... Périclès crut devoir tolérer une telle licence pour mieux persuader que, sous son administration, le peuple jouissait d'une liberté sans mesure. Ce ne fut qu'après la bataille de Chéronée, et sous la dépendance de la cour de Macédoine, que la scène comique d'Athènes

---

gnalé comme un sophiste dont les dangereuses doctrines mettaient en problême l'existence des divinités du pays.

Ce moraliste, en effet, dans ses communications confidentielles, réprouvait les dogmes du polythéisme pour n'admettre qu'un Dieu *seul* et des *génies secondaires* qui favorisaient de leurs inspirations quelques mortels privilégiés.

« Les initiés aux mystères d'Éleusis reconnaissaient « de même, sous la dénomination abstraite de *Destin* « (ou *fatum*) un être éternel, immatériel, incorporel, « supérieur à tous les dieux de l'Olympe. L'attribut « spécial de cet être suprême n'était pas, selon les « initiés, une *volonté* qui commande les événemens, « mais une *prescience* qui les devance sans les déter- « miner......

« Cette opinion primitive des sages de l'antiquité « s'est retrouvée chez les peuples sauvages du Nou- « veau-Monde. »

(*Note* de M. de Toulongeon *sur Homère*.)

subit une réforme que réclamait le respect des mœurs et la tranquillité des citoyens.

(15)

Anaxagore et la courtisane Aspasie n'échappèrent qu'avec peine à la sévérité des juges, etc.

D'après le système d'Anaxagore de Clazomène, le soleil n'était qu'un *globe enflammé*, et la lune, qu'une *terre habitée*. C'était exclure, en quelque sorte, du nombre des divinités que les Grecs adoraient, l'astre du jour et celui de la nuit. Ce philosophe, disciple d'Hermotime, avait transféré son école chez les Athéniens, auxquels il eut la hardiesse d'expliquer ce que Thalès, Anaximandre, et le sophiste dont il avait reçu les premiers documens, ne s'étaient permis d'énoncer qu'avec de prudentes réserves, savoir : *La suprême Intelligence à débrouillé le chaos; elle conserve comme elle a produit; elle pénètre tout; elle remplit tout; elle imprime à tout le mouvement et la vie* *.

---

* Discours de M. Courvoisier, procureur-général, prononcé à la cour royale de Lyon en 1827.

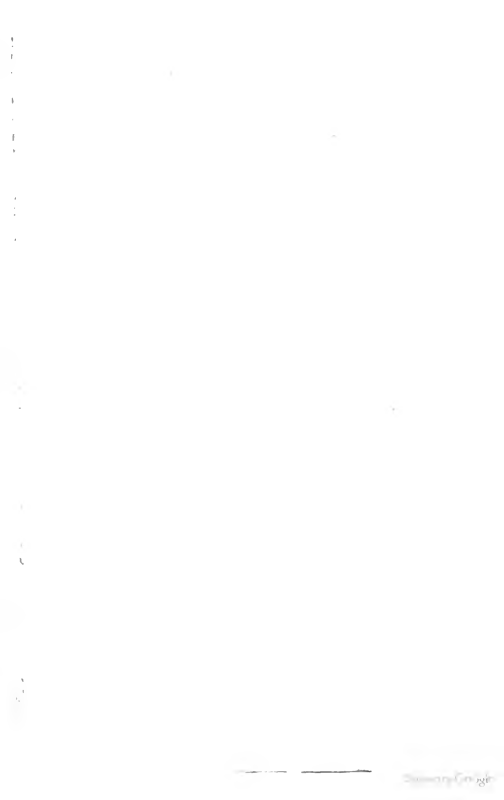
La fameuse Aspasie, d'abord simple maîtresse, puis épouse de Périclès, ne s'était pas moins compromise par sa conduite déréglée que par la hardiesse de ses opinions. Née à Milet, elle était venue professer l'éloquence à Athènes. Une imagination vive et féconde, l'instruction la plus variée, l'aisance et l'affabilité de ses manières, opérèrent sur les jeunes citoyens de haut bord plus de séduction, peut-être, que les attraits dont elle était pourvue; elle savait, d'ailleurs, les attacher à ses intérêts en s'associant un essaim de beautés faciles. Ce scandale fut assez long-temps toléré par le crédit de l'homme puissant qu'elle tenait sous son empire. Sa maison était une école de galanterie et de politique; dans le cercle enfin des savans et des beaux-esprits dont se composait sa cour, Socrate lui-même ne rougissait pas de se placer comme disciple; car les plus graves personnages se laissaient amorcer par les chants de cette syrène enchanteresse : ses discours, tantôt sententieux, tantôt d'une originale et piquante gaîté, se modulaient sur tous les tons avec autant d'apropos que d'adresse.

Ce furent les leçons d'Aspasie et celles du plus excellent moraliste de l'antiquité païenne,

qui rendirent le cœur du jeune Alcibiade, tour à tour, docile à l'instinct du vice et de la vertu. La nature peut-être ne répartit ses faveurs à nul autre avec plus de libéralité : d'illustres ancêtres, des dehors pleins de charmes, un riche patrimoine, et la disposition à mésuser de ces avantages, firent augurer de bonne heure ce que la République devait espérer ou craindre du naturel ardent qu'on remarquait en lui. Bien que les gens sensés fussent choqués de l'espèce d'effronterie avec laquelle il semblait défier le blâme, la plupart n'en étaient pas moins disposés à excuser les écarts de l'être indéfinissable dont l'impudeur avait de la grace, et qui, par l'aveu de ses torts, la naïve expression de ses regrets, ôtait, pour ainsi dire, à la débauche ce qu'elle aurait eu d'avilissant pour tout autre. Un tel modèle était bien pernicieux dans Athènes; et, malheureusement, parmi les jeunes gens de distinction, il en était bien peu qui n'eussent été flattés de lui ressembler.

Ces portraits, tant de fois retracés, paraîtraient des hors-d'œuvre dans cet ouvrage, si les prodigalités fastueuses de Périclès, le langage doré d'Aspasie, et les mœurs voluptueuses d'Alcibiade, n'eussent préparé, comme nous

l'avons dit, le génie des arts à tempérer la fierté sévère de son style, en lui conservant toute sa majesté.



LIVRE TROISIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

Philippe de Macédoine. — Ascendant de sa politique sur les démêlés des républiques de la Grèce.

[Avant J. C. de 428 à 406.] — L'homme d'état qui, depuis l'exil de Cimon, réglait seul les destinées d'Athènes, succomba malheureusement dès la troisième année de la longue guerre du Péloponèse, sous l'atteinte de l'air empesté qui, du fond de l'Éthiopie, étendit ses ravages jusque dans l'Attique *.

* La contagion s'introduisit au Pyrée par l'arrivée

[Av. J. C. 429.] — La mort de ce chef habile laissa le champ libre aux intrigues d'un démagogue (1), dont la jactance et les belles promesses surprirent aisément la confiance d'une multitude qui ne voulait pas être désabusée de ses glorieuses chimères, ni inquiétée dans ses amusemens....... Un premier succès dans l'ile de Sphactérie fut bientôt suivi de la déroute complète de l'armée qu'il commandait au siége d'Amphipolis, où son impéritie et sa lâcheté lui coûtèrent la vie.

Alcibiade, en lui succédant, se flatta vainement d'élever sa patrie au plus haut point de puissance et de gloire, dans l'espoir de s'y dresser un trône ombragé de lauriers. Il y eût réussi peut-être; mais son génie, son heureuse audace et ses travers le rendirent, tour-à-tour, l'idole et le fléau de ses concitoyens.

Depuis la mort de Périclès, la fortune d'Athènes, à part quelques phases prospères, alla toujours en déclinant. — [Av. J. C. 404.] — Assié-

---

d'un vaisseau marchand. Elle infesta les îles de la mer Égée et quelques provinces de la Perse.

gée enfin, après la perte de sa marine au combat d'*OEgos-Potamos* *, et prise par Lysandre, elle se vit réduite à la merci du vainqueur (2), qui la soumit au régime arbitraire de trente magistrats de son choix.

Le joug de Lacédémone ne fut pas de longue durée. Le généreux Thrasibule, réfugié chez les Thébains, osa, l'année suivante, marcher fièrement à la tête de quelques compagnons d'infortune vers sa patrie, en chassa les tyrans, et lui rendit ses lois; mais, appauvrie et démantelée, cette triste cité dut attendre de nouveaux secours pour cicatriser ses blessures.

Durant ce période calamiteux de l'histoire d'Athènes, la sève des arts, comprimée dans ses canaux, n'y circula qu'avec langueur. Sparte avait inauguré, dans le temple de Delphes, la statue de Lysandre couronné par Neptune. Les cités alliées s'étaient empressées d'accorder de

* OEgos-Potamos était l'embouchure du fleuve de la Chèvre, qui se vidait dans l'Hellespont. Ce fut de là que Conon s'esquiva, dès le commencement de la bataille, avec huit galères seulement, de cent quatre-vingts dont se composait la flotte des Athéniens.



pareils honneurs à leurs capitaines *. Ces trophées d'un triomphe remporté, non sur les ennemis perpétuels de la nation, mais sur des frères, laissaient aisément reconnaître à la froideur du style, que le souvenir des journées de Marathon, de Salamine et de Platée ne stimulait plus la verve des artistes.

Canachus, sculpteur sicyonien **, Patrocle de Crotone, Alypus élève de Naucydès d'Argos, et Tysandre, se prêtèrent à l'exécution de ces monumens. Quant à Téléphane de Phocée, auteur d'un Apollon très estimé, d'une belle figure de Larysse, et de l'effigie iconique de l'athlète Spintharus ***, il s'était retiré chez les Perses, fatigué des dissensions qui désolaient la Grèce; mais un événement inattendu, dont,

* Aucun de ces ouvrages ne se trouve mentionné dans les écrits des auteurs anciens, de manière à en donner une idée avantageuse.

** Celui que Pausanias a probablement désigné comme élève de Polyclète; car il y a eu plusieurs statuaires de ce même nom.

*** Il avait été vainqueur dans les cinq combats du Pentathle.

succinctement, nous allons rendre compte, suspendit pour un temps ces hostilités intestines, et permit qu'une lumière vive et pure brillât de nouveau sur le champ des beaux-arts.

L'amiral Conon, surpris et mis en une déroute complète sur les rives de l'Hellespont, attendait depuis longues années, chez Évagore, roi de Cypre *, l'occasion de réparer sa honte et de reparaître avec honneur parmi les siens. Ayant appris, dans sa retraite, que la suprématie hautaine de Lacédémone indisposait ses alliés; que, d'autre part, les exploits d'Agésilas, en Asie, donnaient de l'inquiétude au monarque persan, le général athénien crut pouvoir offrir au grand roi ses services; il lui fit entendre que, pour écarter Agésilas des frontières de son empire, il ne lui fallait que seconder la récente coalition de Thèbes, de Corinthe et d'Argos contre la république de Sparte. Cet avis fut soudain adopté.

Conon, chargé du commandement d'une flotte

* Ce prince rendit fréquemment des services aux Athéniens, qui l'en récompensèrent en lui érigeant des statues.

équipée en Phénicie, cingla, conjointement avec le satrape Pharnabase, vers les galères lacédémoniennes, les atteignit près de Cydnos, —[Av. J. C. 394.] — et par une victoire signalée, reconquit, pour ses compatriotes *, l'empire de la mer, que seize ans auparavant lui-même avait eu le malheur de leur faire perdre. De là, poursuivant ses conquêtes et ravageant les côtes de la Laconie, il revint aborder au Pyrée, avec l'immense butin fruit de cette hardie entreprise. Ces richesses furent consacrées à la reconstruction des remparts d'Athènes, et la République, en moins d'un an, recouvra son ancienne splendeur et sa prospérité.

Les Lacédémoniens (3) en conçurent un vif dépit; mais, las de s'épuiser pour n'obtenir que des succès peu durables, ils chargèrent Antalcidas, un de leurs généraux **, de négocier avec le roi de Perse un traité de pacification générale, en

* Les navires de Sparte ou furent submergés, ou tombèrent au pouvoir de Conon.

** Cet Antalcide était l'ennemi personnel d'Agésilas, qui venait de combattre avec succès pour assurer l'indépendance des Grecs de l'Ionie.

vertu duquel les colonies asiatiques resteraient sous la dépendance de ce monarque*. Athènes et les autres cités de la Grèce, ne pouvant résister aux forces réunies des deux puissances, se virent forcées de souscrire à ce pacte honteux, qui restreignait le territoire national à ses limites en Europe. Artaxerce, sans coup férir, recueillit ainsi le prix de l'assistance insidieuse qu'il avait prêtée, tour à tour, à la rivalité de Lacédémone et d'Athènes, dont l'accord aurait pu, comme autrefois, braver sa politique et ses menaces.

Ce fut dans cet intervalle de calme pour la Grèce, que les Athéniens sentirent mieux que jamais la nécessité de répandre les encouragemens et les honneurs sur les talens, qui, seuls alors, pouvaient les dédommager de leurs récentes disgraces, et rendre à leur cité tout son lustre. — [Av. J. C. de 380 à 360.] — Il existait même, à cet égard, une louable émulation entre Athènes et Sicyone. Les magistrats de celle-ci avaient

* L'accommodement fait aux dépens de la liberté des colonies grecques, irrita les Thébains, qui n'y accédèrent que les derniers, et n'en conservèrent pas moins un vif ressentiment.

décidé que l'étude du dessin ferait partie de l'éducation des jeunes gens de noble famille. Ils désignèrent la peinture comme le premier des arts libéraux; et pour éviter que cette profession ne s'avilit, s'ils la laissaient accessible au vulgaire, ils ajoutèrent, conformément à la demande de Pamphile, chef de l'école, que l'admission y serait refusée aux aspirans *nés dans une condition servile* *. Il fallait en outre prendre l'engagement de suivre le cours complet des leçons, lequel embrassait dix années, et le prix de cet enseignement était très élevé.

De telles conditions donnaient au maître la faculté de choisir ses élèves dans les hautes classes de la société. Pamphile inspirait à ces jeunes émules le goût des lettres, et leur répétait qu'un peintre ne pouvait exceller dans son art, s'il n'étudiait en même temps les mathématiques... Jaloux enfin de maintenir les prérogatives de son école et d'en augmenter de plus en plus les avantages, il fit monter, dès lors, les produits de la peinture à de très hauts prix.

* Les mêmes réglemens furent bientôt adoptés dans la plupart des autres écoles de la Grèce.

Les tableaux d'Asclépiodore, de Théomneste, et d'Aristide de Thèbes, furent achetés, pour ainsi dire, au poids de l'or *. Le coloris de ce dernier était un peu dur; mais ce manque de suavité se trouvait amplement compensé par l'énergie et la justesse des expressions qu'on admirait sur la physionomie de ses personnages. Il avait peint un indigent invoquant la pitié; les plaintes semblaient s'exhaler de sa bouche.

Nous devons ajouter que les compositions historiques de cet habile maître étaient ordinairement enrichies d'épisodes qui se liaient ingénieusement au sujet principal..... Dans le tumulte d'une ville prise d'assaut, il avait mis en scène une femme blessée à mort, et profitant d'un reste de vie pour offrir encore sa mamelle sanglante au nourriçon qui tâchait de s'y allaiter **.

---

* Mnazon, tyran d'Élatée, paya, l'équivalent de quatre-vingt-dix mille francs de notre monnaie actuelle, un tableau d'Aristide.

** On lit dans l'*Histoire de France* par Villaret, que Charles de Blois ayant pris la ville de Quimper-Corentin en 1345, fit passer la garnison et les habi-

Pausias de Sicyone est le premier qui ait imaginé d'appliquer aux plafonds des palais des ornemens en peinture. Il débuta, dès qu'il eut quitté l'école de Pamphile, par représenter les jeux aimables de l'enfance, et ces images gracieuses établirent favorablement sa réputation ; elles eurent un tel succès, que ses envieux le jugèrent ou feignirent de le croire incapable de plus hardies conceptions : « Sa main, disaient-« ils, est peu sûre et n'exécute qu'avec peine « et lenteur......... » Piqué de ces propos, il peignit, de verve, un tableau de grande dimension qui fut appelé *l'œuvre d'un jour.*

Amant de la belle bouquetière Glycère, laquelle avait l'art de grouper ses fleurs très pittoresquement, il s'adonna lui-même à l'imitation de ces agréables modèles, et le portrait de sa maîtresse tressant des guirlandes, parut être un de ses plus beaux ouvrages *.

---

tans au fil de l'épée. Un enfant fut découvert parmi les mourans et les morts, la bouche collée sur le sein de sa mère. Ce spectacle fit cesser le carnage.

* Lucullus, se trouvant à Athènes, y vit une copie

[Av. J. C. de 360 à 315.] — A cette époque où l'art atteignait ce degré de délicatesse au delà duquel il ne saurait acquérir que le fard des raffinemens, Scopas, de l'île de Paros, décorait de magnifiques sculptures les temples et les palais de la Grèce, de l'Ionie et de la Carie. Une Vénus de sa main, qui avait été transportée à Rome du temps des Césars, parut digne, aux yeux de Pline, d'être comparée à celle de Cnide, la plus belle qui fût au monde *. L'éloge d'une Bacchante en fureur et d'un Mercure de ce même artiste se trouve dans l'*Anthologie*. Le groupe fameux de Niobé mourante, qui fait aujourd'hui l'un des principaux ornemens de la galerie de Florence, peut nous faire conjecturer du talent supérieur de Scopas **. Savant architecte en

de ce tableau, qu'il acheta au prix de deux talens (dix mille huit cents francs).

* L'auteur latin a dit, en mentionnant cette Vénus du statuaire de Paros : *Praxitellam illam antecedens;* il n'entendait par ces mots, sans doute, qu'une priorité de temps; car le même écrivain avait déclaré, relativement à la Vénus de Cnide, qu'il n'en connaissait pas de plus belle.

** Ce groupe, qui lui est généralement attribué,

même temps que statuaire, il fut chargé, non seulement de la réédification, à Tégée, du temple de Minerve-*Alea*, le plus somptueux du Péloponèse, mais il travailla, de concert avec Briaxis *, Hypatodore, Timothée et Polyclès, aux embellissemens du tombeau de Mausole, qui, par sa magnificence, fut classé parmi les prodiges de l'art.

Ce monument avait la forme d'un carré long, entouré de trente-six colonnes. Il était enrichi de statues et de bas-reliefs admirables. Au dessus de la masse carrée s'élevait une pyra-

---

n'est, selon les conjectures de Mengs, qu'une copie antique de la composition primitive. Bien des connaisseurs considèrent une telle opinion comme paradoxale.

* Briaxis avait fait, pour les Rhodiens, plusieurs colosses très estimés. L'Apollon et le Jupiter de Patare en Lycie, sortis de son atelier, rappelaient la fierté du ciseau de Phidias.

Hypatodore était auteur de la belle Minerve d'Alyphéra. On admirait l'élégance des formes et la noble expression de cette statue, dont les dimensions, plus hautes que nature, avaient un aspect imposant.

mide, que couronnait un quadrige en marbre blanc de la main de Pythis. La base de l'édifice avait quatre cent onze pieds de pourtour. Ce tombeau dominait au centre des beaux bâtimens qui décoraient le port d'Halicarnasse.

Les créateurs de cette merveille, craignant que la profonde douleur de la reine de Carie n'accélérât l'heure de son trépas, et que la vacance du trône ne fît suspendre leurs travaux, — [Av. J. C. 360.] — déclarèrent qu'ils renonceraient à l'espoir du salaire plutôt que de laisser imparfaite cette entreprise, qui leur promettait une éternelle renommée.... La résolution était généreuse, et le motif légitime sans doute; mais à quel personnage Scopas et ses collaborateurs allaient-ils conférer les honneurs de l'apothéose? était-ce à l'un de ces monarques bienfaisans, images vivantes de la Divinité sur la terre? Non, ces marbres, ciselés par des artistes grecs, aux lieux mêmes où leurs frères d'Asie rentraient, en frémissant, sous l'autorité de l'ennemi perpétuel de leur nation; ces marbres menteurs, dis-je, étaient consacrés à la mémoire de l'un de ces satrapes couronnés dont le nom n'a conservé quelque célébrité que par les fas-

tueux témoignages de tendresse que la veuve imagina de donner à sa cendre *.

[Av. J. C. 354 à 315.] — Ce n'était plus le temps où Polygnote signalait son noble désintéressement en retraçant sur les murs du Pœcile les actes glorieux des héros du pays : un siècle était à peine écoulé depuis ce bel exemple, et déjà les étroites spéculations de l'égoïsme et de la vanité remplaçaient, dans le cœur des gens de lettres et des artistes, les sentimens civiques qui, dans les âges précédens, fécondaient leur génie. Théodecte, disciple de Platon, Isocrate, Naucrates et Théopompe ne rougirent pas de se disputer la flétrissante récompense proposée au panégyriste le plus effronté de ce même Mausole (4).

Les Athéniens, chez lesquels la flotte victorieuse de Conon avait ramené l'opulence et les

* Théopompe et Cicéron disent qu'Artémise mourut de consomption; et s'il était vrai, comme l'ont raconté Aulu-Gelle et Valère-Maxime, qu'elle mêla les cendres de son époux dans sa boisson, le tombeau de Mausole ne fut donc pas bâti pour les conserver.

plaisirs, semblaient avoir oublié à quel prix la jalouse Lacédémone faisait acheter aux républiques de la Grèce quelques années de honteuse paix. Ce fut aussi dans cet intervalle de sécurité toujours douteuse, qu'ils se livrèrent avec plus d'ardeur que jamais à leur penchant pour les sciences et les beaux-arts.

Les écoles d'éloquence et de philosophie étaient fréquentées par des gens de tout âge, et même de tout sexe *. On accourait à celle d'Isocrate comme à la source du bel-esprit, et aux leçons d'Isée pour le langage de la politique (5). Le divin Platon, avec la voix du cygne, ou sur le ton des oracles, expliquait à ses nombreux disciples ce que la doctrine de Socrate, son maître, les systèmes de Pythagore, de Timée de Locres, et ses propres méditations lui avaient fait conjecturer touchant les destinées de l'espèce humaine, l'origine du monde, et l'harmonie que présentent dans leur ensemble tous les phénomènes de l'univers **.

---

* Ariosthée, jeune Arcadienne, et la courtisane Lasthénie, se glissèrent sous des habits d'homme parmi les disciples de Platon.

** On serait tenté de croire que Timée de Locres

Que des jardins de l'Académie, où cet Homère des philosophes tenait son école, on se rendit au théâtre, Eubulus, Antiphane et autres poètes comiques y faisaient entendre un langage bien différent de la gaité licencieuse dont Aristophane, dans ses dernières pièces, s'était vu contraint de modérer le cynisme (6).

Les spectacles dramatiques, en général, étaient montés avec autant de goût que de variété; les autres jeux publics ne pouvaient être plus animés, ni les cérémonies du culte religieux plus pompeuses.

Phrynis de Mithylène, Damon l'Athénien et Timothée de Milet perfectionnaient, enfin, les modulations de la cithare (7), et sans emprunter les paroles du poète, procuraient à l'art musical de nouveaux moyens de séduction.

L'imagination du citadin opulent, que cette

---

ait eu quelques notions des livres de Moïse, d'après ce passage de l'un de ses écrits : *Nous apportons en naissant le penchant au vice, ce qui fait que nous ne pouvons que très difficilement nous défaire de certains défauts, funeste héritage de nos premiers parens.* N'est-ce pas là la doctrine du péché originel ?

succession de brillans tableaux enrichissait sans cesse, communiquait à son élocution un accent aussi fin qu'expressif; et l'atticisme du langage, réagissant sur la pensée, en rendait le développement plus complet et plus rapide. Comme chacun était préoccupé du désir de plaire et d'être applaudi; que, d'ailleurs, la politesse des manières dissimulait, en partie, ce que les mœurs auraient pu conserver de leur austérité primitive, le goût, en général, devint d'une exquise délicatesse. Ce fut l'époque où les fruits de la statuaire et de la peinture se colorèrent de ce voluptueux incarnat, signe d'une maturité parvenue à son terme..... On conçoit qu'il est ici question de *la grace pittoresque* qui, relativement aux diverses nuances de l'art, fut le complément de perfection qu'il pouvait recevoir encore, après le sublime et fier caractère que le génie créateur de Phidias lui avait communiqué.

Il est difficile de définir clairement cette grace mystérieuse, dont l'attrait se dérobe à tout examen méthodique; elle est de sentiment, et nulle règle ne peut guider l'artiste qui la cherche. Contentons-nous donc d'indiquer quelques-uns des chefs-d'œuvre antiques où le ciseau grec en

a laissé l'empreinte : la Vénus de Médicis, la Vénus accroupie, celles du Capitole et de Milo*, l'Apolline, le Méléagre, l'Hermaphrodite, Leucothoé, le Faune en repos, etc., en sont de parfaits modèles. On y admire la mansuétude d'exécution, ces contours ondoyans et purs des formes du corps humain, que la main caressante du statuaire semble avoir moulés en se jouant.

Ce fut ainsi que Praxitèle anima la froideur du marbre, et qu'en étudiant amoureusement la nature, son heureux instinct lui fit discerner ce qu'elle ne dévoile pas indistinctement à tous les yeux, *cette fleur de beauté*, que, partout, on voyait briller dans ses ouvrages. *La grace*, en un mot, fut le caractère distinctif de son talent (8), et marqua de ce *sceau particulier* le troisième style de l'art grec. Winckelmann, qui en a déterminé les gradations, désigne ce dernier style par la qualification de *beau*; car l'esprit, le

* Cette Vénus, récemment découverte dans une île de l'Archipel (l'ancienne Mélos), enrichit actuellement le Musée du Louvre.

goût, la délicatesse y prédominent sur la fière énergie des styles antérieurs.

La Vénus de Praxitèle, entièrement nue, excitait, dans le temple de Cnide, un enthousiasme d'autant plus vif, que l'ame et les sens étaient à la fois émus par cette image enchanteresse. On traversait les mers pour le seul plaisir de la contempler; mais ce n'était pas impunément, dit-on, qu'une imagination trop incandescente s'exposait au danger d'en ressentir l'atteinte; l'idole eut en effet de jeunes adorateurs dont les transports passionnés allèrent jusqu'à les faire accuser de certains actes de démence *.

L'auteur de cette merveille avait puisé dans le regard voluptueux de Phryné et dans l'agaçant sourire de Cratine **, l'accent de plaisir et d'amour dont rayonnait le front de la déesse..... Il avait offert cette statue aux habitans de Cos; ils la refusèrent par un sentiment de pudeur, désirant en obtenir une à peu près pareille, mais

* L'anecdote rapportée par Lucien en fait foi. (Voyez ses *Dialogues des Morts.*)

** Courtisanes d'Athènes, dont Praxitèle était épris, et qui se prêtaient à lui servir de modèles.

décemment drapée. Les Cnydiens, moins scrupuleux, acceptèrent le chef-d'œuvre, qui, dès lors, attira chez eux un concours perpétuel d'étrangers, les mains chargées de riches offrandes.

Parmi les nombreux ouvrages de Praxitèle, on distinguait un Satyre et un Cupidon qu'il estimait être ses pièces les plus achevées, sans néanmoins s'en être expliqué près de Phryné sa maîtresse, à laquelle il avait promis le cadeau de l'une de ses productions. Embarrassée sur son choix, la rusée courtisane fit annoncer brusquement au statuaire que son atelier était en feu..... *Sauvez*, s'écria-t-il éperdu, *mon Cupidon et mon Faune !* Phryné, bien éclaircie, choisit la figure de l'Amour pour en faire présent aux Thespiens ses compatriotes, chez lesquels cette divinité, conjointement avec les muses, était singulièrement révérée. L'ancien simulacre n'était autre qu'un caillou *. Cette historiette,

* Les Thespiens ne montrèrent jamais un goût éclairé pour les arts. Le Cupidon peut-être leur en fit connaître le prix.

fréquemment racontée, nous fournit l'occasion de rappeler ici que le *Faune en repos* et le précieux fragment du *beau Cupidon* en marbre de Paros, dont les plâtres moulés se retrouvent aujourd'hui dans tous nos musées, sont des copies *antiques* des originaux que nous venons de mentionner.

Les anciennes traditions nous apprennent que Praxitèle faisait remanier ses statues par un peintre nommé Nicias...... Ce n'est pas, comme Winckelmann paraîtrait l'avoir conjecturé, qu'une main étrangère y eût ajouté certaines finesses d'exécution; il est plus naturel de présumer que ce maître rehaussait le lustre du marbre sculpté par des lotions colorantes, et qu'il confiait pareille opération à Nicias, lequel s'en acquittait avec plus d'intelligence que tout autre.

Céphissodote, fils et disciple de Praxitèle, ne démentit point, en qualité de statuaire, sa glorieuse origine. Son *faire* était si moelleux, que le marbre, en sortant de ses mains, semblait avoir acquis le velouté, la morbidesse des chairs; ses inspirations étaient toutes voluptueuses, et l'Amour, dit-on, guida son ciseau pour les charmans portraits d'Anyte et de Myro ses maîtresses;

mais il se surpassa lui-même et se montra le digne héritier des talens de son père dans uu beau groupe de Nymphes qui se voyait à Pergame *.

L'aspect ravissant des sculptures de Praxitèle et de Céphissodote, le haut prix auquel les amateurs s'en disputaient l'acquisition, en firent généralement adopter le style à la foule d'élèves jalouse de recevoir leurs leçons. Si des chants de victoire ne retentissaient pas à leurs oreilles et n'échauffaient pas leur imagination ; les besoins du luxe du moins ne la laissaient point oisive, et la voix des muses résonnait dans leurs ateliers. Rien ne menaçait alors le repos de la Grèce. La politique de la cour de Suse, depuis le traité d'Antalcide, avait changé de plan : le *grand roi* voyait qu'il était de son intérêt de maintenir en paix des peuples exercés au métier de la guerre, et dont il se proposait d'emprunter les armes contre ses provinces fréquemment insurgées.

---

* Il y a eu plusieurs statuaires du nom de Céphissodote, ou Céphissodore : l'un s'était fait une belle renommée quelques années avant Praxitèle ; un autre fleurit beaucoup plus tard.

Les républiques, d'autre part, prisaient l'avantage de son alliance, et, soit par crainte de la perdre, soit par cupidité, celle d'Athènes faisait avec Artaxerce un trafic scandaleux de ses généraux, de ses soldats et matelots; car tout cédait à l'appât de l'or dans cette ville, où l'esprit public ne semblait exister encore que parce que les coryphées de la multitude en discouraient sans cesse; mais tandis que cette règle des mœurs, puisée dans les préceptes des anciens sages, était fastueusement invoquée à la tribune, l'égoïsme et la mollesse des riches citoyens en démentaient les maximes.

Les orateurs le plus ordinairement applaudis se vendaient, en secret, à l'homme puissant qui payait leurs services; et, s'il est prouvé que Philocrate, Eschine, d'autres encore, étaient aux gages de Philippe, il est à présumer aussi que Démosthènes lui-même ne repoussait pas les présens des Perses (9).

Le seul Phocion, au milieu d'un peuple aussi jaloux de sa liberté que facile à séduire, aussi vain qu'immoral, conservait les austères vertus du vieux temps et donnait l'exemple d'un civisme désintéressé. Soldat plein de bravoure, capitaine expérimenté et homme d'état tout en-

semble, heureux les Athéniens, s'ils eussent confié sans interruption à sa rare prudence le soin de veiller à leurs destinées ! Mais l'heure était venue où les républiques de la Grèce devaient fléchir sous l'ascendant d'un roi de Macédoine qui, voyant leurs querelles renaître, sut, au profit de sa politique, se faire agréer, de part et d'autre, comme médiateur officieux, et tantôt comme auxiliaire, avant de déposer le masque dont il lui fallut d'abord se couvrir pour ne pas être deviné.

L'intérêt privé, source de défiances et de jalousies, avait peu à peu rongé les liens naturels qui, jadis, de plusieurs peuples, ne faisaient qu'un seul corps, dont la résistance au jour d'un danger commun pourrait être invincible. Trop tard, les Thébains ouvrirent les yeux sur les manœuvres d'un monarque jusqu'alors peu redouté; trop tard le peuple d'Athènes répondit aux brûlantes exhortations de Démosthènes ; trop tard, enfin, ces républiques formèrent une ligue pour repousser le joug dont la nation était menacée : les Grecs n'étaient plus en mesure contre les entreprises ambitieuses d'un prince qui, toujours maître de son secret, disposait sans contradiction des moyens que la fortune

lui rendait faciles, et qui savait se servir à propos de l'or, du fer, des caresses ou de la patience.

Avant même de monter sur le trône de Macédoine, Philippe avait conçu peut-être le dessein de s'immiscer, un jour, dans les intérêts politiques des peuples au milieu desquels il avait passé sa jeunesse en ôtage...... Condisciple d'Épaminondas chez les Thébains, s'il conserva, depuis, le souvenir des vertus dont il avait été témoin dans la famille de ce grand homme, ce ne fut que pour en emprunter l'apparence, et, comme chef, colorer son front, parfois sévère, d'un fard de justice ou de générosité *.

Ayant été choisi pour arbitre dans les démê-

---

* Philippe avait parcouru de bonne heure les principales cités de la Grèce, et y avait étudié le caractère, les dispositions et les principes politiques de la masse éclairée des habitans. Il crut apercevoir que, sans s'en douter, tous attendaient un maître......... Lorsque les Thébains l'appelèrent à leur aide pour achever de punir les Phocéens, profanateurs du temple de Delphes, il profita de l'entrée du pays pour l'accomplissement du dessein qu'il avait formé d'y étendre sa puissance.

lés de quelques cantons de son voisinage, il s'était concilié particulièrement la reconnaissance des Thessaliens en chassant de Phérès le tyran Lycophron..... Des offres de service, ses largesses, des manières engageantes, et son éloquence naturelle, lui avaient, d'avance, gagné des amis nombreux chez les Grecs; et quand la voix tonnante de Démosthène, au Pnyx, arrachait, pour quelques instans, les Athéniens à leur insouciance, la plupart de ces indolens républicains auraient échangé sans regret leur indépendance orageuse contre la protection d'un souverain amis des arts, d'un naturel affable, bon convive surtout, et qui, de la cour de Macédoine, avait fait un séjour de délices.....

Après avoir, comme nous l'avons remarqué, *soumis les Grecs avant la Grèce*, Philippe assura ce triomphe par une action décisive, et les plaines de Chéronée furent le théâtre où s'opéra le dénoûment du drame extraordinaire dont il avait habilement ourdi l'intrigue, distribué les rôles, et dans lequel il soutint jusqu'au bout le personnage de héros — [Av. J. C. 338.].

Loin d'abuser de sa victoire, ce profond politique se contenta d'exercer quelques actes de sévérité, seulement à l'égard des Thébains; mais

il renvoya sans rançon les prisonniers d'Athènes, et renouvela l'ancien traité d'alliance avec cette République, pour n'avoir plus à s'occuper que des préparatifs de la guerre qu'il allait porter en Asie.

Aux approches du départ, il voulut célébrer dans l'ancienne capitale de ses états* les noces de sa fille Cléopatre avec Alexandre, roi d'Épire et frère d'Olympias son épouse. La plus grande pompe y fut étalée : on vit, en tête du cortége nuptial, promener solennellement douze statues des dieux, d'un travail achevé; celle de Philippe, ornée de tous les emblèmes d'un héros admis de son vivant au rang des immortels, fermait majestueusement la marche....... Ce fut durant ces fêtes — [Av. J. C. 336.] —, à l'instant même où les députés de plusieurs villes de la Grèce présentaient des palmes triomphales à ce protecteur redouté, qu'il fut assassiné par un jeune officier de ses gardes, lequel avait à se venger d'un déni de justice.

La nouvelle de cet étrange événement réveilla tout-à-coup, dans le cœur des Athéniens, ce ré-

* Argues, en Édesse.

publicanisme ombrageux que le changement de fortune y avait comprimé plutôt qu'assoupi. Ce ne fut donc chez eux que transports d'allégresse au premier bruit du trépas de Philippe; car ils ne se dissimulaient plus qu'il ne les eût laissés jouir d'une ombre de liberté, qu'au prix de leur condescendance à toutes ses volontés.....

Se croyant délivré de toute surveillance, Démosthène osa se montrer en public, paré comme aux jours de fête, et prononcer le panégyrique de l'intrépide imitateur d'Harmodius et d'Aristogiton. La multitude, qui partageait son délire, ne pouvait ignorer pourtant que le jeune héritier du trône de Macédoine, avait, dès son adolescence, fait pressentir ce qu'il serait un jour, et qu'il ne fallait pas se hâter de braver son ressentiment. Des actes de vigueur calmèrent bientôt cette imprudente effervescence.

La fermeté de caractère avec laquelle Alexandre, au commencement de son règne, sut dissiper les complots formés autour de lui, le prompt châtiment de la révolte des Thraces, et Thèbes, — [Av. J. C. 335.] — ruinée de fond en comble*,

* La maison où Pindare avait reçu le jour fut seule épargnée.

pour s'être opposée à son entrée dans la Grèce, le firent respecter et craindre de ses voisins, comme de ses sujets.

La victorieuse et rapide invasion de l'Asie l'ayant rendu maître du trône et des trésors de l'empire Persan, sa magnificence et ses largesses appelèrent près de lui les artistes, que ne stimulait plus, dans Athènes, l'enthousiasme républicain; mais le pompeux appareil de la cour du jeune conquérant put leur fournir d'heureuses inspirations... C'est sous ce point de vue particulier que nous aurons à considérer, dans le livre suivant, la nature des encouragemens d'Alexandre, et s'il faut exclusivement attribuer à la délicatesse de son goût le beau caractère de l'art durant son règne.

DÉTAILS SUPPLÉMENTAIRES.

*

(1)

La mort de Périclès laissa le champ libre aux intrigues d'un démagogue, dont la jactance et les belles promesses avaient surpris la confiance de la multitude, etc.

Cet homme se nommait Cléon ; il avait exercé la profession de corroyeur avant de parvenir aux emplois publics............. La prise de l'île de Sphactérie et la délivrance d'une garnison athénienne dans Pylos, assiégée par les Lacédémoniens, lui procurèrent d'abord du crédit, bien que ces succès dussent être attribués plutôt à la fortune qu'à sa capacité.

Aristophane, irrité de ce que ce chef du parti populaire lui avait contesté sa qualité de citoyen d'Athènes, le baffoua sur la scène dramatique dans sa comédie *des Chevaliers*. Cléon y est désigné sous le nom de *Paphlagonien*, c'est-à-dire *braillard*. Ce personnage est un esclave qui, par ses manœuvres, a supplanté deux de ses camarades dans la confiance du patron *. Celui-ci, vieillard acariâtre et mangeur de fèves, est le peuple d'Athènes.

Les votans, dans les assemblées publiques, tenaient ordinairement dans leurs bouches les fèves par lesquelles étaient comptés les suffrages. C'est à quoi l'auteur comique faisait allusion.

---

* Le patron des camarades (*Nicias* et *Démosthène*) du Paphlagonien est le peuple athénien, ou plutôt la populace, qui, toujours curieuse, se groupait sur la place publique en face de la tribune aux harangues. Cette place s'appelait le *Pnyx*; de là vient le nom de *Pnycéen*, qu'Aristophane emploie en personnifiant la multitude.



(2)

Après la funeste issue du combat d'Œgos-Potamos, Athènes, assiégée et forcée de se rendre, se vit à la merci du général lacédémonien, etc.

Le vainqueur fit raser, au bruit des fanfares, les fortifications du Pyrée et la longue muraille qui unissait ce beau port à la ville; il exigea que les Athéniens renonçassent à toute influence sur la politique des cités jusqu'alors attachées à leur patronage, qu'ils livrassent enfin leurs galères, et promissent pour l'avenir de souscrire en toute occasion aux décisions du sénat de Lacédémone.

Avant de s'éloigner de la ville soumise, Lysandre y fit installer trente magistrats qui, sous une nouvelle forme de gouvernement, où dominait le principe aristocratique, usèrent d'une autorité sans bornes. Ils commencèrent par punir certains dénonciateurs trop notoirement signalés par la haine publique, pour être scandaleusement soustraits à toute espèce de censure; mais on vit bientôt ces magistrats iniques

poursuivre les objets de leurs inimitiés personnelles ou de leur basse cupidité: peu de citoyens opulens étaient irréprochables à leurs yeux; ils les accusaient pour les dépouiller, et, dans la bouche des prévenus, la moindre récrimination était réputée séditieuse. Les parens mêmes des victimes devenaient suspects, et s'exposaient aux châtimens des condamnés, s'ils laissaient entrevoir quelques signes de compassion *...... Socrate, seul, se sentit le courage de consoler les opprimés, en leur donnant l'espoir d'une prochaine délivrance. Les plus notables habitans, néanmoins, abandonnaient l'Attique et leurs propriétés, plutôt que de rester soumis à ce régime tyrannique.

Les migrations, qui, de jour en jour, devenaient plus nombreuses, inquiétèrent les persécuteurs; Lacédémone, à leur instigation, crut devoir enjoindre à la plupart des villes de la

* Ces despotes, qui s'étaient entourés de trois mille satellites, firent périr en huit mois de temps, au rapport de Xénophon, un plus grand nombre d'Athéniens qu'il n'en était tombé sur les champs de bataille durant la longue guerre du Péloponèse.

Grèce de repousser de leur enceinte les émigrés d'Athènes, et de les forcer ainsi à regagner leurs foyers. Mégare, et surtout les Thébains, non seulement ne leur refusèrent point un asyle, mais laissèrent Thrasibule concerter, chez eux, les moyens de rentrer dans son pays, accompagné d'une poignée de braves, pour y rétablir l'ancien ordre de choses.

(3)

Les Lacédémoniens, pleins de dépit de la victoire de Conon près de Cydnos, chargèrent Antalcide de proposer au roi de Perse un traité de pacification générale, etc.

Ce négociateur tâcha de ménager la bonne volonté d'Artaxerce à l'égard de la jalouse Lacédémone, et de le détacher des intérêts d'Athènes, en faisant rentrer les colonies asiatiques sous la dépendance de la monarchie persane.

Antalcide avait pour maxime, *qu'en fait de politique il ne fallait point écouter les murmures de la conscience; qu'on ne pouvait prendre de l'ascendant sur les hommes, qu'en flattant leurs passions par des discours agréables.* C'était ainsi

qu'il s'était insinué dans les graces du *grand roi*, qui pourtant avait conservé de la défiance contre les Lacédémoniens.

(4)

Les poètes et les orateurs d'Athènes ne rougirent pas de se disputer le prix destiné au panégyriste le plus effronté de Mausole, etc.

Parmi les principaux émules de pareil concours, où le désir de triompher n'avait rien de généreux ni d'honorable, on comptait Isocrate, natif de Phasélis ville maritime de la Lycie, et disciple du célèbre orateur de même nom. C'est ce qu'on lit dans Suidas, dont l'autorité n'est pas de très grand poids.

En supposant, toutefois, que l'assertion de Suidas soit fondée, et l'on est assez disposé à l'admettre, d'autres auteurs auraient eu tort de débiter que Théopompe, un des panégyristes du roi de Carie, *l'emporta dans cette lutte sur l'Isocrate d'Athènes aux enseignemens duquel il devait ses talens.*

(5)

L'école d'Isée était fréquentée par les orateurs qui se destinaient à la politique, etc.

Démosthène préferait cette école à celle d'Isocrate, où les leçons d'éloquence avaient pour principal objet les agrémens du style.

Isée était élève de Lysias, qui, selon Cicéron, écrivait avec autant de précision que de vigueur et d'élégance.

Isocrate eut pour maîtres Prodicus, Gorgias le Léontin et ce même Lysias. Ce fut de l'école de ce dernier, que sortit Philistus de Naucratis, auteur d'une *Histoire de Sicile* fort estimée des anciens.

(6)

Aristophane, vers la fin de sa carrière dramatique, se vit contraint de modérer son cynisme, etc.

Ce poète vindicatif, voyant que Socrate n'assistait qu'aux représentations des pièces d'Euri-

pide, en inféra qu'il était dédaigné du moraliste et de l'auteur tragique. Pour s'en venger, il excita sur son théâtre les rires de la populace aux dépens de ces deux personnages.... Il devint plus circonspect vers les dernières années de la guerre du Péloponèse. Les magistrats sentirent enfin la nécessité de réprimer la licence et l'audace des compositeurs de drames satyriques.

(7)

Phrynis de Mithylène, Damon et Timothée de Milet perfectionnèrent à l'envi le jeu de la cythare, etc.

Les Grecs, dont les organes étaient si délicats, l'oreille si sensible, attachaient beaucoup d'importance à l'étude de la musique. Chez les Athéniens surtout elle faisait une partie essentielle de l'éducation des grands. Damon en avait enseigné les élémens à Périclès et au philosophe Socrate. Une simple addition de cordes à la lyre appelait l'attention scrupuleuse des juges de Lacédémone, lesquels attribuaient, comme interprètes des lois, une grande influence à l'harmonie instrumentale sur les mœurs de leurs nations.

La lyre, dans son origine, n'avait eu que trois cordes. Terpandre, qui vivait au même temps à peu près qu'Arion, inventeur du dithyrambe *, ajouta quatre cordes à la sienne. Les éphores la confisquèrent, et le mirent à l'amende pour ce jeu nouveau qui leur semblait efféminé; ce qui n'empêcha pas Phrynis de porter le nombre des cordes à neuf, et Timothée à onze. Un décret public condamna ces raffinemens, bien qu'ils fussent généralement approuvés par les amateurs.

Un autre Timothée, non moins renommé que le précédent, eut une grande part aux faveurs d'Alexandre le Grand, dont il savait calmer les emportemens par les sons mélodieux de la flûte.

(8)

La grace était le caractère distinctif du style de Praxitèle, etc.

Le peintre Apollodore, maître du célèbre Zeuxis d'Héraclée, eût le sentiment de la *grace*;

* Plus de six siècles avant l'ère chrétienne.

mais cet accent de volupté qui charmait les regards, et portait une subite émotion dans l'ame du spectateur, ne caractérisa la complète maturité de l'art qu'à l'époque où Praxitèle parvint à personnifier, en quelque sorte, la grace pittoresque dans sa Vénus cnydienne et son Cupidon de Thespies.

(9)

Il est à présumer que Démosthènes ne refusait pas les présens du roi de Perse, etc.

Alexandre trouva dans Sardes les lettres de cet orateur, et le bordereau des sommes que le monarque persan lui avait fait compter par ses satrapes, pour qu'il déclamât sans cesse à la tribune d'Athènes contre les manœuvres de Philippe.

Lorsqu'il fut question, chez ces mêmes Athéniens, de renvoyer de leur cité le capitaine Harpalus, qui s'y était réfugié, cet officier infidèle acheta le silence de Démosthènes sur le rapt des trésors qu'Alexandre avait commis à sa garde en partant pour les Indes. L'orateur, convaincu de s'être laissé corrompre par le don

d'une coupe d'or et de vingt talens en numéraire, fut condamné à l'exil.

Il est à remarquer pourtant qu'à l'époque où Démosthènes sonnait l'alarme contre Philippe, et se montrait d'autant plus zélé pour l'indépendance de sa patrie, qu'il se flattait d'y dominer toujours par sa vigoureuse éloquence, les Grecs, en général, n'avaient pas à suspecter les intentions du roi de Perse ; ce qui doit atténuer le tort qu'on reprochait à Démosthènes d'entretenir des relations secrètes avec le despote, ancien ennemi des Athéniens.

L'orateur, banni par l'Aréopage, s'était retiré à Mégare. Il en fut rappelé dans la suite, et reprit un instant son crédit après la mort de Philippe.

❋

LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

❋

Exploits d'Alexandre le Grand en Asie. — Influence des goûts du monarque sur le caractère des produits de l'art.

[Av. J. C. de 335 à 315.] — Impatient de poursuivre les vastes projets de son père, Alexandre, proclamé généralissime des armées de la Grèce *, entreprend de venger sa nation des agressions injustes de la cour de Perse. Agé de vingt-deux

* La proclamation se fit à Corinthe, où la diète avait été convoquée. Ce fut là qu'Alexandre eut avec Diogène un colloque dont son orgueil dut être étonné.

ans, n'ayant que soixante-et-dix talens* dans sa caisse militaire, et des vivres pour un mois, il attend tout de son audace, laisse, en partant, à ses amis le soin de ses affaires, et marche à la conquête de l'univers.

Vainement l'ennemi, campé sur les bords du Granique, prétend arrêter la course du héros; il s'élance dans le fleuve, le traverse à la nage entouré de sa cavalerie; rien ne résiste à l'impétuosité du choc : vainqueur de ce premier obstacle, il s'empare de Sardes, boulevart de l'empire Persan, et soumet, en la parcourant, presque toute l'Asie mineure..... Courant enfin au devant de Darius, à travers les défilés de la Cilicie, il le met en fuite, reste maître du champ de bataille, de la famille royale et de l'immense attirail qu'elle traînait à sa suite.

Ce succès étonnant lui ouvre tous les passages. Les rois de Cypre et de Phénicie viennent s'incliner devant lui. Les Sydoniens semblent le désirer et l'attendre; mais Tyr, qui, du

* Trente-sept mille huit cents francs de notre monnaie actuelle.

milieu des flots, croit pouvoir braver ses attaques, est prise d'assaut. Fléchi par le pontife de la religion mosaïque, il épargne Jérusalem. Si la ville de Gaza s'enhardit à lui fermer ses portes, — [Av. J. C. 332.] — elle en est cruellement punie *. Il entre enfin dans l'Égypte, où les peuples, foulés par les satrapes de la cour de Suse, l'accueillent en libérateur.

Au delà du désert de l'Oasis est le fameux temple d'Ammon (1); le conquérant y dirige sa course. Les prêtres de la divinité mystérieuse le reconnaissent pour fils du Jupiter de la Libye. Il va, dès lors, rétrograder vers l'Euphrate, et couronner son front du diadème persan....... Vainement Darius veut ralentir sa marche par des propositions de paix et de pressantes soumissions : *Le monde*, répond Alexandre, *n'a qu'un soleil et ne doit avoir qu'un maître* **.

---

* Plus de dix mille hommes y furent passés au fil de l'épée. Bétis, gouverneur de la place, périt dans d'affreuses tortures.

** Cette phrase sonore que Quinte-Curce met dans la bouche d'Alexandre, est peu digne du caractère qu'annonçait alors le jeune héros.

C'est aux champs d'Arbelles qu'il court affronter son rival aux abois, et lui ravir enfin l'empire de l'Asie.

Par ce dernier triomphe — [Av. J. C. 331.] — les républiques de la Grèce étaient complètement vengées. Mais le généralissime, ivre d'orgueil et gâté par sa fortune, va désormais, aventurier fougueux, porter au loin l'épouvante et le deuil. Laissera-t-il percer, parfois, les mouvemens d'une ame généreuse? rétablira-t-il quelques cités que sa fureur aura détruites? peu d'instans après, guidé par une courtisane, il allumera de sa propre main l'incendie de Persépolis... (2), et quelques actes louables ne paraîtront à nos yeux que l'effet d'un heureux caprice, quand la fin déplorable de Parménion, le meurtre de Clytus, la condamnation de Callisthène, l'auront marqué du sceau des tyrans (3).

[Av. J. C. 330.] — Depuis ces actions iniques, le naturel emporté d'Alexandre s'aigrit de plus en plus. Sa bravoure ne fut que frénésie, et son désir de gloire un besoin brutal de renverser tout ce qui restait debout devant lui. Il voulut étendre ses conquêtes jusqu'aux confins de la terre habitée, parcourir en triomphateur les contrées qu'arrose l'Indus, et surpasser les

exploits fabuleux de Bacchus et d'Hercule; mais les murmures de ses compagnons d'armes le retinrent sur les bords de l'Hyphase, et ne lui permirent pas de pénétrer au delà du Gange.

[Av. J. C. 326.] — Le récit de ces irruptions lointaines ne saurait fournir aucun détail intéressant pour l'histoire de l'art; car les fatigues du retour forcèrent les vainqueurs à abandonner, en route, les dépouilles souvent embarrassantes des peuples qu'ils avaient ruinés *.

Écoutons Bossuet, racontant avec une éloquente précision la fin prématurée de l'homme du destin : « Des contrées voisines du Gange, « ce nouveau maître de l'Asie revint à Baby- « lone, craint et respecté, non pas comme un « conquérant, mais comme un dieu; et cepen- « dant cet empire formidable qu'il avait con- « quis, ne dura pas plus long-temps que sa vie, « qui fut courte. A l'âge de trente-trois ans, au

* En traversant la Gédrosie, province stérile de la Perse, à l'occident de l'Indus, la disette des vivres devint telle, que l'armée se trouva réduite à manger les bêtes de somme, les chevaux, et conséquemment à abandonner une grande partie des bagages.

« milieu des plus vastes desseins qu'un homme « eût jamais conçus, et avec les plus justes « espérances d'un heureux et long avenir, il « mourut sans avoir eu le loisir de régler soli- « dement ses affaires, laissant un frère imbé- « cille et des enfans en bas âge, incapables « de soutenir un si grand poids * ; mais ce « qu'il y avait de plus funeste pour sa maison, « c'est qu'il laissait des capitaines auxquels il « avait appris à ne respirer que l'ambition et la « guerre. Il prévit à quels excès ils se porte- « raient dès qu'il ne serait plus au monde....... « Pour les retenir, et de peur d'être dédit, il « n'osa nommer ni son successeur, ni le tuteur « de ses enfans; il prédit seulement que ses « amis célébreraient ses funérailles par des « batailles sanglantes, et il expira à la fleur de « son âge, plein des tristes images de la confu- « sion qui devait suivre son trépas. »

Si les succès militaires d'Alexandre ont rendu sa mémoire immortelle, les sciences et les arts,

---

* Le fils dont Roxane était enceinte à la mort d'Alexandre. Cassandre fit périr cet enfant.

qu'il combla de faveurs, ne répandirent pas moins de lustre sur son règne, à cette époque où la délicatesse des travaux de génie et de goût était le plus développée. Les immenses richesses des despotes de la Perse, consacrées, en partie, à des constructions somptueuses, dissipées en pompes triomphales, en largesses faites aux talens de toute espèce, firent éclore ce que les inventions du luxe, perfectionnées par la brillante imagination des Grecs, pouvaient enfanter de plus séduisant. Il ne nous semble pourtant pas hors de propos d'examiner quelle fut, au juste, la portion d'éloges à laquelle Alexandre eut le droit de prétendre en qualité de protecteur éclairé des beaux-arts.

La nature avait mis dans le cœur de ce prince d'heureuses inclinations, sans doute, et l'amour de l'étude. Les leçons d'un savant précepteur n'y étaient pas restées sans fruit; mais aussi, du moment que les satrapes de l'Asie l'enivrèrent de leurs hommages, il ne tarda pas à partager leurs penchans. Il en adopta le costume, goûta leurs mœurs efféminées, et désira que les Macédoniens de sa suite se façonnassent aux allures des familiers de Darius, espérant que, dans ses entours, cette fusion

établirait une sorte de fraternité entre ses anciens et ses nouveaux sujets. Il entrait aussi dans son plan d'accoutumer peu à peu les regards au prestige de sa fortune subite, en s'entourant de la pompe éblouissante d'une cour près de laquelle tout l'éclat de celle qu'il avait quittée, n'aurait pu que pâlir. Avec quelle extase le prince macédonien ne contempla-t-il pas les riches dépouilles du *grand roi* dispersées à ses pieds *! d'un œil avide et curieux, il parcourt le magnifique ameublement de la tente de son ennemi. Couvert de sang et de poussière, il veut laver son corps dans un bain parfumé, goûter les mets dont la table est restée servie, et dans son orgueil en délire, on l'entend s'écrier: *Voilà ce que c'est qu'être roi!!!*

---

* Après la victoire d'Issus, Alexandre se hâta d'envoyer un détachement à Damas en Syrie, pour s'y emparer des richesses que Darius y avait fait filer. Il trouva plus tard une immense quantité de bijous et de pièces monnoyées, que les princes persans, depuis plus d'un siècle, avaient accumulés dans Suse, indépendamment de mille quintaux de la précieuse pourpre d'*Hermione*, qui avait conservé tout son lustre.

N'est-ce pas d'après une si fausse idée de la véritable grandeur, que, dès son entrée dans le palais de Suse, il ne peut se refuser la satisfaction puérile de s'étaler un instant sur le trône de Darius? Cette vigne qui l'ombrageait (4), dont les grappes étaient d'émeraudes et de rubis, ce platane d'or pur, en éblouissant sa vue, ne pouvaient qu'abuser sa raison et son goût; car, l'imagination trop préoccupée de ces colifichets splendides, il fut tenté, sans doute, d'en faire imiter le luxe bizarre dans les ateliers de la Grèce, puisque les savans artistes qui l'avaient suivi en Asie, se permirent, dans l'occasion, d'éclairer son discernement en pareille matière *.

Les meubles des palais de la Perse, surchargés d'or et de pierreries, se ressentaient, quant à la contexture, du caractère de l'art indien. Ce

* Pline rapporte que ce monarque ayant émis une opinion hasardée sur un morceau de peinture, Apelles osa lui faire entendre que le vainqueur de Darius ne devait pas s'exposer au sourire improbateur de ses élèves....... Plutarque dit que ce fut au satrape Mégabise que cet avertissement s'adressait.

genre d'ornement s'étendit des contrées qu'arrosent le Gange et l'Indus, chez les Mèdes et les Perses (5). Les monumens qui nous restent de l'industrie de ces derniers, sont en bien petit nombre. Des fragmens grossiers de sculpture, quelques médailles, ou pierres gravées, ne peuvent nous donner aucune idée du savoir faire des artistes persans. La religion, les mœurs, les institutions politiques du pays qu'ils habitaient, loin d'être favorables aux talens d'imitation, en auraient, au contraire, arrêté l'essor. Ces peuples adressaient au feu les hommages qu'ils avaient l'intention de rendre au Moteur divin de l'univers matériel, et ne se seraient pas permis de représenter cet être mystérieux sous des formes humaines (6).

Bien que les Perses fissent cas de la *beauté*, qu'ils la recherchassent même, ou voulussent en admirer les traces dans la personne de leurs chefs, tant civils que militaires, un préjugé superstitieux, non moins que les lois de la décence, défendait à qui que ce fût de se montrer sans vêtement. Leurs artistes ne pouvaient donc dessiner d'après le nu, ni remarquer d'autre beauté que celle du visage et de la haute stature. Leurs habits étaient longs, et la coupe des étoffes

combinée de manière à ce que les plis comportassent une sorte d'agencement symétrique. Le tissu de ces vêtemens était bigarré de peintures ou de broderies représentant des fleurs, des branchages mêlés d'insectes, de reptiles, d'oiseaux, grotesquement figurés.

Les honneurs publics, dans cette monarchie, appartenaient exclusivement à la royauté : nul particulier, eût-il rendu les plus signalés services à son pays, n'aurait osé prétendre à l'inauguration d'un monument propre à laisser un souvenir durable de son zèle patriotique.

On conçoit que la politique ombrageuse et jalouse d'un tel gouvernement forçait le génie des arts à se tenir enfermé dans sa triste sphère. La religion, d'ailleurs, et ses cérémonies mystérieuses ne présentaient à l'imagination rien d'animé, rien qui dût l'enrichir. Ce n'était pas non plus dans la belle nature, que les artistes de ces contrées allaient choisir les objets de leurs imitations. Ils tâchaient de se distinguer par des inventions de pur caprice, à créer des images monstrueuses telles que des rêves effrayans les enfantent durant la nuit. Il est difficile aujourd'hui d'expliquer ce que signifient les figures qui se voient sur quelques-unes de leurs pierres

gravées : ce sont des animaux ailés à têtes humaines (7) surmontées de couronnes dentelées; pareilles chimères, en bas-reliefs très saillans, décoraient les principaux édifices de la capitale. Une sage sobriété d'ornemens n'aurait point satisfait le luxe des Perses *.

Cette digression sur les ornemens de l'architecture des orientaux nous enhardit à présumer qu'Alexandre, ébloui de l'aspect des palais de Persépolis et de Suse, essaya de faire adapter cette étrange magnificence aux nobles combinaisons du système architectural des Grecs. Un savant antiquaire a de même hasardé pareille assertion ; nous observerons, au surplus, que les premières années de la jeunesse du fils de Philippe ayant été consacrées essentiellement aux exercices militaires et à l'étude des hautes sciences, il dut lui rester peu de loisirs pour l'acquit des connaissances relatives à la théorie des arts du dessin. S'il les encouragea puissam-

* Les chapiteaux des colonnes sont surchargés de figures grotesques. Ces lourds couronnemens ont presque autant de hauteur que le fût, ordinairement cannelé ou bordé de losanges.

ment étant sur le trône, ce fut moins *en amateur passionné*, comme l'a dit Cicéron *, *qu'en protecteur jaloux d'en voir l'éclat se refléter sur lui-même.*

D'après la description que Diodore de Sicile nous a laissée du bûcher d'Éphestion, il est probable qu'Alexandre l'imagina dans le style extraordinaire des édifices qu'il avait admirés à Persépolis.

L'architecte Strasicrate, qui avait imaginé la composition et tracé le plan général des décorations peintes ou sculptées par des artistes grecs, était trop délié courtisan pour n'avoir pas, sur tout cela, consulté le goût des satrapes, dont il recherchait l'approbation, aussi bien que celle du monarque.

Il est donc à présumer que l'exécution de cet immense catafalque, toute pittoresque qu'elle dût être, quant aux détails, présentait dans son

---

* *Neque enim Alexander, gratiæ causa, ab Apelle potissimum pingi, et a Lysippo fingi volebat, sed quod illorum artem, cum ipsis tum etiam sibi gloriæ fore putabat.*

(Cicer. *ad Famil.*, ep. xii, lib. v.)

ensemble un aspect moins majestueux que théâtral et gigantesque.

C'était une construction de forme tétragone et tant soit peu pyramidale, dont la base se composait d'une assise de quinquérêmes alignés. Chacune de leurs épotides était garnie de deux figures d'archer, un genou en terre, et d'autant de soldats pesamment armés*. Des tapis de pourpre remplissaient les intervalles. Une rangée de torches faisant l'effet d'une colonnade, régnait au dessus de la base. Du sommet de ces flambeaux on voyait des aigles prendre leur essor vers l'empyrée, et des dragons, postés au bas, les suivre de l'œil.

L'ordonnance de ce corps d'architecture se divisait en cinq étages **. On avait figuré sur le troisième qui surmontait ceux que nous ve-

---

* Ces quinquérêmes étaient des galères à cinq rangs de rames; et les épotides, des arcs-boutans en saillie placés à droite et à gauche dans la proue.

** Pareil mode de composition se remarque dans les pagodes de l'Inde. Les décorations y sont disposées par bandes transversales. Le goût, chez les Orientaux, a conservé dans ses produits le caractère primitif.

nons de décrire, des chasses de différentes sortes d'animaux, puis un combat de Centaures, et, toujours en montant, une file de lions et de taureaux accolés. Le faîte, enfin, avait pour couronnement des syrènes colossales et creuses, au dedans desquelles une troupe de musiciens devaient exécuter des concerts funèbres, et n'en descendre qu'au moment où le feu serait mis au bûcher.

Nous avons dit qu'il était de forme tétragone, c'est-à-dire à quatre faces, chacune de la longueur d'un stade, et de trente coudées au moins de hauteur *; pour l'asseoir, Alexandre ne craignit pas de faire démolir dix stades des murailles de Babylone, que l'on comptait au nombre des sept merveilles du monde.......... La dépense de l'entreprise s'éleva, dit-on, au delà de mille talens **.

---

* La coudée ordinaire était de deux pieds et demi; la coudée royale avait trois doigts de plus.

Pline donnait six cent vingt-cinq pieds romains au stade grec; le pied comportait douze pouces.

** Soixante-cinq millions de nos monnaies, à peu près.

Ces calculs paraîtraient peut-être exagérés; mais le jeune vainqueur de Darius, qui contemplait avec un œil jaloux l'étonnante somptuosité des palais de l'Asie, voulut sans doute surpasser, en rendant les derniers honneurs à l'ami dont il faisait un demi-dieu, tout ce que la prodigue opulence des rois de Perse, en ces sortes de cérémonies, aurait pu créer de plus miraculeux.

Ce n'est donc pas à l'influence des lumières d'Alexandre et de son goût naturel pour les arts du dessin, qu'il faut attribuer l'extrême délicatesse à laquelle ils ont été portés durant son règne. La splendeur de sa cour dans les occasions où il aimait à déployer toute la majesté du rang suprême, ses triomphes célébrés fréquemment par des fêtes pompeuses, sa munificence envers les hommes à talent *, favorisèrent puissamment, sans doute, la fermentation des esprits, qui, de son temps, fut si féconde; mais on doit remar-

* Aristote obtint huit cents talens pour faciliter les recherches que nécessitait la composition de son *Histoire Naturelle*. Il fit venir, de tous les pays, les espèces d'animaux les plus rares.

quer aussi que les statuaires, les peintres, les poètes, les orateurs, tous les savans de cette mémorable époque, étaient, selon l'expression figurée de Winckelmann, les rejetons pleins de sève des tiges vigoureuses qui, depuis les victoires de Marathon et de Salamine, avaient pris racine sur le sol de la liberté. Le siècle d'Alexandre, enfin, semblable à ces beaux jours d'été où le soleil darde ses rayons les plus étincelans quand il a dépassé le milieu de sa course, ne doit être considéré, sous le rapport des arts, que comme le dernier, mais brillant période du bel âge qu'avait ouvert le génie de Périclès.

Préoccupé de l'excellence des poèmes d'Homère (8), Alexandre en fit reviser avec soin les diverses copies par Anaxagore et Callisthène. La nouvelle édition fut conservée dans une cassette d'or, enrichie de pierres précieuses, où Darius, auparavant, enfermait ses parfums. La nuit elle était sous son oreiller, à côté de son épée. Cette lecture favorite l'intéressait d'autant plus vivement, qu'il y trouvait des leçons et comme souverain et comme militaire. Il enviait, d'ailleurs, au jeune héros de l'Iliade, l'inappréciable avantage d'avoir eu pour panégyriste un chantre tout divin.

Aristote composa son livre *de la Poétique* * pour l'instruction particulière d'Alexandre ; et cependant il paraîtrait que les documens d'un si savant instituteur ne purent, en littérature, rendre bien délicat le tact du royal disciple, qui, depuis, *crut devoir payer en philippes d'or les méchans vers du scribe Chérille* (9). Horace, en s'exprimant ainsi, n'a pas craint d'ajouter que, lorsqu'Alexandre prêtait l'oreille aux doux accens des muses, il les applaudissait *en franc Béotien.* Cicéron, à son tour, lui conteste la qualité d'amateur éclairé des arts **.

Sans admettre en toute rigueur de telles conjectures, et reprenant le fil de nos récits, nous remarquerons que les expéditions du héros macédonien en Asie laissant les républiques de la Grèce goûter, sous la surveillance d'Antipatre, les douceurs d'une liberté sans orages, l'imagination pétulante des habitans d'Athènes dut

---

* « Cet ouvrage, dit Laharpe, est encore, après tant « de siècles révolus, celui qui contient les meilleurs « élémens de l'art du poète. »

** Voyez le passage de l'orateur latin, à la page 271, en note.

chercher avec une nouvelle avidité son aliment naturel dans les fruits savoureux que fournit la la culture des lettres. — [Av. J. C. de 332 à 320.] — Les beaux-esprits de tous les pays, les érudits, les poètes, les artistes, s'éclairaient mutuellement, au moyen d'une correspondance fraternelle. Il semblait que les grandes cités, jusqu'alors jalouses les unes des autres, n'eussent mis fin à leurs débats que pour le seul intérêt des talens. Les mâles institutions de Sparte elle-même avaient déja perdu de leur rigidité.

Le voyageur instruit se voyait accueilli chez les Athéniens, avec ces prévenances, ces attentions discrètes, qui prêtent aux usages de la bonne société l'agrément des liaisons intimes. Le même accent d'urbanité qui distinguait les grands, se faisait remarquer dans les classes de la simple bourgeoisie, chez l'artisan comme dans l'atelier du statuaire et du peintre, partout enfin où la vigilance d'un puissant protecteur exerçait son autorité tutélaire en respectant les droits de tous.

Qu'Antisthène au Cynosarge et Diogène, orgueilleusement affublés du manteau de cyniques (10), affichassent avec impudeur les mœurs grossières de l'état de nature; cette étrange doc-

trine et leur mépris affecté des richesses eurent très peu de partisans sincères : une philosophie accommodante, un langage orné, des dehors pleins de douceur et de politesse, attachaient au contraire un grand nombre de disciples à l'école d'un moraliste qui, sous de frais ombrages, ou mollement assis sur le duvet, disait que la Sagesse pouvait fraterniser avec la Volupté *.

Thalie, décemment costumée au théâtre, n'y faisait plus entendre les sarcasmes amers de Cratinus et d'Aristophane; mais, gracieusement stylée par Ménandre, elle frondait avec finesse les folies du temps; et mettant à nu les faiblesses de l'humanité (11), la pudeur n'avait point à rougir, ni l'innocence à s'alarmer des tableaux animés qu'elle déroulait sur la scène. Tous les arts d'imitation avaient cette expression d'aménité qui dérivait de la disposition paisible des

* Le système d'Aristippe et celui d'Épicure étaient fondés sur des principes à peu près semblables. Les habitués du Portique considéraient ces deux philosophes comme des précepteurs de corruption et d'athéisme.



esprits. La peinture surtout se distinguait par le goût exquis de ses compositions; elle imprimait aux formes les plus ordinaires une apparence de *vénusté*, que l'œil exercé de l'artiste discernait seul dans ses modèles : c'est faire pressentir le nom d'Apelles, dont nous allons mentionner les chefs-d'œuvre *.

Invention, dessin, coloris, vérité d'expression, ce peintre habile possédait toutes les parties de son art au degré le plus éminent. L'instinct d'un naturel aimant et sensible, non moins que l'étude des lettres, guidait ses pinceaux. On le voyait ordinairement travailler au milieu de ses élèves, qu'il encourageait par son exemple et chérissait comme ses enfans.

Alexandre prenait plaisir à converser familièrement avec lui. Prévoyant que les ouvrages d'un tel maître seraient célébrés par la postérité la plus reculée, il ne voulut accorder qu'à lui seul l'honneur de peindre son portrait; et chaque fois qu'Apelles eut à remplir cette tâche, son imagination poétique s'aida des ressources de

* *Præcipua ejus in artis venustas fuit.*
(PLINE.)

l'allégorie pour ajouter l'intérêt des allusions au mérite de la ressemblance.

Dans un de ses tableaux on voyait Castor et Pollux, précédés de la Victoire, orner le cortége du héros macédonien *. Une autre composition le représentait sur un char pompeux, à la suite duquel Mars lui-même se trouvait enchaîné; mais l'image qui flatta singulièrement l'orgueil d'Alexandre, fut celle où, nouveau Jupiter, il lançait la foudre : *Sa main brûlante*, selon l'expression de Pline, *paraissait saillir au dehors du panneau* **.

Apelles néanmoins eut lieu de s'étonner du coup d'œil assez froid que le monarque, en traversant la ville d'Éphèse, daigna jeter sur un nouveau portrait que, tout exprès, le peintre avait placé sur son passage. Le cheval hennit

* Cette peinture allégorique ayant été transportée à Rome au temps de Claude, l'imbécille empereur fit effacer la tête de la Victoire, et peindre celle d'Auguste à la place.

** *Digiti eminere videntur, et fulmen extra tabulam esse.*

(Pline.)

soudain..... *Hé quoi*, dit l'auteur, feignant un air de surprise, *le coursier serait-il plus fin connaisseur que son maître.*

Dans les sujets qui laissaient toute latitude au génie d'Apelles, il traitait de préférence, et conformément au système de Zeuxis, son prédécesseur, ceux qui ne comportaient pas un grand nombre de personnages. Une Diane entourée d'un chœur de vierges causa beaucoup d'admiration; mais sa Vénus-Anadyomène * fut regardée comme un chef-d'œuvre auquel nul autre ne pouvait être comparé.

Le ressentiment des persécutions qu'après la mort d'Alexandre, Apelles éprouva de la part de ses envieux à la cour de Ptolémée, lui fit

---

* *Anadyomène* signifie *sortant de la mer.*

Athénée prétend qu'Apelles conçut le projet de peindre Vénus née du sein des eaux, en voyant la courtisane Phryné, dont il était épris, rougir d'être aperçue, sans voile, hors du bain.

Ce chef-d'œuvre fut célébré par une infinité de poètes......

Si Venerem Cois nunquam pinxisset Apelles
Mersa sub æquoreis, illa lateret aquis.
(Ovid.)

imaginer la composition allégorique dont Lucien a tracé la description détaillée dans son traité *de la Délation :*

« On y voit, dit le sophiste, la Calomnie, au « regard farouche, et guidée par l'Envie, assistée « par la Ruse et la Trahison, traîner l'Innocence « au tribunal du Préjugé. Celui-ci ne prend « conseil, pour le jugement, que de la Suspi-« cion et de l'Ignorance; mais la Vérité paraît « dans l'éloignement; elle est suivie du Repen-« tir, qui tourne vers elle des yeux chargés de « larmes *. »

Telle fut la vengeance unique qu'Apelles se permit contre un odieux détracteur.

Personne moins que lui n'eût mérité d'être en butte aux traits de la malveillance : affable avec tout le monde, sa bourse était toujours ouverte à ses amis, et les grandes richesses qu'il avait acquises à la cour d'Alexandre, le mirent souvent à même de répandre ses bienfaits sur des artistes peu fortunés. Il les aidait aussi de

* L'admirable dessin que Raphael, notre moderne Apelles, a composé d'après ce passage de Lucien, est une sorte de consolation pour la perte de l'original.

ses conseils, et parlait avantageusement de leurs ouvrages pour en faciliter le débit.

[Av. J. C. 336.] — Ayant fait le voyage de Rhodes dans l'intention de visiter l'atelier de Prothogène (12), dont la renommée commençait à s'étendre au loin, il fut ravi d'admiration à l'aspect des peintures de cet habile émule, et non moins étonné d'apprendre que des morceaux si parfaits ne se vendissent qu'à bas prix. Le désir d'en posséder quelques-uns lui-même ne laissa plus douter de leur mérite, et l'enchère d'un connaisseur tel que lui, les fit estimer depuis à leur juste valeur.

L'insipide profession de peintre de navires que Prothogène avait long-temps exercée, n'était pas assez lucrative pour qu'il en eût tiré des ressources contre l'indigence ; mais, grace au généreux procédé d'Apelles à son égard, il se vit en état de travailler constamment pour sa gloire *.

---

* *Les Rhodiens*, selon Pindare, *se montraient les premiers des mortels dans les arts du dessin.*

Pareille opinion pouvait être émise au temps où vivait le poète lyrique.

Le temps, la fatigue, les privations même, rien ne pouvait ralentir son ardeur et sa persévérance, dès qu'il avait entrepris un tableau dont il augurait le succès. Celui d'Yalissus, chasseur célèbre, révéré chez les Rhodiens comme fils du Soleil *, lui coûta sept années d'une application soutenue. Il ne se nourrit, jusqu'au terme de sa tâche, que de légumes détrempés à l'eau pure, pour que ses idées ne fussent point obscurcies par les vapeurs d'une digestion laborieuse. Peut-être aussi, vu sa mince fortune, faisait-il en cela de nécessité vertu. Quoi qu'il en soit, ce tableau d'Yalissus était si beau d'exécution, qu'Apelles, après l'avoir contemplé, s'écria, dans son extase : *L'art ne saurait produire rien de plus achevé; mais*, ajouta-t-il, *cet objet merveilleux serait susceptible de plus de grace encore!* L'auteur de la Vénus-Anadyomène pouvait, seul, concevoir le complément de perfection qu'il aurait su donner à ce chef-d'œuvre.

Les anciens qui l'ont à l'envi célébré dans

---

* Fondateur d'une ville de l'île de Rhodes, à laquelle il donna son nom.

leurs écrits, racontaient, en se répétant les uns les autres, que Prothogène, las d'avoir effacé vingt fois la gueule chargée d'écume du chien haletant d'Yalissus, lança d'impatience contre le panneau son éponge tout imprégnée de couleur. Elle alla frapper, par un hasard heureux, tout juste au point où gisait la difficulté; mais, ô miracle! l'éclaboussure produisit l'effet que l'artiste avait tenté d'atteindre sans y avoir d'abord réussi.

Pline ajoute à ce conte que, pour se prémunir contre les ravages du temps, Protogène, à quatre reprises consécutives, prit la peine de réempâter chaque couche de couleur précisément l'une sur l'autre, de manière à ce qu'elles suppléassent aux altérations qu'en vieillissant, la peinture devait éprouver : *Huic picturæ quater colorem induxit subsidio injuriæ et vetustatis, ut, decedente superiore, inferior succederet.* L'éponge secourable aurait-elle donc été lancée quatre fois, et toujours avec le même bonheur? C'est la question que Falconnet s'est faite, en traduisant le passage de Pline *.

* La merveilleuse éclaboussure n'eut lieu sans

Apelles fit, au surplus, à Prothogène le reproche de ne pas s'arrêter à ce point fixe au delà duquel, *en cherchant le mieux, on risque de gâter ce qui est bien.* Il est à présumer que le peintre rhodien s'attachait particulièrement à séduire par le prestige du coloris et la délicatesse du pinceau. Ces agrémens qui lui conciliaient les suffrages des amateurs vulgaires, n'auraient pu seuls lui mériter, sans des qualités supérieures, la haute estime que lui accordaient les véritables connaisseurs; lui-même ne l'ignorait pas......... Ayant exposé sur la place publique l'image d'un Satyre joueur de flûte, il fut peu flatté de l'admiration qu'excita parmi les curieux une perdrix qu'il avait peinte, comme accessoire, auprès de la figure, et n'hésita point à supprimer un ornement qui détournait l'attention de l'objet principal. Des perdrix réelles, disait-on, étaient venues voltiger à l'entour du tableau *.

---

doute qu'au dernier réempâtement du tableau, si toutefois l'historiette n'est pas controuvée.

* C'était à ce même Satyre que travaillait sans inquiétude Prothogène, durant les dangers du siége de Rhodes. Démétrius, après la prise de la ville, voulut

Prothogène imitait avec trop de fidélité la nature, pour ne pas exceller dans le genre du portrait. On admira beaucoup ceux d'Antigone, et de Philiscus, poète tragique. Il réussit parfaitement encore en répondant au désir qu'avait Aristote d'obtenir celui de sa mère. Une étroite amitié, d'ailleurs, le rapprochait de ce philosophe, lequel l'exhortait souvent à traiter des sujets historiques et propres à rehausser l'éclat de sa renommée ; mais l'auteur d'Yalissus opérait d'ordinaire avec tant de précautions et de timidité qu'à peine aurait-il eu le temps de terminer, durant sa vie, un petit nombre de compositions ornées d'épisodes richement agencés. Se défiant de ses moyens, et disciple de quelque maître obscur, ce fut par des essais réitérés, qu'il devina peu à peu les secrets de la belle peinture *.

---

savoir, de la bouche du peintre, le motif de sa sécurité : *Je savais*, répondit celui-ci, *que Démétrius, faisant la guerre aux Rhodiens, n'entendait point la faire aux arts*.......... Le fils d'Antigone, en effet, avait défendu d'attaquer le quartier où le tableau d'Yalissus, lui avait-on dit, se trouvait en réserve.

* On voyait de sa main à Athènes, dans le temple

Nicomaque, contemporain de Prothogène, n'achetait pas aussi laborieusement ses succès. Un pinceau facile et hardi servait merveilleusement l'impétuosité de son génie. Cette célérité d'exécution était assez généralement le partage des premiers successeurs d'Apelles, qui mettaient à profit les découvertes successives de leurs devanciers *. Ils avaient appris à faire usage de différentes substances colorantes que les Poly-

---

de Minerve, deux tableaux remarquables sous le rapport du fini des détails. L'un représentait Nausicaa, fille d'Alcinoüs, conduisant un char traîné par des mulets; l'autre tableau n'était composé que d'une seule figure, celle du navigateur *Paralus*, inventeur des trirêmes.

* Apelles avait eu pour premier maître Éphore d'Éphèse; mais depuis il reçut pendant dix années les leçons de Pamphile de Sicyone.

Déja les peintres ne se bornaient plus à l'emploi des quatre couleurs dont s'étaient contentés leurs devanciers; ce que justifie à peu près ce passage de Cicéron : *Similis in pictura ratio est, in qua Zeuxim et Polygnotum, et Timanthem, et eorum qui non sunt usi plus quam quatuor coloribus, et lineamenta laudamus : at in actione Nicomacho, Prothogene, Apelle, jam perfecta sunt omnia.*

(De clar. Orat.)

gnote, les Zeuxis, les Timaute n'avaient point essayées. Aussi l'éclat des peintures de ce troisième âge éclipsait-il aux yeux des demi-connaisseurs les beautés plus sévères des productions du siècle précédent.

Un de ces amateurs à courte vue s'étonnait de ce que la fameuse Hélène de Zeuxis avait eu tant de prôneurs enthousiastes : *Que ne peux-tu la contempler avec mes yeux*, dit Nicomaque, *sa beauté te paraîtrait celle d'une déesse !*

Pour des connaisseurs de la trempe de celui-ci, l'art a ses mystères et de hautes merveilles qui ne sont visibles qu'aux regards des initiés.

Les peintres anciens avaient fait, sans doute, plus de progrès que nous ne semblons le conjecturer, dans la connaissance du clair-obscur; car Antiphile, cet émule jaloux qui se permit de dénigrer Apelles à la cour de Ptolémée, sut représenter, d'une manière assez magique, la vive lueur d'un brasier qu'un esclave attisait de son haleine. Le reflet du feu sur les joues du souffleur produisait une sorte d'illusion. De tels effets qui font l'étonnement du vulgaire, supposent aussi, de la part de l'artiste, quelque chose de plus que l'habitude du métier.

Il est à présumer, d'après le passage de Cicé-

ron que nous avons transcrit dans la note précédente, où le nom d'Aétion est mentionné, que ce peintre, auteur du superbe tableau des Noces d'Alexandre et de Roxane, devait être un des contemporains de Nicomaque. La description de cette peinture se trouve dans le traité de Lucien, intitulé *Hérodote ou Aétion.*

Laissons dire au sophiste grec ce que ses propres yeux ont admiré : « Dans une cham-« bre magnifique, s'élève le lit nuptial; on y « voit Roxane assise. C'est une vierge parfaite-« ment belle, dont les regards sont baissés vers « la terre, car la présence d'Alexandre, placé « debout près d'elle, excite sa pudeur. Une « troupe folâtre de petits amours les environne. « L'un, posté derrière la jeune épouse, soulève « le voile qui lui couvre la tête; un autre, « esclave officieux, est à ses pieds : il s'empresse « de délier sa chaussure et semble hâter l'heure « de la jouissance. Un troisième saisit le pan du « manteau d'Alexandre pour l'attirer vivement « auprès de Roxane, à laquelle ce prince fait « préseut d'une couronne. Éphestion est à ses « côtés...... Quant au beau jeune homme sur « l'épaule duquel le héros s'appuie, son nom « n'est pas inscrit; je présume qu'il représente

« l'Hymen*. Dans une autre partie du tableau, des « amours jouent avec les armes d'Alexandre : les « deux premiers, qui portent sa lance, semblent « ployer sous le faix ; deux autres traînent par « les courroies le bouclier, en guise de char « triomphal, sur lequel un troisième est assis. « C'est le souverain, sans doute, promené par « ses courtisans, tandis que le plus malin de « tous, se glisse en embuscade sous la cuirasse, « et s'y tapit pour leur faire peur. »

Est-il rien de plus ingénieux que cette troupe enfantine conviée par l'Hymen pour célébrer l'union d'Alexandre avec sa maîtresse? Cette allégorie épisodique ne pouvait se lier plus gracieusement au groupe principal, et rappeler d'une manière plus spirituelle les inclinations guerrières d'un prince qui, même à l'heure du plaisir, ne pouvait oublier ses projets de

* Il paraît que les peintres grecs conservèrent long-temps l'usage d'écrire au bas de chacune de leurs figures, le nom du personnage représenté.

On remarque ce défaut de goût dans les peintures historiques découvertes à Herculanum.

conquête. Ce chef-d'œuvre fut exposé aux regards du public durant les solennités des jeux olympiques. Il fit une impression si vive sur l'esprit de l'helladonice * Proxénide, qu'il accorda sa fille en mariage à l'auteur du tableau.

Parmi les émules d'Aétion qui, sans partager la haute renommée d'Apelles et de Prothogène, méritèrent beaucoup d'estime, nous désignerons particulièrement Mélanthius, Amphion, Asclépiodore, et Nicophane. Le premier propagea, par de savans écrits, les principes qu'il avait reçus dans la célèbre école de Pamphile.

Les doctrines des deux autres n'étaient pas moins solides. Apelles, lui-même, réclamait les conseils de ces savans praticiens, qui avaient fait de justes observations sur les mesures et la belle symétrie des formes humaines en raison de l'âge et du sexe de chaque personnage.

Nicophane se distinguait par l'agrément de ses compositions, et surtout par l'attrait piquant qu'il donnait à ses têtes de femme. Il les peignait ordinairement d'après des courtisanes,

---

* Le président des jeux.

et les plus belles se prêtaient d'autant plus volontiers à lui servir de modèles, que, de la part d'un artiste de ce mérite, le choix de celles qu'il stylait de préférence pour cet emploi, devenait bien flatteur pour leur vanité.

Nous pourrions mentionner encore un bon nombre de contemporains d'Apelles, mais les écrits des anciens ne nous en ont transmis que les noms.

Les succès de la statuaire égalaient ceux de la peinture. Le fondeur Lysippe reproduisait en bronze les formes du corps humain avec autant de délicatesse que de correction et de fidélité (13). Supérieur en sa profession à tous ceux qui, de son temps, l'exerçaient avec succès, il n'avait rien à envier non plus aux hommes de génie qui, dans la même carrière, s'étaient illustrés avant lui *...... Né à Sicyone, où d'abord il fut simple artisan sur métaux, ses talens, comme statuaire, ne se dévelop-

* Lysippe, d'abord simple artisan fondeur à Sicyone, eut occasion de s'exercer à des travaux plus intéressans dans le laboratoire d'un statuaire, où ses

pèrent avec éclat que durant son séjour dans Athènes.

Le nombre des ouvrages qu'il y composa paraît incroyable, si l'on veut admettre le calcul de Pline, qui en fait monter la totalité à six cent dix figures (14), dont quelques-unes étaient colossales. Mais il faut observer que Lysippe ne travaillait point en marbre, et que toutes ses statues étant coulées en bronze, le fait peut s'expliquer de manière à n'être pas inadmissible : un artiste fondeur, après avoir facilement terminé ses modèles en terre ou en cire, se contente d'inspecter ensuite les opérations des mouleurs, ciseleurs, etc.; ce qui lui laisse des momens où il peut s'occuper de nouveaux objets.

Lysippe eut, de même qu'Apelles, le privilége

---

talens se développèrent par quelques essais de bonne augure. Il alla consulter Eupompe sur les modèles qu'il lui convenait d'étudier pour se former une bonne manière : *Il est utile d'admirer les chefs-d'œuvre de l'art*, lui répondit le savant peintre; *mais la nature est le grand maître, c'est celui qu'avant tout autre il faut interroger.*

exclusif d'exécuter les portraits d'Alexandre ; et pour donner à chaque répétition un air de nouveauté, sa ressource était celle des accessoires. Winckelmann remarque, à ce sujet, qu'Alexandre est le seul souverain qui, depuis la première époque des temps historiques jusqu'au siècle d'Auguste, ait été figuré sur des bas-reliefs, sorte de décoration qui ne s'appliquait guère qu'aux monumens publics. C'était dans une composition de ce genre, sans doute, que Lysippe avait représenté le conquérant de l'Asie environné de ses capitaines; la ressemblance de chaque personnage y était fidèlement conservée *.

Les principaux sujets que cet excellent statuaire a traités, sont la figure du Soleil sur un quadrige, tel que les Rhodiens personnifiaient cet astre tutélaire de leur ile; plus, le magnifique

* La plupart des portraits d'Alexandre ayant été transportés à Rome, Néron, charmé de la beauté d'une statue de ce héros, crut rendre cet ouvrage de Lysippe plus précieux en le faisant dorer; mais dans la suite on essaya d'enlever cette dorure, et le mordant du grattoir laissa beaucoup de cicatrices.

colosse de Jupiter des Tarentins *, un Hercule, auquel l'Amour a ravi ses armes, et le fameux pancratiaste Polydamas : on voyait sur les bas-reliefs du piédestal, cet athlète qui étrangle un lion, saisit un taureau furieux par les cornes, suspend d'une seule main la course d'un char atelé de plusieurs chevaux, etc., etc.

Les Athéniens, se repentant de l'injuste condamnation de Socrate, et voulant réhabiliter sa mémoire par l'érection d'un monument public, en confièrent l'exécution à Lysippe. La statue fut placée près de la chapelle expiatoire où la mémoire de ce sage était honorée comme celle d'un demi-dieu.

Quant aux effigies des vingt-et-un gardes qui protégèrent la vie d'Alexandre au passage du Granique, il est difficile d'admettre que le même artiste ait eu le moyen de reproduire les traits du visage de ces braves, puisque tous avaient été tués sur la rive.

* Les Romains, maîtres de Tarente, dépouillèrent cette cité de ses tableaux et de ses statues; mais les énormes proportions du Jupiter de Lysippe ne leur permirent pas de le transporter chez eux.

Lysistrate, frère de Lysippe, est le premier sculpteur qui ait imaginé de mouler sur la face d'un mort le relief des formes de la nature, et de couler de la cire dans le creux de l'empreinte pour n'avoir, en le remaniant, qu'à le transformer en buste de ronde-bosse. Ce procédé, naturellement applicable au genre du portrait, en rendait la ressemblance plus frappante; mais l'essai qu'en fit Lysistrate, ne fut pas, sous sa main, une sorte de métier tel que le pratiquent, de nos jours, les artistes jongleurs qui, sur les boulevarts de Paris, étalent des curiosités de cette espèce..... Le frère de Lysippe ne voyait au contraire, dans le masque moulé, qu'une simple ébauche de la physionomie du personnage; la magique puissance de son ciseau communiquait ensuite à ce froid mannequin le mouvement et la vie.

Nos statuaires modernes, plus jaloux de saisir l'esprit de leurs modèles que d'en calquer ainsi les contours, font peu d'usage d'une méthode qui laisse sur l'imitation les tristes indices d'un corps périssable.

L'invention de la *céroplastique* remonte vraisemblablement aux inventions des Égyptiens pour la formation des masques de leurs mo-

nies *. Elle était donc connue avant que Lysistrate l'eût tentée; Pline n'aurait pas dû l'ignorer.

Tourmenté de la désespérante supériorité de Lysippe, Apollodore, dans la crainte d'être éclipsé par un si redoutable concurrent, se dépitait, à tort ou à raison, contre ses propres ouvrages, qu'il ne croyait jamais assez perfectionnés : la plus légère incorrection les lui faisait réprouver souvent avec plus de sévérité que la malveillance de ses envieux n'aurait pu les déprécier. Dans ces accès de découragement qui tenaient de la démence, il mettait en pièces des morceaux d'un grand prix. Ces travers d'un amour-propre toujours mécontent de lui-même le firent surnommer Apollodore *le Maniaque*. Son portrait, exécuté par Silanion d'Athènes, semblait être celui de la colère personnifiée **.

Quant à ce même Silanion, auteur d'une fi-

---

* Les Égyptiens plaçaient l'empreinte de l'ovale du personnage embaumé, sur la momie, en forme de masque.

** *Hoc in eo expressit, nec hominem in ære fecit, sed iracundiam.*

(PLINE.)

gure de Sapho que Cicéron a beaucoup vantée, il n'avait appris son art qu'en travaillant sur les métaux, sans avoir reçu les leçons d'aucun maître. Les Athéniens faisaient néanmoins grand cas de ses compositions, qui, généralement, étaient en bronze, et plaçaient sa Jocaste mourante, au nombre des produits qui faisaient le plus d'honneur à leurs précieux ateliers de sculpture. L'école de Lysippe les avait dotés, pour la plupart, de chefs habiles dignes élèves d'un tel maître. La renommée à conservé les noms de Sthénis d'Olynthe, d'Hécatodore, de Sostrate petit-neveu de Pythagore de Rhégium, d'Euphronide, et de plusieurs autres savans statuaires dont la liste ne saurait ici trouver place.

[Av. J. C. de 332 à 300.] — A cette époque remarquable, où l'influence du luxe des gouverneurs auxquels la tranquillité des provinces était mise en garde, y faisait éclore tout ce que les talens d'imagination pouvaient enfanter de plus recherché, la gravure sur pierre fine acquit un degré de perfection qui, depuis, n'a point été surpassé. La dextérité d'outil et l'excellence du goût de Pyrgotélès, en ce genre précieux d'industrie, lui méritèrent, à l'exclusion de tout autre lapidaire, la faveur d'exécuter en camée

le portrait d'Alexandre, comme l'avaient obtenu, chacun dans sa partie, Apelles et Lysippe.

La nécessité de revêtir d'un sceau les actes authentiques, donna naissance à ce bel art chez les Orientaux (15). Les Grecs, à qui les artistes phéniciens en avaient enseigné les procédés, s'étaient servis anciennement de petits morceaux de bois vermoulu pour ces sortes d'empreintes. Winckelmann le dit, et cite, en témoignage de cette singulière assertion, certaine pierre antique où, par fantaisie sans doute, le graveur avait imité ces sinuosités tracées par la dent des insectes.

Les Étrusques montrèrent aussi beaucoup d'intelligence et d'adresse dans la fabrication de ces bijous; et nous rappellerons, à cet égard, que Mnésarque, père du philosophe Pythagore, étant né en Étrurie, y avait fait probablement apprentissage de cette même profession, qu'il alla, dans la suite, exercer à Samos.

On voit, inscrits sur différentes pierres gravées, des noms d'auteurs qui n'appartiennent point à l'âge où florissait Pyrgotélès. Ces camées, d'une grande beauté, datent des premiers temps de l'empire Romain. Le style élégant et pur de l'ouvrier prouve que le talent des Grecs, en

toute espèce d'invention, ne s'était point altéré depuis le siècle d'Alexandre, malgré les bouleversemens politiques qu'occasiona le partage sanglant du vaste héritage de ce héros. Les principes des grands maîtres restèrent heureusement consacrés par leurs successeurs, soit en exil, soit au pays natal, comme des dogmes religieux.

DÉTAILS SUPPLÉMENTAIRES.

❋

(1)

Au delà de l'Oasis est le fameux temple de Jupiter Ammon, etc.

Lorsque l'idolatrie et le polythéisme s'introduisirent peu à peu dans le monde après le déluge, Cham, l'un des trois fils de Noé, dont les nombreux descendans avaient peuplé les rives du Nil et les déserts de la Libye, devint la grande divinité de ces deux contrées. On lui bâtit un temple dans un espace de terrain fertile, mais, de toute part, entouré de sables arides. Les Grecs nommaient l'être fantastique qu'on y révérait, *Jupiter*, et les Égyptiens, *Ammon*; on finit par accoler ces dénominations distinctives.

D'autres ont dit qu'*Ammon*, surnom du Jupiter libyen, est dérivé du mot grec qui signifie *sable*..... Ce dieu est représenté, sur un grand nombre de médailles, avec des cornes de bélier.

(2)

Guidé par une courtisane, Alexandre alluma de sa propre main l'incendie de Persépolis, etc.

Thaïs, courtisane d'Athènes, suivit Alexandre en Asie; et, dans une partie de débauche, se voyant à même d'égarer la raison de ce prince, elle met en ses mains une torche enflammée, et l'excite à brûler le palais des rois de Perse, pour venger Athènes, sa patrie, où Xercès avait, durant la guerre médique, exercé les mêmes fureurs. De cet édifice, construit par Darius presque totalement en bois de cèdre, le feu se communiqua rapidement dans tous les quartiers de la capitale, à l'aide des soldats qui se firent un jeu d'imiter la brutale démence du chef.

Après la mort d'Alexandre, Ptolémée épousa cette même Thaïs, qu'antérieurement il avait eue pour maitresse.

(3)

La fin déplorable de Parménion, le meurtre de Clytus, la condamnation inique de Callisthène, marquèrent Alexandre du sceau des tyrans, etc.

Victime d'un simple soupçon, le brave capitaine Parménion fut égorgé par ordre de son maître, qu'il avait toujours servi fidèlement.

Clytus, ancien officier de Philippe, mourut percé d'un coup de javeline, que le héros forcené lui porta dans un accès de colère.

Callisthène, injustement accusé d'avoir pris part secrétement à la conspiration avortée du jeune Hermolaüs, périt dans les tortures. L'austère franchise de ce philosophe frondait souvent avec amertume les manières serviles des courtisans ; il ne put contenir son indignation en voyant le prétendu fils de Jupiter aspirer, de son vivant, aux hommages idolatriques que les seigneurs persans rendaient sans scrupule à leurs princes.

Aristote, en cédant à Callisthène l'office d'instituteur près de son royal disciple, lui rappela cette sentence de Xénophane : *Ceux qui, par*

devoir, ou par inclination, sont attachés aux souverains, ne doivent parler que très rarement devant eux, ou faire en sorte que ce qu'ils ont à leur dire, soit toujours agréable à l'oreille.

Quelques-uns ont avancé qu'Aristote lui-même, en butte aux traits de la calomnie, et menacé du courroux d'Alexandre, dont il s'était permis de blâmer les emportemens, ne fut point étranger au complot d'Antipatre qui, par le poison, se défit d'un tyran ombrageux; cette imputation, peu fondée, n'a point terni la mémoire du philosophe.

(4)

Le trône de Darius était comme ombragé d'une vigne dont les grappes, d'émeraudes et de saphirs, répandaient un éclat éblouissant, etc.

La richesse outrée de ces sortes d'ornemens a, de tout temps, flatté les yeux des Orientaux. On voit encore aujourd'hui la même magnificence dans l'ameublement des palais, où les despotes de ces contrées ne se laissent apercevoir que parés comme des idoles au fond de leurs niches.

Le voyageur Tavernier, joaillier de profession, a décrit dans ses Mémoires le trône pompeux d'Aurangzeb; il évaluait la totalité des brillans matériaux dont il se composait, à la somme de cent soixante millions. Le siége était soutenu par douze petites colonnes d'or contournées de plusieurs rangs de perles; des incrustations précieuses se trouvaient prodiguées sur les parties latérales, sur le dossier, et l'on voyait au sommet du dais un paon étaler en roue sa queue étincelante de pierreries.

(5)

Ce fut de l'antique et vaste contrée qu'arrosent le Gange et l'Indus, que les premières notions de l'art du dessin parvinrent chez les Mèdes et les Perses, etc.

Les vestiges d'ornement qui se distinguent encore dans les débris d'architecture de Persépolis, présentent, quant au travail et au genre de composition, des rapports sensibles avec les restes des anciens édifices de l'Inde. L'aspect de ces monumens effraie par les dimensions colossales de la structure. Le voyageur, néanmoins,

ne peut en mesurer, de l'œil, la masse énorme et les détails, sans admiration, bien que le bon goût en réprouve les formes. Les constructions capitales des Chinois se ressentent du style architectural qui, de tout temps, fut le même chez les nations opulentes de l'orient. Leurs tours carrées, et s'élevant par étages, de la base au sommet sont chargées de menus travaux, et bariolées de nuances variées, comme celles des siècles reculés dont les historiens nous ont laissé le souvenir. *

(6)

Les Persans se seraient fait un scrupule de représenter la Divinité sous des formes humaines, etc.

La figure du dieu Mithras, coiffée du bonnet phrygien, et la partie inférieure du corps enfermée

---

* Voyez les Dissertations de l'abbé Mignot, de l'académie des Inscriptions, et le savant ouvrage de M. Langlès *sur l'Indostan.*

dans de longues chausses, ne parut ainsi représentée que sous les empereurs romains. Le culte s'en répandit promptement dans toute l'Italie, dès que Pompée eut apporté dans la capitale la connaissance de cette divinité de l'Asie : des monumens nombreux déterrés à Antium, à Naples, à Milan, en font foi ; ce sont des bas-reliefs, tous allégoriques ; mais l'image de Mithras ne se retrouve dans aucune sculpture persane.

Ce nom avait appartenu à l'un de ces bienfaiteurs de l'humanité que les peuples superstitieux déifiaient, par reconnaissance, après leur trépas. L'ame de celui-ci, disaient ses prêtres, s'était élancée dans le disque du soleil, en quittant son enveloppe mortelle. De cette fiction, généralement accréditée en Perse, provint le culte qu'on y rendit à l'astre du feu.

(7)

Il est assez difficile d'expliquer ce que signifient ces animaux ailés, à têtes d'homme, surmontées de couronnes crénelées, qui se voient sur quelques pierres gravées de fabrique persane, etc.

Les voyageurs ont remarqué de pareilles chimères dans les débris de sculpture du palais de Persépolis. Caylus, qui croit que ces ruines sont les restes, non d'un palais, mais d'un édifice sacré, présume que ces figures grossières représentent le sphinx des Égyptiens. *Chardin*, ajoute-t-il, *a vu les têtes de ces sortes de sphinx barbues et ornées de coiffures rondes en forme de couronnes.*

Corneille Bruyn, qui les a dessinées sur les lieux, à son tour, pense que Darius, fils d'Hystaspe, fit construire ce monument, *destiné à sa résidence*, par les ouvriers égyptiens que Cambyse avait amenés en Perse. Le bâtiment servait aussi de citadelle.

(8)

L'édition des poèmes d'Homère, reformée par les soins d'Anaxarque et de Callisthène, fut enfermée dans une cassette d'or enrichie de pierres précieuses, etc.

Une critique judicieuse de ces poèmes, que Pisistrate et ses fils avaient recueillis les premiers, était devenue d'autant plus nécessaire, que, chantés par fragmens dans toutes les villes de la Grèce, ils s'étaient indubitablement altérés, en passant par tant de bouches; la plupart des rapsodes, d'ailleurs, les récitaient de mémoire. Aristote eut quelque part aussi à la révision de l'Iliade et de l'Odyssée.

Les exemples qu'Alexandre cherchait dans le récit des hauts faits des héros d'Homère, n'étaient pas toujours ceux qu'il aurait dû suivre; car, pour imiter la vengeance d'Achille contre le vainqueur de Patrocle, il fit percer les talons de l'infortuné Bétis, et le traîna vivant autour des remparts de Gaza. C'était surpasser même en cruauté celui qu'il prenait pour modèle, lequel n'exerça sa fureur que sur le cadavre d'Hector.

(9)

Le royal disciple d'Aristote payait en philippes d'or les méchans vers du scribe Chérille, etc.

Horace a dit :

Gratus Alexandro. . . . . fuit ille
Chœrilus, incultis qui versibus et male natis,
Retulit acceptos, regale numisma, philippos.

Le lyrique latin n'est pas d'accord avec Cicéron quand il gratifie le prince macédonien du titre de connaisseur dans les arts du dessin.

. . . . Idem rex ille poema
Qui tam ridiculum, tam care prodigus emit,
Edicto vetuit ne quis se, præter Apellem,
Pingeret, aut alius Lysippo duceret æra
Fortis Alexandri.... simulantia. Quod si
Judicium subtile videndis artibus illud
Ad libros, et ad hæc musarum dona vocares,
Bœotum in Crasso jurares aere natum.

(Hor. ep. 1, lib. II.)

(10)

Qu'Antisthène, au Cynosarge, et Diogène, sous ses haillons, affectassent le mépris des richesses, etc.

Le Cynosarge, voisin du Lycée, était un local où le fondateur de la secte cynique donna ses premiers documens. Sorti de l'école de Socrate, Antisthène prit la besace et le bâton pour censurer, même par l'extrême négligence de son costume, les usages qu'exigeait la bienséance dans les hautes classes de la société. Son maître, le voyant un jour faire parade des vêtemens en lambeaux qui couvraient à peine sa nudité, lui dit, en souriant avec finesse : *Ta vanité perce à travers les trous de ton manteau......* Antisthènes réunit d'abord un certain nombre de disciples, qui, peu à peu, se dégoûtèrent de sa doctrine. Diogène seul lui resta.

(11)

Gracieusement stylée par Ménandre, Thalie frondait avec finesse et bienséance les faiblesses de l'humanité, etc.

Le suffrage unanime des critiques anciens accorde à Ménandre la palme du drame comique. Il ne nous reste que quelques fragmens de ses pièces, et il en avait composé plus de cent. La morale en était excellente : l'auteur fut couronné fréquemment; car les bonnes maximes débitées en publique sont toujours applaudies, quelle que soit, d'ailleurs, la corruption de la multitude. *La muse d'Aristophane*, dit Plutarque, *est une courtisane déhontée; mais le théâtre de Ménandre nous place dans une prairie émaillée de fleurs, où l'on respire un air pur.*

Philémon et Diphile partagèrent avec cet aimable poète les honneurs de la scène; si leurs comédies furent, parfois, plus tumultueusement applaudies que celles de leur illustre émule, de tels succès ne s'obtinrent que par cabale.

Térence traduisit, pour le théâtre de Rome, les drames de Ménandre. Plaute imita la pièce

intitulée *le Marchand*, laquelle était de Philémon.

(12)

Apelles fut ravi d'admiration à la vue des tableaux de Prothogène, etc.

Pline rapporte que le peintre rhodien, rentrant un jour dans son laboratoire, présuma qu'Apelles s'y était introduit en son absence. Un trait esquissé sur un panneau avec une extrême finesse, le lui fit conjecturer. Prothogène, à son tour, prit le pinceau, et revenant sur ce contour, il le rendit encore plus délié.

S'il n'eût été question dans cette lutte singulière que de faire assaut de légéreté d'outil, le vainqueur aurait démontré seulement qu'il avait la main plus sûre et de meilleurs yeux que son émule; mais la chose doit être conçue autrement : Caylus a pensé, comme Michel-Ange, qu'Apelles ayant dessiné, d'un seul coup, une figure dont la grace et l'élégance décelaient le talent de l'auteur, Prothogène ne s'amusa point à refendre le trait, comme Pline le semble dire, avec une couleur différente; mais qu'il ren-

chérit encore sur la délicatesse du contour; qu'Apelles enfin, à l'aide d'une troisième teinte, le rendit si gracieux et si pur, que son rival se confessa vaincu...... A moins de pareille interprétation, l'anecdote serait puérile.

(13)

Le fondeur Lysippe reproduisit en bronze les formes du corps humain, avec autant de délicatesse que de correction, etc.

Cet artiste disait que les prédécesseurs de Phidias avaient eu l'intention de représenter *les hommes tels qu'ils étaient*; mais qu'il voulait que, dans ses imitations, on les vit *tels qu'ils devaient paraître.* Il s'appliqua moins, en effet, à copier servilement ses modèles, qu'à bien en figurer le véritable aspect; et, selon l'opinion de Quintilien, Lysippe était, de tous les statuaires grecs, celui qui avait le mieux combiné les moyens par lesquels l'art peut embellir les formes de la nature, sans s'écarter néanmoins des principes d'une fidèle imitation. Son système était de tenir les têtes petites et les membres peu charnus, pour que la stature de ses

personnages s'annonçât à l'œil plus élégante et plus svelte, en conservant le plus parfait accord dans les proportions de chaque partie; c'est ce que les auteurs anciens ont entendu, quand ils ont loué Lysippe d'avoir très sagement observé la *symétrie.*

(14)

Le nombre des ouvrages de Lysippe paraît prodigieux : Pline le fait monter à plus de six cents pièces, etc.

Ce statuaire avait eu la manie de mettre en réserve un philippe d'or sur le prix qu'il recevait de chacune de ses productions. A l'ouverture de la cassette en question, son héritier put aisément calculer le nombre des objets vendus; on doit, au surplus, présumer que Lysippe avait également noté les figures portatives, les vases, les candelabres, les trépieds, et autres choses relatives à sa première profession de fondeur.

D'après la conjecture du célèbre antiquaire Visconti, nous rappellerons que la jolie figure, en marbre de Paros, représentant l'Amour, qui, les ailes déployées, fait effort pour tendre son

arc, est une des nombreuses copies antiques du beau Cupidon que les Tespiens demandèrent à ce statuaire, bien qu'ils possédassent celui de Praxytèle dont Phryné leur avait fait présent.

(15)

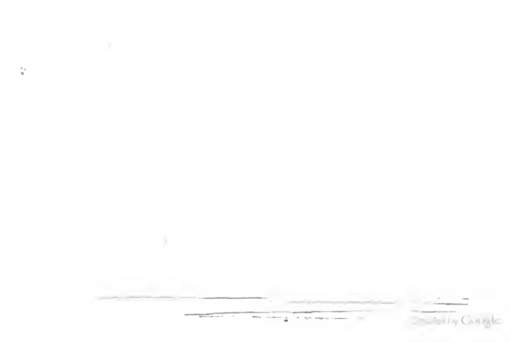
La gravure en pierres fines, prit naissance chez les Orientaux, etc.

Les pierres gravées en creux et enchassées, pour la plupart, dans un chaton pour servir de bague, servaient aussi de cachet; par conséquent les graveurs ne devaient pas répéter des sujets antérieurement exécutés, ou tout au moins devaient-ils les traiter avec des différences très sensibles; car chaque chef de famille avait son sceau bien caractérisé.

Les agates-onyx, les sardes, etc., par leurs différentes couches de nuances, offrent à l'artiste les moyens de faire ressortir son dessin en relief, sur un fond de couleur opposée. Il peut même profiter de ces couches variées pour se rapprocher de la teinte des objets qu'il imite, savoir : la barbe, les cheveux, les chairs, etc. Il faut que ces détails paraissent être un effet de

l'art, et que l'adroit ouvrier laisse ignorer les secours qu'il a su tirer des variétés de la pierre. C'est ainsi qu'ont fait les anciens graveurs.

Après le sommeil du moyen âge, Laurent de Médicis surnommé le Magnifique, à Florence, donna par ses encouragemens, une nouvelle vie à ces travaux de prix; la beauté de plusieurs pierres gravées à cette époque, en a fait passer quelques-unes pour des camées antiques.



LIVRE CINQUIÈME.



LIVRE CINQUIÈME.

❦

Partage des conquêtes d'Alexandre entre ses lieutenans. — Les artistes se dispersent. — Incendie de Corinthe. — Siége d'Athènes par Sylla.

[Avant J. C. de 323 à 317.] — Pendant les jours sinistres où la dépouille mortelle du maître de l'Asie attendait les honneurs de la sépulture (1), les haines rivales fermentaient dans l'ame des capitaines, auxquels le jeune conquérant avait laissé connaître, en rendant le dernier soupir, que les débris de son empire appartiendraient à qui saurait s'en emparer. L'imbécille Aridée, un enfant nouveau-né, furent les fantômes que les perfides protecteurs de la famille du demi-

dieu feignirent de décorer du diadême, dans l'attente de l'heure où ils pourraient s'en disputer les lambeaux. Leurs sanglans débats, durant un quart de siècle, portent l'épouvante et le deuil dans toutes les contrées de ce vaste héritage, lequel se divise en quatre grandes monarchies. Cassandre, fils d'Antipatre, succède au gouvernement de la Macédoine; Ptolémée-Soter a l'Égypte en partage; Lysimaque règne sur la Thrace, et Séleucus réunit sous sa domination les provinces asiatiques depuis l'Euphrate jusqu'à l'Indus..... Quelques royaumes de moindre étendue, ceux de Pont, de Bithynie, de Pergame, d'Arménie et de Cappadoce se forment peu à peu des mêmes démembremens.

Avant de nous occuper de la transmigration des arts dans ces divers états, portons un coup d'œil sur Athènes... La fin prématurée d'Alexandre à peine y fut connue, que le peuple, sourd à la voix de Phocion qui recommandait la prudence, poussa des cris de joie, comme il l'avait fait à la mort de Philippe. Démosthène, échappant du lieu de son exil, reparut au Pyrée, où ses ingrats concitoyens le virent aborder avec des larmes de reconnaissance et de repentir. Ils se hâtent de l'adjoindre aux orateurs que la

République députe vers les cités du Péloponèse, pour organiser une ligue contre la Macédoine.

Quelques succès couronnent les premiers efforts de ces confédérés; mais bientôt la fortune les abandonne: vaincus deux fois sur la mer, mis en pleine déroute près de Cranon, ils sont enfin réduits à demander merci. Les Athéniens achètent leur pardon par une forte amende, et non seulement reçoivent garnison dans Munychie *, mais ils promettent lâchement de livrer Démosthène (2) à la vengeance d'Antipatre **.

Que, dans la suite, honteux de leurs injustices, ils osent invoquer l'assistance des arts, pour cacher sous les monumens d'un remords tardif la cendre de leurs victimes, l'inflexible postérité refusera toujours de les absoudre.

Les turbulens Athéniens jouirent de quelques années de repos sous l'administration

---

* Ce port, situé entre le Pyrée et le cap Sunium, était un des boulevarts d'Athènes.

** Démosthène s'y déroba par la fuite, et, réfugié dans le temple de Neptune, à Calaurie, il y avala du poison.

pleine de sagesse de Démétrius de Phalère *; mais ils perdirent aisément le souvenir de ses bienfaits dès qu'un autre Démétrius, surnommé *Poliorcète*, parut au port de Munychie avec deux cent cinquante voiles pour les délivrer du joug de Cassandre.

La proclamation de ce restaurateur des anciennes lois et de la liberté fit éclater de toute part des transports d'allégresse. Il fallut soudain élever un autel, célébrer, par des vœux et des sacrifices, la bien-venue de ce dieu tutélaire. On désigna deux tribus, par son nom, et par celui d'Antigone son père. Les adulations lui furent prodiguées au point de devenir importunes à celui-là même qui s'en voyait l'objet (3); mais du moment où la perte de la bataille d'Ypsus — [Av. J. C. de 300 à 280.] — détruisit le prestige, Démétrius, déchu du trône, ne fut plus qu'un aventurier, au retour duquel ses

* Ce Démétrius, disciple et ami de Théophraste, exerça durant dix années, au nom de Cassandre, une autorité presque absolue dans Athènes. Le peuple lui érigea, dit-on, autant de statues que l'on comptait de jours dans l'année.

adorateurs désabusés se hâtèrent de fermer les portes de leur ville.

La Grèce, en proie à ces révolutions, voyait avec regret ses hommes à talent chercher en pays étrangers un refuge paisible. La cour d'Alexandrie fut la première à les accueillir. Ptolémée-*Soter* *, désirant favoriser dans ses états le progrès des lumières, fonda le bel établissement du Musée, hospice honorable où les gens de lettres trouvaient toutes les commodités de la vie et d'abondantes ressources pour l'étude. L'orateur Démétrius de Phalère ** y eut la direction d'une bibliothèque qui, dans l'espace de quelques années, se composa de deux cent mille

---

* Ce premier roi de la dynastie grecque en Égypte était fils de Lagus, auquel Philippe, père d'Alexandre, avait fait épouser une de ses concubines. Le surnom de *Soter* signifie *sauveur*. Il le reçut des Rhodiens, en mémoire des secours qu'il leur avait accordés quand Démétrius assiégea leur capitale.

Ce capitaine écrivit une histoire des conquêtes d'Alexandre estimée des anciens; elle ne s'est pas conservée.

** Il avait été chassé d'Athènes et ses statues renversées. Il mourut en Égypte.

volumes *, et s'enrichit de plus en plus dans la suite.

Par les encouragemens de Ptolémée-Soter et de Philadelphe, qu'il associa de bonne heure aux soins du gouvernement, la philosophie et les beaux-arts furent cultivés avec tant de succès dans ce nouvel empire, que la cité, siége des souverains, devint en quelque sorte une seconde Athènes. Entr'autres édifices d'une grande somptuosité, on y admirait le temple de Sérapis et la tour du Phare (4). Les descriptions qui nous en ont été transmises, donnent à penser combien fut puissante la protection que les premiers Lagides accordèrent aux beaux-arts.

D'étonnantes découvertes en mathématiques signalèrent particulièrement le génie des érudits qui s'adonnèrent à ces hautes sciences (5). Il

---

* Ces volumes étaient des rouleaux, et l'écriture ne se trouvait que sur un des côtés de la feuille, de sorte que tel ouvrage, divisé en plusieurs livres ou chapitres, nécessitait autant de rouleaux ; donc la collection des manuscrits d'Alexandrie ne devait être guère plus considérable que nos bibliothèques publiques.

suffit pour cela de citer les élémens d'Euclide, et d'ajouter que l'auteur de cet écrit célèbre eut pour contemporain Archimède, Ératosthène, surnommé l'*arpenteur de l'univers*, et Apollonius de Perge.

La philosophie, qui, dans le siècle précédent, s'était efforcée de sonder les mystères de la nature, comptait de même, au sein d'Alexandrie, de zélés interprètes, lesquels donnèrent naissance à la secte des éclectiques. Quelques-uns, toujours flottans entre mille opinions plus ou moins accréditées, professaient le doute suspensif de Pyrrhon. D'autres rêveurs s'expliquaient en inspirés sur le sort de l'homme au delà même du trépas *.

Théocrite, chantre harmonieux des plaisirs de la vie champêtre, et Callimaque dont les accens plaintifs avaient tant de douceur et d'at-

* Hégésias parlait avec tant d'éloquence des plaisirs purs de l'ame affranchie de ses liens, que quelques-uns de ses disciples se donnèrent la mort pour jouir sans délai de la félicité promise.

Ptolémée-Philadelphe fit fermer cette école du suicide.

trait (6), faisaient partie de la *Pléiade*, poétique si renommée à cette époque *.

Si les arts du dessin montrèrent une plus brillante activité près du trône des rois d'Égypte que dans les états de l'Asie, cette différence ne saurait être uniquement attribuée aux encouragemens que les Lagides s'empressèrent de leur prodiguer. Le littoral d'Alexandrie, comme l'a dit Winckelmann, offrait aux sculpteurs, aux peintres, aux architectes dépaysés, les facilités de la navigation pour revoir fréquemment leur patrie et les modèles de goût de toute espèce dont ils ne s'étaient éloignés qu'à regret; mais, privés d'un tel avantage en des cités distantes de la mer, les souvenirs dont leur imagination s'était enrichie, dûrent peu à peu s'y éteindre.

Ptolémée Philadelphe n'avait rien négligé pour attirer dans la capitale de son nouvel empire les

---

* Le nom collectif de *Pléiade* fait allusion aux sept filles d'Atlas, changées en constellation, selon les mythologues. Théocrite et Callimaque en étaient les astres les plus lumineux.

On y comptait encore Lycophron, Aratus, Nicandre, Apollonius, Philiscus, et Homère le jeune.

hommes à talens les plus distingués de la Grèce. Apelles s'était flatté, vers la fin de sa carrière, de retrouver à la cour de ce prince la confiance et les égards qu'il avait obtenus à celle d'Alexandre. Malheureusement Antiphile, à qui le crédit d'un tel rival faisait ombrage, le força, par ses intrigues, à se retirer à Éphèse, où son dernier chef-d'œuvre, comme nous l'avons dit autre part, représentait *la Calomnie et son cortége.*

Pline, qui a classé l'envieux Antiphile sur la liste des grands peintres, loue beaucoup un Bacchus, une Minerve de ce maître, et surtout la figure de l'intrépide Hippolyte, lançant un javelot au monstre déchaîné contre lui par Neptune. Le même auteur latin admire encore l'effet pittoresque de cet autre tableau dont il a été déja fait mention, où l'on voyait un jeune homme attiser de son souffle un brasier ardent.

Les artistes qui, sans s'effrayer de l'état convulsif dans lequel se trouvaient les cités de la Grèce, n'avaient pas cru devoir délaisser leurs écoles, y maintenaient heureusement l'autorité des principes que les Phidias, les Praxitèle, les Zeuxis, avaient adoptés sous les inspirations de la philosophie et des muses. Les yeux toujours

fixés sur les formes de la nature, et l'imagination également préoccupée de l'excellence des modèles que leur avaient légués d'illustres devanciers, ils se conformaient, dans leurs nouveaux ouvrages, au caractère, aux attitudes des différentes statues qui, généralement, étaient considérées comme des types de beauté *.

[Av. J. C. de 230 à 205.] — Euthicrate, fils de Lysippe, fit revivre dans ses sculptures le style austère des savans maîtres des écoles de Rhégium et d'Argos. L'effigie mystérieuse de Trophonius (7), un Hercule qui se voyait à Delphes, plusieurs Médée sur des quadriges, tous ses personnages, enfin, semblaient appartenir au

* C'est ce que Winckelmann qualifie du nom de style d'*imitation*.

On lit dans le discours préliminaire du bel ouvrage *sur les statues antiques du Musée français :*

« Au siècle de Périclès, c'est-à-dire dans le plus « bel âge de la sculpture grecque, les artistes n'avaient « point encore imaginé le raffinement par lequel, en « dépouillant les figures divines des veines où circule « le sang, principe de la vie, ils caractérisèrent de « cette manière, dans la suite, la nature des êtres « immortels. »

temps où l'art acheva de se dépouiller d'un reste de verdeur.

Eutichide, au contraire, bien qu'il eût appris à manier le ciseau dans le même atelier qu'Euthicrate, se fit un mode d'exécution plein d'agrément et de suavité. L'*Anthologie* vante la manière délicate qu'il avait employée à la représentation du dieu des jardins; et Pline dit, qu'en voyant sa statue de l'*Eurotas*, on pouvait croire que *le marbre commençait à s'y fondre et à couler comme les ondes de ce fleuve.*

Agasias (auteur de la figure antique, *le Gladiateur combattant*), Dahippe, Daméas, Béda de Bysance, Phœnix, et Pyromaque *, soutenaient dignement la qualité d'élèves de Lysippe; mais Charès de Lindos se mit hors de pair, entre

---

* Une figure d'Alcibiade, sur un quadrige, fit beaucoup d'honneur à ce premier Pyromaque.

Un autre statuaire du même nom parut plus tard à Pergame, et s'y acquit une juste célébrité.

Le savant antiquaire Visconti présumait que la statue d'un jeune homme remerciant les dieux de sa victoire aux jeux olympiques, était de Béda de Bysance, lequel, selon Pline, avait exécuté une figure en bronze dans cette attitude.

les plus habiles, par l'ébauche avancée du fameux colosse que les habitans de Rhodes consacrèrent à l'astre du jour, leur divinité tutélaire. Ce statuaire fondeur eut, en mourant, le regret de laisser à d'autres le soin de terminer son étonnante entreprise. — [Av. J. C. de 230 à 205.] — La gloire n'en resta pas moins attachée à son nom (8), bien que Lachès eût mis la dernière main au monument et l'eût fixé sur ses bases *.

On distinguait encore, vers la fin du même siècle, Héraclide de Macédoine, Timoclès, Antigone, Archésitas, et peu de temps après, comme le conjecturent quelques savans antiquaires, ce *Cléomène, athénien, fils d'Apollodore*, dont le ciseau nous a laissé, dans l'admirable

---

* Les Rhodiens avaient un goût particulier pour ces simulacres gigantesques. On en comptait, dit-on, près de cent dans leur seule ville.

Les anciens despotes, par orgueil, se faisaient représenter sous cet aspect effrayant. Le vulgaire, en les mesurant de l'œil, se trouvait comme anéanti devant leurs proportions immenses. Les premiers colosses furent fabriqués en Egypte. On en vit un grand nombre à Rome. Néron voulut que le sien surpassât tous les autres en hauteur.

Vénus dite *de Médicis*, une si belle imitation du chef-d'œuvre de Praxitèle.

C'est probablement au génie du même Cléomène, qu'il faut attribuer le groupe si vanté des Muses *Tespiades* qui, dans l'âge suivant, firent partie du riche butin que le consul Memmius emporta de Corinthe..... L'une de ces statues parut telle aux yeux d'un jeune chevalier romain, qu'elle porta, dit-on, le trouble le plus étrange dans le tempérament de feu de cet enthousiaste *.

La peinture, non moins sagement inspirée que la statuaire, restait fidèle aux principes que la célèbre école d'Eupompe et de Pamphile avait dès long-temps consacrés.... La vigueur, et surtout la célérité d'exécution, qualités distinctives du beau talent de Nicomaque, excitèrent Philoxène à se faire une manière plus expéditive encore. Le pinceau, dans les mains de celui-ci, semblait être une baguette magique.

---

* *Quarum unam adamavit eques romanus, Junius Pisciculus, ut tradit Varro......*

(PLIN., lib. XXXV, cap. V.)

Pline mentionne avec éloge le tableau d'un Combat d'Alexandre contre les Perses, qu'il avait, pour ainsi dire, presque aussitôt achevé que conçu.

Mécophane inventait de même avec une merveilleuse facilité...... Son coloris manquait de suavité; mais cette légère imperfection se trouvait amplement compensée par l'esprit et l'agréable variété de ses compositions.

Aristolaüs, fils de Pausias, condisciple de Philoxène et de Mécophane, avait un goût plus sévère. Il n'aimait à traiter que des sujets dans lesquels il pût faire briller quelques héros de sa nation. Le portrait de Périclès, historiquement agencé, passait pour son chef-d'œuvre.

Une conception burlesque a fait placer le nom de Ctésiloque sur la ligne des peintres que nous venons de citer honorablement. Celui-ci crut avoir représenté la naissance merveilleuse de Bacchus de manière à réveiller la curiosité publique; mais, quel qu'ait été le mérite pittoresque de sa composition, les gens de goût, probablement, ne joignirent pas leur approbation à celle du vulgaire.... Dans ce sujet bizarre, Jupiter coiffé en femme, et surpris par les douleurs subites de l'enfantement, se tordait

les membres ; sa bouche grandement ouverte semblait pousser des cris aigus ; tandis que les déesses, près de lui, s'empressaient de remplir les fonctions d'accoucheuses.

Aristophane avait fait applaudir sur la scène comique des parodies aussi scandaleuses ; et l'on a lieu de s'étonner que ce cynisme impie ait été toléré dans Athènes.

Quant aux artistes réfugiés à la cour de Syrie durant l'invasion de la Grèce et le partage des conquêtes d'Alexandre, on a cité, parmi les plus habiles, les trois peintres Théodore, Artimon et Clésides. Ce dernier, admis au palais du prince, mais d'un amour-propre irritable, n'y jouit pas long-temps de la faveur de Stratonice. Pour s'en venger, il en fit le portrait dans un tableau de fantaisie où cette épouse de Séleucus paraissait se livrer aux grossières caresses d'un simple pêcheur qui, disait-on, était secrètement l'objet de son caprice.... Forcé de s'évader après un tel outrage, Clésides, passant à Éphèse, y laissa l'image satyrique exposée aux regards des curieux, et s'embarqua sur un vaisseau prêt à mettre à la voile.

Hermolaüs de Rhodes exécuta la statue de Combabus, jeune Syrien d'une figure séduisante

et dont la même reine était éprise. Les malins courtisans s'égayèrent sur le singulier costume de ce joli portrait *.

Les noms des maitres réfugiés alors dans les différens états de l'Asie, sont peu connus. On sait seulement que leurs travaux furent très libéralement récompensés par les rois de Bithynie et de Pergame (9). L'opulente Sicile devint aussi pour les talens de toute espèce, un favorable asyle, et le séjour de Syracuse, sous les auspices d'Hiéron, leur offrit de brillans avantages **.

---

* « Le jeune Combabus, dit Lucien, craignant de céder aux agaceries de Stratonice, et de s'exposer à la vengeance de Séleucus, se mutila de manière à mettre sa continence à l'abri de toute suspicion. C'était ce qui avait fait imaginer au sculpteur Hermolaüs, de costumer la statue de ce pudique courtisan en vêtemens du sexe féminin. »

Quant au tableau peint par Clésides, il fut conservé par ordre de la reine, qui rougissait peu de ses galanteries. Elle était flattée, sans doute, des attraits dont l'artiste l'avait pourvue.

** Voyez les numéros 9 et 10 des *Notes supplémentaires*, pages 374 à 385.

Malgré l'hospitalité généreuse que recevaient, près de ces souverains, les déserteurs des ateliers de Sicyone et d'Athènes (10), ils n'en sentaient pas moins leur dépendance et la dure nécessité de plier sans cesse leur génie aux goûts capricieux des protecteurs qu'ils avaient choisis; mais ce temps d'épreuve devait enfin avoir un terme. Des symptômes d'émancipation s'étant manifestés au fond d'une province assez obscure du Péloponèse, ce premier cri de *liberté* fut le signal du retour prochain des Grecs émigrés, au sein de la mère patrie. Reprenons un instant les choses de plus haut.

[Av. J. C. 240.] — Quatre cités de l'Achaïe, Patras, Phare, Dyna, et Tritée, qui, très anciennement avaient fait partie d'une association plus nombreuse*, s'étant de nouveau concertées contre l'inquiétante ambition des rois de Macédoine, engagèrent d'autres cités à faire cause

---

* L'association, dès l'origine, comprenait douze villes ou bourgades. La nécessité de s'opposer au brigandage des Étoliens, et non toute autre vue politique, avait donné naissance à ce pacte.

commune avec elles. Cette ligue, sans d'abord donner ombrage aux états voisins, connut sa force quand Aratus de Sicyone eut habilement négocié l'alliance de ces états avec les Achéens.... La garnison macédonienne chassée de la citadelle de Corinthe * — [Av. J. C. 244.], — Trésène, Épidaure, Mégalopolis, que l'active politique d'Aratus avait gagnées à son parti, firent concevoir à ce jeune héros l'idée de renouveler la primitive confédération des républiques de la Grèce. S'il ne réussit pas complètement dans ce beau projet, ce fut par la défection de quelques alliés, et par les secours dangereux qu'il eut l'imprudence de solliciter au dehors, et qui fournirent aux Romains l'occasion de s'introduire dans des contrées dont il fallait soigneusement les écarter.

Ces révolutions ont eu tant d'influence sur les destinées de l'art grec à cet âge, que nous croyons devoir en donner un aperçu.

---

* Antigone-Dozon s'était emparé de ce poste important, et contenait ainsi tout le Péloponèse; mais Corinthe ayant été délivrée par Aratus, devint alors le boulevart des républiques confédérées.

La première guerre importante que la ligue eut à soutenir se déclara contre Cléomène, roi de Lacédémone, et contre les Étoliens. Les intrigues et les violences de ceux-ci l'avaient allumée; ils la continuèrent avec acharnement *. Les succès qu'ils obtinrent déterminèrent Aratus à conseiller aux Achéens de s'étayer de l'appui de Philippe, pupille et successeur d'Antigone-Dozon. — [Av. J. C. 220.] — Ce roi de Macédoine fit triompher ses nouveaux alliés. Les vaincus, alors, appelèrent les Romains pour auxiliaires.

La brutalité des Étoliens n'avait respecté ni les temples ni les statues des dieux à Dioz, à Dodone. Les Achéens, par représailles, après s'être emparés de Therma, détruisirent près de deux mille statues.

Bien qu'Aratus aimât les arts, et se fût acquis, selon Plutarque, beaucoup de considération de la part des rois d'Égypte, en leur faisant don de plusieurs tableaux d'excellent choix, la fer-

* Les naturels de l'Étolie conservèrent long-temps les mœurs brutales des Grecs primitifs. Ils ne vivaient que de brigandages, bien que leur territoire fût fertile.

veur républicaine lui fit proscrire à Sicyone, sa patrie, tous les monumens qui rappelaient le souvenir des rois qui l'avaient gouvernée. De ce nombre était une peinture remarquable, où Mélanthius, condisciple d'Apelles, avait fait le portrait d'Aristrate, figuré sur un char de triomphe et précédé de la victoire. Cette dernière image fut seule conservée; mais une tige de palmier remplaça celle du tyran *.

Ces luttes opiniâtres qui, désolant l'Achaïe, causaient la dévastation de tant d'objets précieux, cessèrent enfin, grace aux exploits et à la sagesse des mesures de Philopœmen, digne successeur d'Aratus. — [Av. J. C. 194.]

La politique du sénat de Rome abandonna, dès lors, le parti des Étoliens, pour s'aider des efforts de la ligue Achéenne, et dicter des lois au roi de Macédoine; mais les républiques de la Grèce commencèrent à craindre que les Romains, en s'immisçant dans leurs affaires, n'y

---

* Ce fut aux sollicitations de Néalcès, auteur d'une Vénus justement admirée, qu'Aratus consentit à ce que ce chef-d'œuvre de Mélanthius ne fût pas entièrement anéanti.

cherchassent bientôt l'occasion de les asservir.

Sans faire trève à leurs divisions intestines, les Grecs se livraient à ces appréhensions, quand le sénat, usant de la prépondérance qu'il s'était acquise dans les débats violens où son intervention ne pouvait être refusée, chargea Quintus Flaminius, accompagné de dix commissaires, médiateurs officieux, d'aplanir toute difficulté par un édit qui mît fin aux inimitiés de ces populations rivales. — [Av. J. C. 196.]

Dans ce but apparent de conciliation, le proconsul se rendit à la solennité des jeux isthmiques, où il fit proclamer avec le plus grand appareil la fameuse déclaration en vertu de laquelle chaque cité grecque, désormais affranchie des engagemens qu'elle aurait contractés, se gouvernerait sans influence aucune et par ses lois particulières (11).

Un procédé si loyal, si peu prévu, de la part des Romains, parut d'abord difficile à comprendre; car Éréthrie, Chalcis, Orée et Corinthe étaient alors en leur pouvoir... La foule s'émeut, se presse autour du héraut, mille voix l'interrogent; et pour la seconde fois il répète la formule du décret, savoir : « Les garnisons romaines

évacueront les citadelles de la Grèce, et les divers habitans de cette contrée, dès ce moment, doivent rentrer en pleine jouissance de leurs droits. »

A ces mots, les cris de joie, de toute part, se font entendre. On se précipite en tumulte au devant de Flaminius; on le couvre de fleurs; la soudaine apparition d'une divinité propice n'eût pas excité de plus vifs transports. En vain le signal des jeux est donné, en vain la carrière est ouverte; tous les yeux sont fixés sur la personne du libérateur; les esprits ne sont préoccupés que des résultats présumés d'une proclamation dont la multitude en délire était loin de suspecter l'insidieuse politique.

[Av. J. C. de 196 à 120.] — Ce dénoûment inattendu donna toutefois une vie nouvelle à la nation entière, et le génie des arts ressentit, comme en ses beaux jours, l'aiguillon de la gloire. Bientôt enfin, une nombreuse génération d'élèves, sous des maîtres pleins d'enthousiasme, rendit, pour quelque temps encore, aux ateliers qui s'étaient dépeuplés, leur activité primitive.

Dans ce concours de talens rajeunis, Euphranor de l'isthme de Corinthe se présente en première ligne. Il excellait également dans la sta-

tuaire et la peinture. Quintilien le compare, vu le beau style de ses ouvrages, à Cicéron, *orateur toujours éloquent, quel que soit le sujet de son discours.* Pline, à son tour, admire les nobles expressions par lesquelles ce savant artiste caractérisait ses personnages héroïques, et laisse entendre, néanmoins, que les têtes de ses figures paraissaient trop fortes, et les corps trop effilés *. On a lieu de s'étonner de ce reproche; car Euphranor ne pouvait ignorer les règles de la *symétrie*, puisqu'il avait composé deux traités dont les anciens faisaient grand cas : l'un, relatif aux proportions harmonieuses du corps humain ; l'autre, sur l'artifice du coloris.

En cette dernière partie, l'intelligence de ce peintre était universellement reconnue. Il s'en vantait lui-même; car ayant figuré, sous un des portiques d'Athènes, la démocratie personnifiée et Thésée au milieu du peuple, il dit, à propos

* A l'aide d'un très léger changement au texte de Pline, qu'un copiste ignorant peut avoir altéré, on lirait : « Euphranor donnait de la *sveltesse* à la taille de ses personnages, et de la *grandiosité* au caractère des têtes. »



d'un tableau de Parrhasius, où le roi législateur était représenté : *Ce héros paraît nourri de roses, mais je l'ai peint nourri de chair* (12).

On applaudit beaucoup une grande composition dans laquelle l'armée athénienne, aux champs de Mantinée, signalait sa bouillante intrépidité.........; le sujet bizarre d'Ulysse qui, feignant la démence, attelait un bœuf et un cheval à la même charrue, dut inspirer moins d'intérêt, parce qu'il se rapprochait du genre que les anciens appelaient *fantaisie*, et conséquemment peu digne de son pinceau *.

Pline rapporte qu'il avait fait une statue de Pâris, dont la triple expression dénotait, à la fois, le beau pasteur du mont Ida, juge de trois déesses rivales, le perfide ravisseur d'Hélène, et le meurtrier d'Achille..... Il est difficile de concevoir comment le spectateur pouvait discerner tout cela sur un seul et même visage, sans les explications d'un démonstrateur obligeant.

---

* Le mot *fantaisie*, qui, dans nos écoles modernes, s'applique aux inventions de pur agrément et de goût, était pour les artistes grecs le synonyme de *grotesque*.

Au nombre des ouvrages les plus estimés d'Euphranor, nous devons mentionner encore les figures colossales de la *Grace* et de la *Vertu;* deux quadriges en bronze, l'un de Philippe, l'autre d'Alexandre; le groupe intéressant d'Apollon et Diane, nouveau-nés dans les bras de leur mère Latone. On admirait surtout le fier et sombre caractère de l'effigie du dieu des morts: l'*idéal* en était sublime.

La haute considération que les succès de ce grand maître dans les principales branches de l'art du dessin lui avaient acquise, fit accourir à ses leçons une foule de zélés aspirans. Ils soutinrent après lui la renommée de son école, et Antidote, qui en devint le chef à son tour, eut la gloire de compter parmi ses élèves, Nicias, l'un des peintres les plus célèbres de l'antiquité *.

* Antidote, tout savant professeur de son art qu'il dût être, ne laissa que peu de tableaux dont le souvenir ait été conservé : celui d'un Guerrier, le bouclier au bras, et prêt à combattre; d'un Athlète entrant au Gymnase; d'un Joueur de flûte surtout, plein de grace et de vérité, sont les seuls que nous puissions citer.

La filiation des successeurs d'Euphranor est peu connue, leurs noms, pour la plupart, sont tombés en oubli.... Pour s'orienter aujourd'hui dans le dédale obscur de ces vaines recherches, il ne reste que quelques notices descriptives, sans ensemble ni dates précises, seul aliment que les annales de l'art puissent fournir à notre curiosité.

Nicias possédait au plus haut degré l'entente des effets magiques du *clair-obscur ;* il les avait si savamment combinés dans son tableau de l'entretien d'Ulysse et du devin Tyrésias aux Enfers, qu'un roi de Pergame * offrit de l'acheter au prix énorme de soixante talens; mais l'auteur, désintéressé, refusa cette somme, préférant l'honneur de faire don de son ouvrage à sa ville natale......... Il avait peint encore avec une grande vigueur de coloris, Némée fièrement assise sur le dos d'un lion rugissant, et la malheureuse Andromède exposée à la voracité d'un monstre marin.

---

* Quelques auteurs ont dit que c'était un des Ptolémées.

Son génie plein de souplesse s'exerçait de même à des sujets purement gracieux : on admirait dans l'image du jeune Hyacinthe un délicieux assemblage des attraits dont l'imagination poétique des mythologues a doué le favori d'Apollon et de Zéphyre.... Ce joli portrait, enlevé par Auguste du palais des rois d'Égypte, fut depuis consacré dans le beau temple que Tibère fit élever à son prédécesseur déifié.

Les recherches curieuses de Pausanias nous apprennent que, dans le voisinage de Tritée, ville de l'Achaïe, on voyait un tombeau de marbre blanc, orné de riches sculptures, où le même artiste avait peint le départ pour la chasse d'une jeune princesse remarquable par sa beauté. Sa suivante, portant un parasol, l'attendait au bas de son trône; un courtisan, vêtu d'une chlamyde couleur de pourpre, menait le cortége, précédé du veneur qui portait les javelots et conduisait les chiens.

Nicias plaçait des animaux dans la plupart de ses compositions : tantôt c'était Diane poursuivant à travers les forêts des troupes de bêtes fauves ; tantôt Bacchus-Indien, sur un char traîné par des panthères, ou la belle vache Io sous la garde d'Argus....... Infatigable à l'étude,

presque toujours enfermé dans son laboratoire, il oubliait jusqu'à l'heure ordinaire de ses repas; souvent même, au déclin du jour, ses domestiques venaient lui rappeler que depuis son lever il était à jeun. On ne sait si l'excès du travail altéra son tempérament, mais il mourut à l'âge où le talent est en pleine vigueur..... Les Athéniens, ses compatriotes, déplorant la perte de cet homme de génie, lui élevèrent un mausolée dans l'enceinte du Céramique, honneur qu'ils n'accordaient qu'à la mémoire des citoyens morts au service de la patrie.

Omphalion, esclave tendrement chéri de Nicias, qui l'avait mis au rang de ses disciples, enrichit Messène, sa patrie, de plusieurs portraits historiques des anciens rois de la contrée. La loi sollicitée antérieurement par Pamphile de Sicyone, laquelle interdisait aux gens de condition servile l'exercice de la peinture, était probablement tombée en désuétude. Il est douteux, au surplus, qu'elle ait été réellement promulguée.

Athénion de Maronée, moins brillant * colo-

---

* *Austerior colore, et in austeritate jucundior, ut in ipsa pictura eruditio eluceat.* (Plin.)

riste que Nicias, ne lui était point inférieur dans les autres parties de l'art. Peut-être l'emportait-il sous le rapport du style; son application soutenue l'aurait élevé même au dessus de tous ses émules, si le trépas n'eût arrêté ses progrès dès son entrée dans la carrière. Il y avait glorieusement débuté par un tableau représentant le jeune Achille découvert sous des habits de femme à la cour de Déidamie.

L'expédition des Argonautes, peinte en grande dimension, a conservé la mémoire de Cydias de Cythnos, imitateur d'Euphranor. Cette magnifique composition, transportée dans la suite à Rome, passa, de la galerie de l'orateur Hortensius, dans les mains d'Agrippa, qui en décora le temple de Neptune.

Métrodore, savant philosophe et peintre de profession, se rendit près de Paul-Émile qui le chargea de l'exécution de ses bannières triomphales et de l'éducation de ses deux fils. On lit encore dans les écrits des anciens l'éloge de quelques beaux morceaux de sculpture de cet âge.

Pline signale un groupe de Pan et Olympus se disputant le prix de la flûte, comme un des meilleurs de ce genre; Pausanias en dit autant

de celui d'Esculape et Hygié fait, pour Argos, par Xénophile et Strabon.

Pasitèle, de la grande Grèce *, enrichit le temple de Jupiter, à Rome, d'une superbe statue de ce dieu, toute en ivoire. Cet artiste, qui était très érudit, publia cinq livres de remarques judicieuses sur les principaux chefs-d'œuvre de la statuaire........ La perte de ces documens est d'autant plus à regretter, que les magistrats des cités opulentes de la Grèce s'occupaient alors — [Avant J. C. de 190 à 120.] — de la restauration des monumens, qui avaient été négligés durant les rivalités sanglantes auxquelles l'intervention du sénat de Rome venait de mettre fin. Entre tous ces objets précieux, le fameux Jupiter d'Olympie, composé d'une infinité de pièces de rapport, et conséquemment très sensible aux variations de l'atmosphère, présentait déja des signes alarmans de vétusté. On ne pouvait en arrêter les progrès, qu'en dépouillant le noyau du

* Un autre Pasitèle, antérieur à celui dont il est question ici, avait fait une table d'or et d'ivoire sur laquelle les vainqueurs aux jeux olympiques déposaient leurs couronnes. Il eut pour élève Colotès de Paros.

colosse, pour rejoindre et recoller chaque particule d'ivoire à sa place *.

Cette opération hasardeuse fut confiée à la dextérité de Damophon, que Pausanias désigne comme le seul statuaire messénien dont les talens aient été remarquables. Il s'était rendu célèbre par des sculptures polychromes fort goûtées, telles que sa Diane-*Laphria* **, une effigie colossale de la mère des dieux, et notamment par le groupe de Cérès et de Proserpine, *Despœna*, taillé dans un seul bloc de marbre. La jeune déesse, assise près de sa mère, sur un trône, avait le sceptre en main et la corbeille

---

* On avait imaginé plusieurs expédiens, mais toujours inefficaces, pour défendre la statuaire *cris-éléphantine* de l'action délétère d'une température alternativement sèche et humide....... Dans les temples où pénétrait un air froid et chargé de vapeurs, on frottait de temps en temps les figures en ivoire avec des substances huileuses.

La Minerve du Parthénon, exposée dans un local très sec, était arrosée d'eau pure durant les grandes chaleurs; et l'Esculape d'Épidaure avait sa base fixée sur un puits.

** Surnom de cette déesse à Messène, à Calydon, et à Patras en Achaïe.

mystérieuse à ses pieds; Cérès portait un flambeau; les personnages accessoires représentaient le Titan Anytus, nourricier de Proserpine; Diane, affublée d'une peau de faon, menait un chien en lesse *.

Ce riche monument décorait le temple d'*Acasium* en Arcadie. Égium, Mégalopolis, possédaient aussi plusieurs figures de divinités, sculptées en bois par ce même maître; elles étaient peintes et dorées; quelques-unes avaient la tête, les mains et les pieds en marbre.

Aucune tradition précise ne détermine l'époque où fleurit Damophon de Messène; mais comme un temps assez long dut s'écouler avant que le chef-d'œuvre de Phidias eût besoin d'être réparé, il faut conjecturer que cet artiste industrieux faisait partie de la génération de ceux que les succès de la ligue Achéenne rappelèrent dans leur patrie.

Malheureusement cette dernière période de gloire et de liberté n'eut guère plus d'un demi-siècle de durée. Les Romains, tant qu'ils avaient

* Selon la doctrine des Égyptiens, Diane était fille de Cérès, et non de Latone.

eu les rois de Macédoine à combattre, s'étaient montrés les alliés de cette ligue fameuse; mais après la victoire de Pydna, si fatale à la monarchie des successeurs de Philippe et d'Alexandre le Grand, ils commencèrent à fomenter des mésintelligences entre les chefs des cités confédérées, dans le dessein d'en paralyser l'énergie. Auxiliaires, tour à tour, des divers partis, ils finirent par s'établir arbitres suprêmes de leurs débats et à parler en maîtres; et quand le sénat n'eut plus de ménagemens à garder, il chargea des commissaires de recueillir les dénonciations que lui-même avait astucieusement provoquées contre ceux des Achéens dont le dévoûment patriotique pouvait contrarier ses plans. Il résulta de ces manœuvres que plus de mille personnages, soupconnés d'avoir épousé, contrairement aux traités, les intérêts du dernier roi de Macédoine, furent dans la nécessité de se rendre à Rome pour répondre à cette imputation (13). Arrivés en Italie, il ne leur fut plus permis d'en sortir.......... Ces procédés tyranniques soulevèrent enfin les derniers pelotons de la ligue, qui ne se soutenait plus que par l'effervescence d'une tourbe ameutée et l'audace intempestive de ses chefs. — [Av. J. C. 143.] —

La défaite de l'armée achéenne sous les murs de Corinthe, où le conseil des confédérés s'était rassemblé, jeta tant d'épouvante parmi les habitans de cette cité, que les généraux qui s'y étaient réfugiés, s'en échappèrent la nuit suivante. Dans la confusion générale, les portes restèrent ouvertes, et ce ne fut que le troisième jour après sa victoire, que le consul romain, craignant quelque embuscade, prit possession de Corinthe et la livra au pillage de ses soldats. On commença néanmoins par mettre en réserve un nombre infini de tableaux, de statues, et autres objets de goût ou de luxe, destinés à l'ornement du Capitole (14); le reste se vendit à l'enchère, au profit des premiers qui s'en étaient saisis.

Polybe dit avoir vu le Bacchus d'Aristide servir aux vainqueurs de plateau pour jouer aux dés *. Ce chef-d'œuvre, qu'ils échangèrent ensuite contre une table plus commode, n'excita leur curiosité que lorsque des connaisseurs en

* Cette peinture fut, chez les Grecs, tellement célèbre, qu'on disait proverbialement *beau* comme le Bacchus d'Aristide.

convoitèrent l'acquisition. D'autres morceaux dont le mérite pittoresque se refusait à tout calcul mercantile, furent livrés de même aux acheteurs, à très vil prix.

On a raconté cependant qu'Attale, roi de Pergame, offrit en vain cent talens d'un tableau non moins précieux, à la vérité, que le Bacchus d'Aristide *; mais le consul Memmius, étonné d'une appréciation telle, présuma que l'image renfermait une vertu mystérieuse, et, malgré toute réclamation, il retint le prétendu talisman pour le déposer dans le temple de Cérès à Rome. Ce fut avec une pareille ingénuité qu'il menaça les conducteurs des navires sur lesquels étaient entassés tant de rares produits de l'art, *d'en faire exécuter de semblables à leurs dépens*, *si*,

---

* Quelle qu'ait été l'opulence de ce roi de Pergame et sa passion pour les arts, on a de la peine à croire qu'il eût réellement fait l'offre d'une somme équivalant à cinq cent quarante mille francs de nos monnaies actuelles, pour satisfaire une fantaisie. Une erreur de chiffre se sera peut-être glissée en cet endroit dans l'ancien manuscrit.

Ce tableau périt dans l'incendie du temple de Cérès, où Strabon dit l'avoir admiré.

par leur négligence, ces objets s'avariaient durant la traversée.

Corinthe, après ces spoliations, devint la proie des flammes. Aucun édifice ne resta debout, et l'incendie ne s'éteignit que lorsqu'il eut tout dévoré. Des narrateurs ont cru que le *bronze de Corinthe*, tant renommé chez les anciens, provenait de l'amalgame du cuivre avec l'argent et l'or en fusion durant le sac de la cité *. Les vapeurs de ces ruisseaux ardens, disaient-ils, n'empêchèrent point les soldats avides d'y puiser des débris à demi consumés.... De semblables récits sont peu dignes de foi.

L'embrasement durait encore lorsqu'un guerrier romain prétendit que les statues de Philopœmen devaient être brisées. Polybe, disciple de ce grand homme dans la science militaire, en défendit généreusement la mémoire; et le consul, près duquel il était en crédit, consentit à ce

* Pline a cru distinguer trois nuances dans ce bel airain de Corinthe : l'une rouge, l'autre blanchâtre, celle enfin qui se modifiait en raison des parties de cuivre, d'argent ou d'or, mélangées dans la composition.

que de si nobles effigies, ainsi que celles d'Aratus, fussent épargnées. Les Achéens, en reconnaissance de la courageuse intervention de leur compatriote, érigèrent plusieurs monumens en son honneur *.

Depuis cette catastrophe, Athènes fut souvent à même d'offrir un abri propice aux différens artistes que les calamités de la guerre avaient de nouveau dispersés. Cette ville, n'ayant point pris parti contre les Romains en faveur de Persée, leur ennemi détrôné, put jouir d'une sorte d'indépendance (15), sous la protection du sénat, et les arts y conservèrent un éclat qui, déja pâlissait près des rois de Syrie.

Après la défaite d'Antiochus le Grand à Magnésie, les Syriens entretinrent peu de relations avec les peuples de la Grèce; ils s'étaient d'ailleurs accoutumés peu à peu aux usages des Mèdes et des Perses leurs voisins.... Antiochus-Épiphane eut beau consacrer des sommes immenses à des entreprises fastueuses (16), les

---

* On lisait sur le socle de l'une de ces statues : *La Grèce n'aurait pas commis bien des fautes qu'elle déplore, si l'on eût suivi les conseils de Polybe.*

talens n'en dégénérèrent pas moins sous ses successeurs *; car la cour de ces monarques était devenue le théâtre de tous les crimes.

Wincklemann dit que les médailles de ces princes dénotent le mauvais goût et l'incapacité des graveurs du pays.

Alexandrie, tourmentée, vers ces mêmes temps, par les luttes scandaleuses de ses maîtres, changeait aussi de face, et perdait les avantages que lui avaient procurés les institutions libérales des premiers Ptolémées. Ce n'était pas sous les monstres qui, tour à tour, souillaient du sang de leurs proches le trône où ils brûlaient de s'asseoir, que les arts, amis de la paix, auraient reçu de nobles encouragemens. Ptolémée-Physcon **, dans les intervalles d'une vie dissolue, déshonorait le titre d'homme de lettres auquel il osait aspirer en qualité de commentateur des poèmes d'Homère; son caractère cruel et soup-

* Cet Antiochus est celui que dépeint l'Écriture sainte, au moment de sa mort, dans les angoisses d'un repentir tardif.

** Ce surnom signifie *ventru*.

çonneux éloigna de son palais tous les érudits dont il désirait se faire un cortége.

Les derniers rois de cette dynastie grecque inspirèrent tant de mépris et de haine, qu'ils virent déserter peu à peu les restes de la génération d'artistes attirés en Égypte...... Athènes qui, selon l'expression de Plutarque, fut toujours *la mère nourrice des talens*, profitait de ces émigrations successives. Ménagée par les Romains, elle aurait recouvré le lustre que sa suprématie, dans la sphère des beaux-arts, lui avait acquis autrefois; mais elle fut assez malavisée pour s'attacher aux intérêts de Mithridate, le perpétuel ennemi de ses protecteurs (17).

Sylla, chargé de la punir de sa défection, lui fit éprouver les calamités d'un long siége, s'en rendit maître, et livra ses habitans aux fureurs de la soldatesque.

[Av. J. C. 90.] — Ce général avait trouvé, dans la spoliation des temples d'Olympie et d'Épidaure, de quoi subvenir aux frais de son expédition. Les belles plantations du Lycée et de l'Académie lui fournirent les pièces de bois dont il eut besoin pour la confection de ses machines obsidionales. Dès qu'il fut entré victorieux dans la ville, sa vengeance contre le peuple qui

l'avait bravé par d'insultantes railleries, s'exerça sans pitié; ses troupes indignées en firent un carnage horrible : elles démolirent les magnifiques bâtimens du Pyrée et ceux de l'Arsenal, chefs-d'œuvre en ce genre d'architecture *; puis on transporta sur les rives du Tibre, non seulement une quantité prodigieuse de statues, de bas-reliefs, de tableaux, et autres objets de luxe, mais jusqu'aux colonnes et aux seuils de bronze des portiques du temple de Jupiter-Olympien..... Indépendamment du plaisir que causèrent aux Romains, qui déja se montraient passionnés pour les arts, ces dépouilles précieuses, ils virent encore leurs salles d'étude s'enrichir de la volumineuse bibliothèque d'Apellicon, où se trouvaient les manuscrits d'Aristote (18).

Le dernier acte des rigueurs de Sylla fut l'enlèvement de ce riche butin, dont les Athéniens ne pouvaient réparer la perte. En les quittant néanmoins, le farouche vainqueur, ému par les

---

* Philon de Bysance avait tracé tous les plans de cet arsenal sous l'administration de Démétrius de Phalère.

supplications de la multitude éplorée, lui rendit le droit d'élire ses magistrats; il consentit même à laisser debout divers monumens d'orgueil national qu'il avait résolu d'anéantir.

Les statuaires, les peintres, les architectes, sans emploi, sans espoir d'un meilleur avenir dans cette cité, devenue un séjour de misère et de deuil, s'acheminèrent tristement vers l'Italie, où déja quelques-uns d'entre eux avaient obtenu, près des grands, les consolations d'un bienveillant patronage.

Ce ne sera donc plus dans Athènes, qui, dès lors, toujours prête à se soulever et toujours durement réprimée, ne savait qu'agiter ses fers (19), mais dans Rome, maîtresse des trésors du monde, que désormais le génie des arts achévera de lutter contre sa destinée; ce sera là, qu'alimenté par le faste des Césars, son flambeau, durant deux siècles encore, brillera d'un éclat assez vif; puis, s'obscurcissant par degrés, nous le verrons s'éteindre dans les ombres du moyen âge.

DÉTAILS SUPPLÉMENTAIRES.

*

(1)

La dépouille mortelle d'Alexandre le Grand attendit long-temps les honneurs de la sépulture, etc.

Deux années entières furent employées à la préparation de ce convoi pompeux. Le corps, renfermé dans un cercueil plein d'aromates, partit de Babylone pour l'Égypte, sur un char resplendissant d'or et de pierreries, sous la conduite d'Aridée. Prévovant sa fin prochaine, le conquérant avait désigné le temple de Jupiter-Ammon pour son dernier asyle; mais Prolémée,

qui s'était avancé jusqu'en Syrie, au devant des restes inanimés de ce prétendu demi-dieu, les dirigea vers Alexandrie, où il les fit déposer dans le superbe tombeau construit à ce dessein.

(2)

Les Athéniens promettent lâchement de livrer Démosthène à la vengeance d'Antipatre, etc.

Démade, qui avait rédigé l'acte de soumission de ses concitoyens, fut, quelque temps après, député par la République vers ce même général macédonien, qui se trouvait alors dangereusement malade. L'orateur, forcé de s'adresser à Cassandre, ne soupçonnait pas que celui-ci eût intercepté la lettre tout récemment écrite à Antigone pour lui conseiller de s'emparer de la Macédoine. A la vue du traître et de son fils qui l'accompagnait, Cassandre ne put contenir son indignation, et dans sa fureur, il égorgea le fils aux yeux du père, et le père sur le corps du fils.

Était-il étonnant que les artistes effrayés commençassent à chercher du repos hors de leur patrie, qui, sans cesse, était exposée aux invasions des copartageans de l'empire d'Alexandre?

(3)

Les adulations prodiguées, dans Athènes, à Démétrius-Poliorcète furent portées au point de lui devenir importunes, etc.

La République assigna pour logement à ce successeur de Cassandre les derrières du temple de Minerve, et l'on intervertit l'ordre des mois pour l'initier aux grands et aux petits mystères de Cérès. Les statues qu'on érigea promptement en son honneur, furent dorées. Mais quand la fortune inconstante eut trahi le dieu tutélaire, objet de ces adorations, ses autels croulèrent, et le prêtre alla brûler ailleurs son encens. Aucun signe enfin ne rappela sa triomphante apparition au Pyrée.

Antigone-Gonatas, son fils, vengea ces procédés d'ingratitude, après s'être emparé du trône de Macédoine, que ses descendans occupèrent jusqu'à Persée, dernier roi de cette contrée.

(4)

Entre autres édifices que les deux premiers Ptolémées firent construire, on admirait le temple de Sérapis, et la tour du Phare, etc.

Le temple était de marbre, orné de colonnes, et la masse s'élevait, en forme de tour carrée, au milieu d'un nombreux assemblage de bâtimens ; au pourtour extérieur régnait une suite de portiques. Le tout fut démoli sous l'empereur Théodose, et en cette conjoncture, Théophile, patriarche d'Alexandrie, signala son zèle ardent contre le culte des faux dieux. Les Égyptiens confondaient, en quelque sorte Sérapis, adoré dans ce temple, avec Osiris qui leur avait enseigné l'agriculture.

La tour du Phare fut fondée la première année du règne de Ptolémée-Philadelphe, sur un rocher situé à l'extrémité de la petite île de Pharos. La hauteur prodigieuse de cette tour, et le feu qui brillait au sommet durant la nuit, indiquaient aux nautoniers les écueils à éviter dans ces parages. Un genre de construction si utile prit, dès lors, le nom de l'île où le besoin en

était vivement senti..... Le phare d'Alexandrie passait pour une des sept merveilles du monde.

(5)

Les sciences mathématiques signalèrent par d'étonnantes découvertes l'époque où la dynastie des rois grecs s'établit en Égypte, etc.

Il n'est pas de nom plus connu que celui d'Archimède : on pourrait considérer ce fameux géomètre comme l'inventeur de la mécanique, dont avant lui les principes étaient peu raisonnés..... Le siége de Syracuse par Marcellus mit ce savant homme, natif de cette ville, dans la nécessité de faire usage de toutes les ressources de son génie pour la défense de sa patrie.

Euclide, dont la haute renommée de savant professeur de mathématiques avait fait accourir Archimède, jeune alors, à Alexandrie, jouissait près de Ptolémée-Philadelphe d'un crédit bien justifié par l'aménité de son caractère et surtout par un ton de modestie naturelle qui relevait, aux yeux mêmes de ses émules, le mérite de la plus vaste érudition.

Ératosthène eut part aussi à la faveur du mo-

narque. La direction de la riche bibliothèque d'Alexandrie fut confiée sous le règne suivant à son intelligence; car il possédait à la fois les qualités d'habile géomètre, de grammairien, de philosophe, d'orateur éloquent et de favori des muses.

Apollonius de Perge, auteur d'un traité *des Sections coniques*, traduit en diverses langues, et commenté par les modernes, florissait sous le règne de Ptolémée-Philopator, fils d'Évergète.

(6)

Théocrite et Callimaque faisaient partie de la Pléiade poétique si renommée à Alexandrie, etc.

Les poésies champêtres de Théocrite, de même que celles de Moschus et de Bion, sont citées comme des modèles en ce genre gracieux; cependant les Églogues de Virgile les surpassent par la variété, l'élégance, la finesse et le goût.

Callimaque, né à Cyrène ville grecque de la Libye, mérita la surintendance du Musée fondé sous les règnes de Ptolémée-Lagus et de Philadelphe. Les anciens l'ont considéré comme le prince des poètes élégiaques. Il avait des connaissances en tout genre.

Aristarque, judicieux commentateur d'Homère, et Zoïle, critique passionné de l'Iliade et de l'Odyssée, ne sauraient être omis dans la liste des littérateurs qui firent parler d'eux à la cour d'Alexandrie.

Ptolémée-Philadelphe engagea Manéthon, prêtre d'Héliopolis, à rédiger en grec les annales égyptiennes, dont la tradition s'était conservée dans le temple qu'il desservait.

Bérose de Babylone, qui composait alors une histoire de la Chaldée, voyageant dans la Grèce, émerveilla tellement les Athéniens par son savoir et ses prédictions astrologiques, qu'ils lui élevèrent une statue; la langue en fut dorée.... L'aspect de cette bouche ouverte dut paraître, malgré l'ingénieuse allégorie, d'un effet bizarre.

(7)

Il est difficile de se faire une idée du caractère qu'Euthicrate crut devoir donner à l'effigie mystérieuse de Trophonius, etc.

Les deux frères Trophonius et Agamédès, l'un et l'autre architectes du temple de Delphes, ayant été chargés de construire la trésorerie

d'Hyriérus, fils de Neptune, selon les mythologues, et père d'Orion, se ménagèrent le moyen d'entrer furtivement dans l'édifice, de manière à pouvoir, durant les nuits, mettre la main au fond des coffres; mais le roi, qui vit à la longue le dépôt de son or s'amoindrir, y tendit un piége, auquel Agamédès se trouva pris..... Après de vains efforts pour dégager son frère, Trophonius se résolut à lui couper la tête, de peur d'être soupçonné complice des larcins.

La terre, au rapport de Pausanias, engloutit le meurtrier. Il eût été curieux d'apprendre comment le statuaire avait représenté ce personnage. Le gouffre qui le dévora, devint, dans la suite, l'entrée du souterrain redoutable de la Béotie, où le désir d'en consulter l'oracle attirait les curieux; ceux qui demandaient à être hissés dans le précipice, y voyaient, dit-on, des choses fort étranges, car, pleins d'épouvante, ils n'en sortaient qu'avec un cerveau dérangé.

(8)

Lachès mit la dernière main au fameux Colosse de Rhodes, entrepris par Charès de Lindos, etc.

L'auteur de ce prodigieux ouvrage, prévoyant l'insuffisance de la somme qu'il avait demandée pour son entière exécution, n'osa déclarer sa détresse et se donna la mort. L'effigie fut néanmoins achevée, à l'aide d'un supplément de finance, après dix ans de travail. La dépense totale absorba, dit-on, trois cents talens, équivalent d'un million six cent vingt mille francs de notre monnaie actuelle.

Ce colosse, renversé, selon Pline, par un tremblement de terre cinquante-six ans après avoir été mis en place, ne fut relevé que sous Vespasien; mais le calcul des dates paraît fautif. Quoi qu'il en soit, les Sarrasins, s'étant rendus maîtres de Rhodes, au milieu du septième siècle, l'y trouvèrent gisant, et le vendirent à des juifs, qui chargèrent neuf cents chameaux de ses débris.

Le motif particulier des hommages que les

Rhodiens rendaient au soleil, provenait de ce que l'île, ayant été très anciennement submergée par les eaux de la Méditerranée, le sol, long-temps fangeux et malsain, s'était desséché peu à peu sous la salutaire influence de l'astre du jour.

(9)

Les maîtres des différentes écoles de dessin, réfugiés dans les états de l'Asie, furent libéralement récompensés en Bithynie et à Pergame, etc.

Nous n'avons pas des notions suffisantes sur les travaux de l'art dans ces contrées, où ils furent toujours en honneur. Nicomède I[er] est le seul des princes Bithyniens de qui l'histoire ait fait connaître les projets en ce genre de magnificence. Il fit construire dans la ville à laquelle il donna son nom, un palais superbe; la place publique fut décorée de sa statue en ivoire; mais, ce monument ne pouvant rester en plein air sans se détériorer, on crut devoir en faire hommage au temple de Jupiter d'Olympie.

L'opulence des successeurs de Bias et de Ni-

comède attira dans cette cour plusieurs artistes grecs, qui y laissèrent de beaux ouvrages, et s'y seraient fixés peut-être, si l'humeur hostile de ces princes n'eût fréquemment exposé le pays au fléau de la guerre.

Prusias le Chasseur envahit Pergame, et n'en ressortit qu'après avoir renversé les temples, les palais, mutilé les statues et les monumens que le goût des Attale y avait rassemblés; ces actes de barbarie et les bassesses de ce roi méprisable près du sénat de Rome, éloignèrent peu à peu de ses états les hommes à talens qui s'y étaient établis.

Diverses branches d'industrie ayant fait refluer chez les Pergaméniens de grandes richesses, les souverains de ce petit empire usèrent généreusement de leurs trésors au profit des arts et des lettres. Attale Ier confia l'intendance des domaines qu'il possédait dans l'Éolide au poète Ctésiphon. Le philosophe Arcésilas, chef d'une secte appelée *moyenne académie*, et Lacyde son disciple, eurent aussi beaucoup de part à ses libéralités. Ce dernier pourtant avait coutume de dire que *les portraits des rois ne devaient être admirés que de loin*. Ce fut, sans doute, ce qui lui fit refuser un établissement avantageux

à Pergame. Loin de s'en offenser, Attale acheta, près des portes d'Athènes, un jardin commode, où Lacyde alla donner ses leçons.

Les successeurs de ce monarque, héritiers de son opulence et de ses nobles sentimens, se virent ériger des statues dans quelques cités du Péloponèse, en reconnaissance des secours pécuniaires qu'elles avaient obtenus de leur munificence.

Les rois de Pergame laissèrent rarement échapper l'occasion d'acquérir quelques-uns des chefs-d'œuvre du bel âge des arts, quel que fût le prix de l'enchère. On distinguait, au nombre de ceux dont ils avaient embelli leurs demeures, le groupe célèbre des lutteurs de Céphissodote, l'Ajax foudroyé, production du brillant pinceau d'Apollodore, et deux beaux tableaux de batailles, que vante Pausanias sans nommer les auteurs.

Pline, à propos de cette riche collection, décrit avec beaucoup d'éloge une mosaïque de Sosius, où cet habile ouvrier avait représenté, sur le milieu d'un pavé à compartimens, une colombe qui se désaltérait dans l'eau d'une jatte, tandis que d'autres voltigeaient à l'entour; on voyait, ajoute Pline, la forme de l'oiseau re-

flétée dans l'onde, détail difficile à rendre en ces sortes d'ouvrage. Les accessoires de cette jolie composition étaient bizarres; car ils figuraient, vers les angles du carré, des balayures amoncelées : ce qui fit donner à la mosaïque la désignation singulière de *vestibule non balayé.*

La mémoire d'Apelles était tellement honorée à Pergame, que les magistrats de cette capitale achetèrent un palais en ruines où se trouvaient quelques restes de ces peintures...... Cet artiste célèbre mourut-il chez les Pergaméniens? Le compilateur Solin, surnommé *le singe de Pline*, ajoute que le corps embaumé du peintre fut enfermé dans un réseau d'or et suspendu à la voûte de l'édifice..... De pareils contes se lisent fréquemment dans les écrits des anciens.

(10)

La Sicile, Syracuse surtout, sous le règne d'Hiéron II devint, pour les émigrés de Sicyone et d'Athènes, un favorable asyle, etc.

Les belles-lettres avaient fleuri de très bonne heure dans cette île. On dit que le poëme pastoral y fut inventé par le beau Daphnis, fils de

Mercure, et berger trop sensible ; car il mourut consumé d'amour, au dire des muses champêtres.

Épicharme, fondateur de la scène comique ; Stésichore ; le philosophe Empédocle ; Gorgias, orateur célèbre ; les historiens Timée et Philiste ; Damophile et Gorgasus, artistes en plastique ; l'immortel Archimède enfin, naquirent sur ce sol privilégié. Sa fertilité, son étendue, sa favorable situation entre l'Europe et l'Afrique, les relations commerciales de ses habitans, tout concourait à la prospérité des villes nombreuses que différentes colonies grecques, phéniciennes et carthaginoises, avaient bâties sur ses côtes. Panorme, Enna, Messane, Léontine, Agrigente, Hymère et Lilybée étaient riches et puissantes ; Syracuse l'emportait sur toutes par son luxe.

Les arts du dessin y avaient fait des progrès assez remarquables, même avant le règne de Gélon. La statue élevée à ce prince, de son vivant, et le monument sous lequel reposait sa cendre, en font foi. Ce mausolée, environné de neuf tours d'une élévation prodigieuse, était orné de riches sculptures. L'exécution de ces travaux recherchés eut lieu vers le temps, à peu

près, où les Athéniens remportèrent leurs premières victoires sur les Perses.

Bien que les villes florissantes de la Sicile eussent été fréquemment soumises au despotisme de quelques chefs ambitieux, les talens d'imagination et de goût y furent constamment appréciés dans le calme de la servitude comme sous le régime républicain. On voyait à Syracuse des gymnases, des théâtres, des portiques superbes. Ses temples les plus remarquables étaient ceux de Jupiter-Olympien, de Diane, de Proserpine, de Cérès et de Pallas. Cicéron ne tarissait pas en décrivant la magnifique structure des portes de ce dernier temple.

Les tableaux, les statues, les vases richement ciselés, et autres objets de même espèce, étaient plus abondans peut-être dans cette seule cité, qu'en toute autre de la Sicile. Ces ouvrages précieux, transportés en grande partie à Rome, par Claudius Marcellus, servirent à la pompe du petit triomphe qu'il y obtint après sa victoire.

Panorme, aujourd'hui *Palerme*, fut fondée par les Phéniciens; Messane ou *Messine*, par une colonie venue de Messène; et Syracuse l'avait été par Archias, Corinthien, quatre cent

cinquante ans environ après le siége de Troie... Cérès reçut le jour, selon Diodore, près d'*Enna;* les habitans de ce canton, ajoute le même historien, furent les premiers à qui la déesse enseigna les procédés de l'agriculture. Le temple que Gélon fit élever en son honneur, était un des plus somptueux de l'île entière.

Hymère avait été détruite par les Carthaginois; mais les Romains la rebâtirent dans la suite à peu de distance de ses ruines. On y trouva deux statues d'une grande beauté : l'une représentait la ville sous un costume féminin; l'autre, le poète Stésichore, né dans la primitive enceinte. Les concitoyens de cet ancien lyrique lui consacrèrent ce monument, en mémoire du bon conseil qu'il leur avait donné de ne point confier le commandement de leurs forces militaires à Phalaris d'Agrigente. Ce fut à ce sujet qu'il débita l'apologue ingénieux de *l'Homme et le Cheval*, dont il était l'inventeur.

Agrigente était ornée d'une grande quantité de beaux édifices. Les temples de Minerve, de Jupiter-*Atabyrius*, et celui de Jupiter-Olympien, passaient pour des merveilles. Diodore vante les bas-reliefs et les peintures qui décoraient les galeries de ce dernier, et les magnifiques colonnes

sur lesquelles s'appuyait la voûte de ce sanctuaire.

L'histoire anecdotique des tyrans de Syracuse fournit, relativement aux intérêts de l'art, quelques détails curieux. Hiéron I[er], frère et successeur de Gélon, voyait avec plaisir les savans étrangers visiter sa capitale; et, durant le séjour qu'y firent Simonide, Épicharme, Eschyle, Pindare, Bacchylide, les entretiens de ces beaux-esprits adoucirent peu à peu l'humeur de ce monarque, naturellement irascible. En fait même de littérature, on ne pouvait sans risque contrarier ses opinions, s'il est vrai que le grammairien d'Aphidas eût été, par son ordre, précipité d'une roche escarpée pour s'être permis, en sa présence, des observations, d'amères critiques sur l'Iliade et l'Odyssée, que le prince admirait sans réserve.

Denys l'Ancien avait aussi l'amour des lettres et du goût pour les arts. La poésie le délassait des soins du gouvernement; mais, chez lui, l'avarice dominait toute autre passion : un camée, richement enchâssé, par exemple, ou d'autres objets de bijouterie, dont la principale valeur consistait dans la délicatesse du travail, n'excitaient sa convoitise que par rapport aux pierre-

ries et aux métaux précieux qui s'y trouvaient amalgamés.

Remarquait-il de pareilles raretés dans un sanctuaire, il les enlevait sans scrupule, en disant : *La divinité m'en fait l'offre, il serait incivil de refuser.* Ayant dépouillé de cette manière une statue de Jupiter du manteau d'or qui la couvrait, il s'en justifia par ces mots : *C'est un vêtement bien lourd en été, trop froid aussi pour l'hiver*......... Dans une autre occasion, le même Denys poussa l'effronterie jusqu'à faire raser la barbe d'or d'un Esculape, parce qu'il n'était pas convenable que le fils d'Apollon parût plus âgé que son père, dont la nudité du menton attestait l'éternelle jeunesse.

Le cruel Agathocle, usurpateur à son tour du pouvoir souverain dans Syracuse, y avait exercé la profession de potier, laquelle supposait quelques notions du dessin ;

> L'argile par mes mains autrefois façonnée,
> A produit sur mon front l'or qui l'a couronné *.

* Tragédie d'*Agathocle*, par Voltaire, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

Loin de rougir de son premier métier, lorsqu'il fut sur le trône, il s'en faisait gloire, et dut conséquemment favoriser les travaux et l'étude du dessin. Winckelmann rappelle, à l'appui de cette conjecture, le tableau célèbre qu'Agathocle avait commandé pour conserver le souvenir d'un combat où sa cavalerie s'était signalée par des prodiges de valeur. Cette peinture flattait tellement la vanité des Syracusains, que Marcellus, jaloux de gagner leur confiance, n'osa les en priver lorsqu'il fit transporter au Capitole tant d'autres raretés, jusqu'alors inconnues aux Romains.

Le même antiquaire cite encore les belles médailles siciliennes de cette époque, représentant une tête de Proserpine, et au revers la Victoire, qui ajuste le casque sur un trophée.

Après la mort d'Agathocle, et la retraite de Pyrrhus, dont les Siciliens avait réclamé les secours contre Carthage, Hiéron II fut nommé roi de Syracuse; il dut cette élection à son propre mérite, et ne s'occupa durant un règne de cinquante ans que du bonheur de ses sujets. Il sut par sa prudence maintenir ses états dans une paix profonde, tandis que les rivalités sanglantes des successeurs d'Alexandre épouvantaient la

Grèce, et que la guerre allumée entre Carthage et Rome embrasait les pays voisins de la Sicile.

Proche parent d'Archimède et juste appréciateur du génie de ce savant mathématicien, Hiéron eut souvent recours à ses lumières, notamment pour la construction de la galère à vingt rangs de rames dont il fit présent à Ptolémée-Philadelphe.

C'était en quelque sorte un palais flottant. On y trouvait des salles ornées de sculptures et de mosaïques remémoriant les principales scènes du siége de Troie. La chambre dite *de Vénus* était meublée de la manière la plus voluptueuse. Des siéges garnis de duvet invitaient au repos. Des peintures gracieuses et de jolis panneaux sculptés en ivoire embellissaient le pourtour de l'appartement, sur un fond de bois de cyprès. On avait, en outre, incrusté dans les compartimens du parquet, des pierreries et des émaux de toute couleur. Rien n'avait été oublié de ce qui pouvait servir aux besoins de la vie, et charmer les ennuis de la navigation, puisqu'il s'y trouvait une bibliothèque de livres choisis, des buffets pleins de vaisselle, et des baignoires d'une grande commodité.

En dehors enfin, les bords étaient couverts

de plantes odoriférantes enracinées sur une couche légère de terreau; au moyen d'un acqueduc, elles recevaient l'arrosage qui y entretenait la fraîcheur. Cent artistes furent employés à la fabrication de ce navire. Hiéron venait souvent animer leur activité par sa présence, et tout fut terminé dans l'espace d'une année.

La poétique imagination des narrateurs anciens a rebrodé, peut-être avec un peu de complaisance, les descriptions qu'ils ont recueillies. On sait, au surplus, que les Siciliens eurent toujours, pour la décoration de leurs monumens d'apparat, un luxe recherché.

Les produits de l'agriculture, que les vues économiques d'Hiéron avaient rendus surabondans en Sicile, lui permirent d'expédier à Rome d'immenses provisions de grain, durant la formidable invasion de l'armée d'Annibal en Italie. Il joignit à cet envoi très opportun une figure de la Victoire en or massif, du poids de trois cents livres. Les Romains, après les funestes journées de Trasimène et de Cannes, dûrent recevoir la riche statue avec d'autant plus de reconnaissance, qu'elle leur parut d'un favorable augure.

Les habitans de Rhodes éprouvèrent aussi les

effets de la libéralité d'Hiéron. Il leur fit parvenir cent talens et quantité de matériaux de construction, dès qu'il eut reçu la nouvelle de l'affreux tremblement de terre qui bouleversa l'île entière, et renversa de ses bases le fameux colosse du Soleil. Ce fut en mémoire de ce bienfait, qu'un groupe allégorique orna, depuis, la principale place de la cité restaurée; il représentait le peuple Rhodien couronnant celui de Syracuse.

La mort d'Hiéron eut pour sa patrie, et la Sicile en général, des conséquences bien fâcheuses. Ce bon prince, craignant que ses successeurs n'abusassent, comme les Denys, de la puissance absolue, avait eu la pensée de substituer dans Syracuse le régime républicain au gouvernement d'un monarque : il croyait d'ailleurs que tels étaient les vœux secrets de la classe la plus nombreuse; mais Démarate, sa fille aînée, qui se flattait de frayer le chemin du trône à son époux, mit toujours obstacle à ce projet d'abdication. L'héritier direct, loin d'adopter, à sa majorité, la sage politique de son aïeul, se rendit tellement odieux à ses sujets, que des conjurés le massacrèrent, et ne firent grace à aucun de ses proches.

Diverses factions agitèrent Syracuse, jusqu'au moment où Marcellus, après un siège de trois ans, escalada les murs de cette place, malgré les merveilleux travaux que le génie d'Archimède avait commandés pour rendre vains tous les efforts des assiégeans.

Les Romains, maîtres de la Sicile, laissèrent à la plupart de ses cités, leurs priviléges. Ils continuèrent de tirer, des riches manufactures du pays, les meubles splendides, les vases de prix, les tentures mélangées d'or et de soie, qui n'avaient été que fort tard en usage dans les demeures des citoyens, même du plus haut rang... Il était passé en proverbe de dire, à Rome, d'un particulier opulent : *Sa fortune ne s'élève pas au dixième de celle d'un Syracusain.*

(11)

Le proconsul Flaminius fit proclamer, durant la solennité des jeux isthmiques, l'édit du sénat qui rendait aux cités de la Grèce le droit de se gouverner selon leurs lois particulières, etc.

De toute part les Grecs accouraient à ces jeux, que Thésée avait institués en l'honneur de Nep-

tune. On les célébrait à l'isthme de Corinthe, où, d'après le témoignage de Pindare, ils se renouvelaient de trois en trois ans. Pline et Solin prétendent que ce n'était que tous les cinq ans. Les athlètes s'y disputaient les prix de la course, de la lutte, du pugilat, etc. L'affluence des spectateurs était telle, que les principaux magistrats des villes grecques pouvaient, seuls, y avoir des places réservées. Ceux d'Athènes avaient le droit de disposer d'un espace mesuré sur la voile du navire, que cette République dépêchait à l'isthme.

Les Éléens, par superstition, n'osaient se présenter à cette réunion solennelle; ils redoutaient l'effet des imprécations qu'anciennement avait proférées contre eux Molione, mère d'Euryte et de Cléatus; lesquels, s'étant acheminés vers le local de ces jeux, avaient été massacrés sur la route par Hercule.

(12)

Le Thésée de Parrhasius paraît nourri de roses; Euphranor disait du sien qu'on le voyait nourri de chair, etc.

Winckelmann prétend qu'Euphranor, en s'exprimant ainsi, n'avait point eu la pensée de dénier le talent de bon coloriste à l'artiste célèbre qui avait peint le même héros avant lui; il trouvait seulement que le pinceau suave de Parrhasius convenait moins à la représentation de Thésée, qu'une touche plus vigoureuse et plus hardie.... Cydias, à l'époque où florissait ce même Euphranor, fit connaître l'utile emploi d'une nouvelle teinte rouge qui n'était que l'ocre avivée par la torréfaction, dans une boutique incendiée où le hasard la lui fit trouver. On avait déja découvert d'autres substances colorantes qui n'étaient point en usage au temps de Parrhasius, et dont Euphranor, sans doute, sut tirer un heureux parti.......... Quant à l'âge où doit être classé cet Euphranor, Pline dans ses écrits se contredit lui-même : tantôt il le fait contemporain de Praxitèle; tantôt il le désignerait comme ayant

existé beaucoup plus tard, en disant qu'Attale voulut acheter du peintre Nicias le fameux tableau de la *nécromancie* : or Nicias était élève d'Antidote, lequel avait eu pour maître Euphranor. Cette remarque est fondée sur les notions que le sculpteur Falconnet a puisées dans un manuscrit de Pline, à la bibliothèque de Saint-Pétersbourg.

(13)

Plus de mille personnages soupçonnés d'avoir épousé les intérêts du roi de Macédoine, furent dans la nécessité de se rendre à Rome pour s'y justifier, etc.

L'historien Polybe se concilia, durant cette émigration forcée, l'amitié de Scipion-Émilien qu'il suivit au siége de Carthage. Ce digne citoyen eut assez de crédit près du sénat de Rome, pour en obtenir que ses compagnons d'exil, réduits à trois cents au plus, après dix-sept ans de détention en Italie, eussent la liberté de rentrer dans leur pays natal.

A leur retour, deux de ces républicains, nommés Crytolaüs et Diœus, aigris par les rigueurs

qu'ils avaient eues à endurer, tentèrent de ranimer l'énergie des Achéens; mais de fausses mesures, des efforts mal combinés, loin de donner une nouvelle existence à la ligue, en accélérèrent au contraire la totale dissolution.

Les malheurs de la Grèce ayant rappelé Polybe à Mégalopolis, sa patrie, il eut la douleur, pendant ce voyage, de contempler les ruines encore fumantes de Corinthe, et d'être en quelque sorte le témoin de la dilapidation des objets précieux, en sculpture et en peinture, qui se vendaient à l'encan.

(14)

Memmius, en livrant Corinthe au pillage, eut soin de mettre en réserve un nombre infini de tableaux et de statues qu'il destinait à l'ornement du Capitole, etc.

Ce général fit transporter à Rome jusqu'aux vases d'airain de l'intérieur des théâtres et qui contribuaient à la répercussion de la voix des acteurs. Les effigies des dieux qui n'étaient qu'en bois, restèrent enfouies sous les décombres de Corinthe; elles en furent retirées lorsque Jules-

César fit relever les murs de cette ville, autrefois si célèbre. Pausanias mentionne plusieurs de ces figures exhumées, et notamment un Bacchus doré, dont le visage était peint en rouge; un Bellérophon avec la tête, les pieds et les mains en marbre; un Hercule, enfin, d'autant plus curieux, que les traditions anciennes attribuaient cette statue au ciseau de Dédale, fils d'Eupalamus.

(15)

La République d'Athènes, n'ayant point pris parti contre les Romains, en faveur de Persée, conserva ses priviléges, etc.

Les Athéniens auraient été bien malavisés de déplaire au sénat de Rome, dont ils avaient obtenu l'appui contre le père du dernier roi de Macédoine, en une conjoncture très critique; voici le fait :

On sait que Philippe, héritier de l'ambition et de la bravoure de sa race, ne s'entremêlait dans les querelles des Grecs que pour étendre chez eux son influence. Dans ces vues, il embrassa les intérêts des Achéens durant les hos-

tilités cruelles qui causèrent, comme nous l'avons dit, la destruction de tant de monumens des arts. Les Athéniens, au commencement de ces luttes funestes, se tinrent à l'écart, et cette neutralité leur fit perdre la considération dont ils avaient joui si long-temps chez ce peuple de frères. Cependant Philippe ne cherchait qu'un prétexte pour entrer, en qualité de médiateur intéressé, sur leur territoire et pour y parler en maître. Le hasard lui fournit l'occasion qu'il guettait. Deux jeunes Acarnaniens, se trouvant à Athènes pendant la célébration des mystères de Cérès, auxquels les initiés seuls avaient droit d'assister, osèrent s'y introduire furtivement. Leur accent les fit reconnaître, et cette profanation leur coûta la vie. La nation Acarnanienne, indignée d'une si barbare condamnation, en demanda vengeance au roi de Macédoine, alors son allié. Celui-ci fondit sur l'Attique, à la tête de son armée. Athènes essaya de lui résister, aidée par les Rhodiens et le roi de Pergame; mais le danger croissant, elle implora l'assistance des Romains, et leur dut son salut......

Les soldats macédoniens brisèrent, en se retirant, jusqu'aux matériaux qui auraient pu servir à la réparation des monumens qu'ils

avaient ruinés en dehors de la ville. Les Athéniens ne s'en vengèrent qu'en mutilant tout ce qui rappelait le souvenir des services que leur avaient rendus les ancêtres de Philippe.

(16)

Antiochus-Épiphane consacra des sommes immenses à des constructions fastueuses, etc.

Le temple de Jupiter-Olympien, fondé par Pisistrate, et continué sous l'administration de Périclès, ne fut achevé qu'à l'aide des largesses d'Antiochus, lequel enrichit, en outre, celui d'Apollon d'un grand nombre de statues.

Le même prince fit couvrir d'un toit doré le sanctuaire de Jupiter dans Antioche; et la statue qu'il y plaça, fut exécutée dans les mêmes proportions que celle de Phidias, tant admirée en Élide. Les Tégéates dûrent encore à ses fantaisies ruineuses la construction d'un superbe théâtre en marbre.

L'architecte auquel il confia la direction de ces diverses entreprises, se nommait Cossutius. Il le choisit, politiquement sans doute, parmi les artistes qui s'étaient établis à Rome; car il n'en manquait pas de très renommés à Athènes.

Le butin fait en Égypte par ce prince, les dépouilles de plusieurs temples dont les trésors avaient excité sa convoitise, les énormes contributions qu'il prélevait sur ses alliés, remplissaient ses coffres à mesure que ses folles prodigalités les vidaient.

(17)

Athènes fut assez malavisée pour se lier aux intérêts de Mithridate, l'irréconciliable ennemi des Romains, etc.

Ce fougueux roi de Pont, ne songeant qu'à soustraire les états de l'Asie à la domination du sénat de Rome, avait mis, par ses intrigues, la République d'Athènes dans des dispositions favorables à ses plans. Aristion, sophiste ambitieux et d'une éloquence insinuante, décida ses compatriotes à accepter l'alliance de Mithridate, qu'Archélaüs, un de ses généraux, était venu leur proposer. Celui-ci commença par faire voiturer vers Athènes le trésor d'Apollon, qu'il avait enlevé du temple de Délos. Aristion, chargé de le conduire, se fit accompagner de deux mille soldats pour la sûreté du transport, et à

l'aide de cette escorte, il usurpa l'autorité dans sa patrie. Dès lors il ne lui fut pas difficile d'y disposer des emplois en faveur de ses adhérens et d'écarter tous ceux qui se montraient contraires à son plan d'alliance avec Mithridate.

Sylla vint assiéger Athènes et la livra au pillage...... Aristion et tous ses partisans périrent sous le fer des vainqueurs.

(18)

Sylla fit transporter à Rome la bibliothèque d'Apellicon, où se trouvaient les manuscrits d'Aristote, etc.

Cet Apellicon, philosophe péripatéticien, que Strabon n'a qualifié que du titre de demi-savant, avait une telle passion pour les livres, qu'il ne se faisait aucun scrupule de les dérober, quand il ne pouvait autrement s'en procurer l'acquisition.

Aristote, avait laissé sa bibliothèque à son disciple Théophraste; celui-ci la légua de même à Nélée, lequel, se réservant les écrits du philosophe, céda tout le reste à Ptolémée-Philadelphe.

Les héritiers de Nélée, qui connaissaient tout

le prix des Œuvres du savant précepteur d'Alexandre, les enfermèrent dans un coffre, qu'ils cachèrent sous une voûte obscure, pour les soustraire aux recherches des rois de Pergame. Le dépôt resta, durant plus d'un siècle, enfoui dans ce caveau.

Lorsqu'enfin le bibliomane Apellicon obtint à peu de frais ces précieux manuscrits, que l'humidité avait fort endommagés, il tâcha d'en réparer les lacunes. D'autres littérateurs s'en occupèrent encore après lui; de là les erreurs qui se sont glissées dans le texte, indépendamment de celles qu'Aristote a commises.

(19)

Athènes toujours prête à se soulever, et toujours durement réprimée, ne savait qu'agiter ses fers, etc.

Après la bataille de Pharsale, les Athéniens, qui s'étaient déclarés pour Pompée, avaient tout lieu de redouter les effets du ressentiment de César; mais ce vainqueur, plein de clémence, les rassura par ces mots : *Je pardonne aux vivans en mémoire de leurs ancêtres.* Il prit même la cité sous sa sauve-garde; ce qui n'empêcha pas

ces amnistiés ingrats d'élever dans la suite des statues à Cassius, l'un de ses meurtriers ; puis ils s'attachèrent à la fortune d'Antoine, et se virent exposés au courroux d'Octave.

Tibère et ses successeurs accordèrent aux Athéniens quelques priviléges..... Vespasien les traita comme des brouillons qui ne savaient pas user de la liberté.

Adrien, flatté d'avoir, chez eux, reçu le titre d'archonte, devint leur protecteur, de même que les Antonins...... L'empereur Sévère les ménagea peu; mais ils eurent à s'applaudir de la bonne volonté de Valérien, et bien plus encore de l'intérêt que leur montrèrent Constantin le Grand et Constance.

Les Goths s'emparèrent d'Athènes, sous le règne de Galien ou de Claude, son successeur, et ne gardèrent pas long-temps leur conquête; ils y rentrèrent pourtant à l'époque où les fils de Théodose se partagèrent l'empire. Elle tomba depuis au pouvoir des Latins, des Vénitiens, des Grecs modernes, etc.

En 1453, cette ville fut prise et sacoagée par les Turcs. Aujourd'hui les Hellènes insurgés en sont maitres. Doit-elle espérer un meilleur avenir?

Encombrée de ruines, Athènes n'est plus qu'une misérable bourgade, connue chez les Orientaux sous le nom de *Sétine*. Le souvenir de son antique origine est perdu pour ses habitans. Dans cette enceinte dévastée, l'oppresseur et l'opprimé foulent aux pieds les débris de sculpture, où le voyageur curieux voit briller encore la mourante étincelle du beau feu qui jadis anima le génie de Phidias.

« A Sétine, dit M. de Chateaubriand, nous « avons vu la hutte d'un santon * sur le haut « d'une corniche du temple de Jupiter-Olym- « pien; à Jérusalem, le toit d'un chevrier parmi « les ruines du temple de Salomon; à Alexan- « drie, la tente d'un Bédouin ** au pied de la « colonne de Pompée; à Carthage, un cimetière « de Maures dans les décombres du palais de « Didon.... Ainsi finissent les empires! »

Telle est aussi la destinée des chefs-d'œuvre de l'art.

---

* Sorte de moine turc.

** Arabe vagabond.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DU TOME PREMIER.

TABLE DU TOME PREMIER.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.



